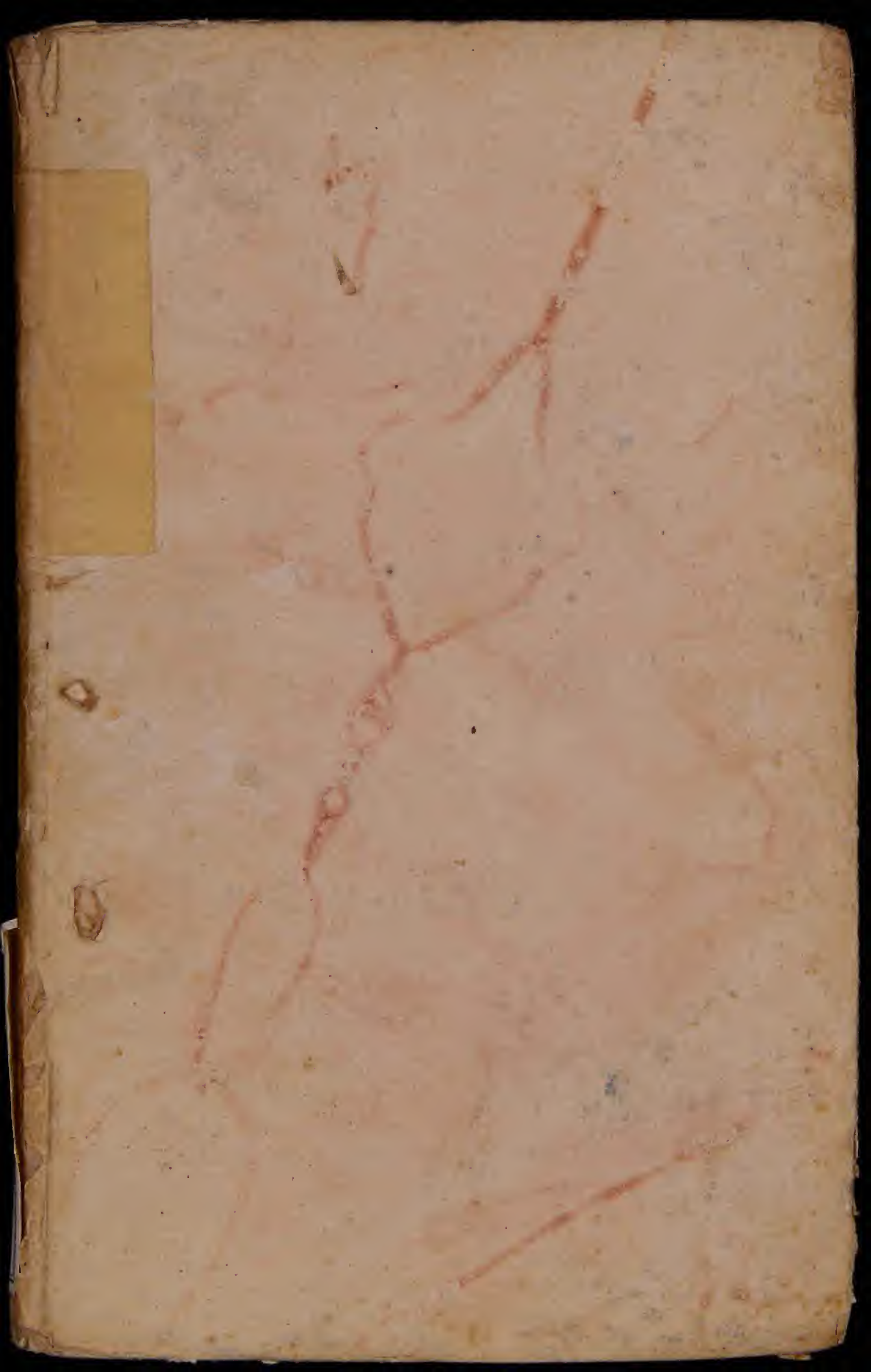
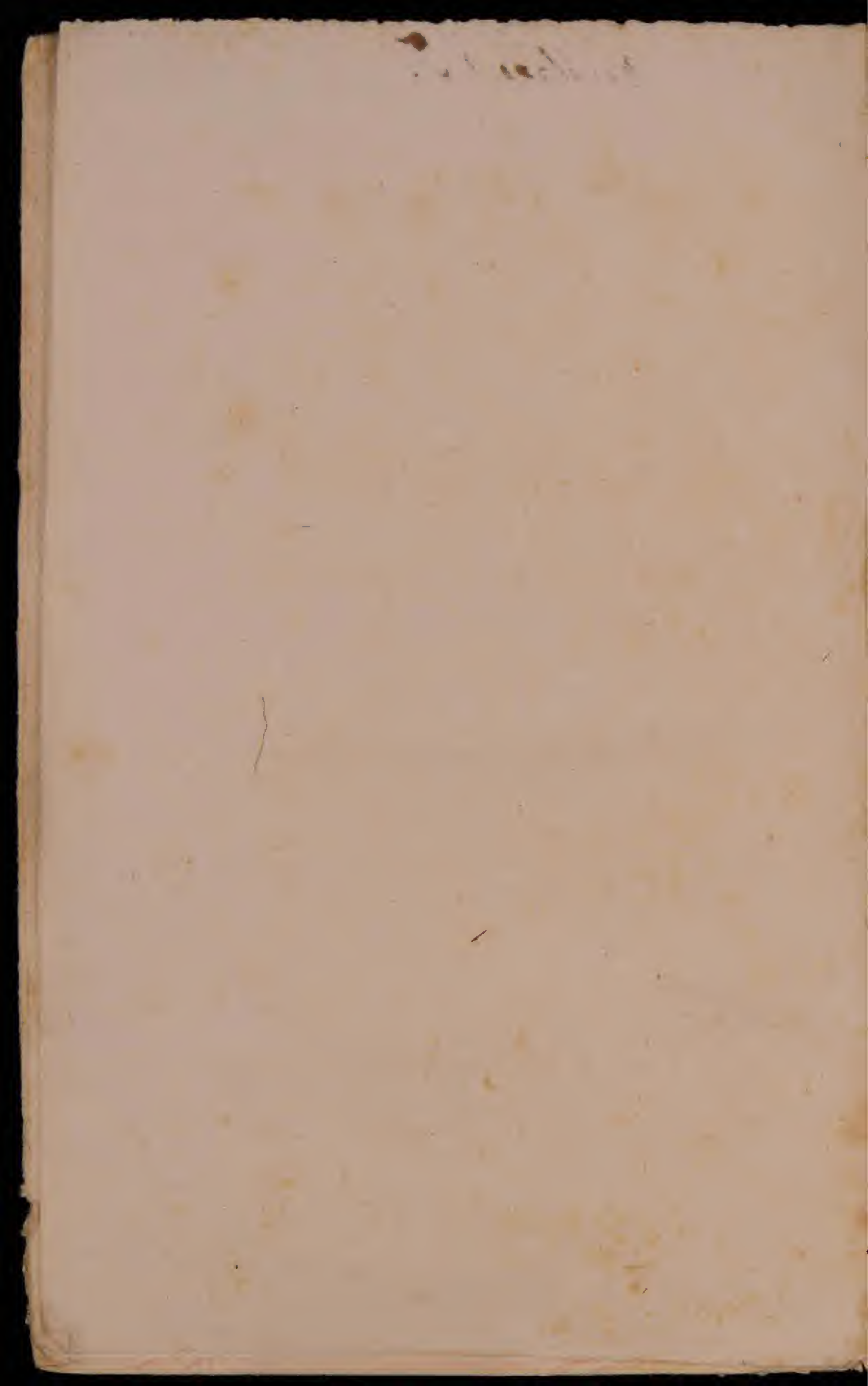




ŒUVRES

MÉTAPHYSIQUES

DE CONDILLAC.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES

MÉTAPHYSIQUES

DE CONDILLAC,

Revues, corrigées, augmentées par l'Auteur, et imprimées sur ses manuscrits autographes.

TOME TROISIEME.

CONTENANT

LE TRAITÉ DES SENSATIONS.

A PARIS,

Chez LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

AN X. (1802.)

AVIS IMPORTANT
AU LECTEUR.

J'Ai oublié de prévenir sur une chose que j'aurois dû dire, et peut-être répéter dans plusieurs endroits de cet ouvrage ; mais je compte que l'aveu de cet oubli vaudra des répétitions, sans en avoir l'inconvénient. J'avertis donc qu'il est très-important de se mettre exactement à la place de la statue que nous allons observer. Il faut commencer d'exister avec elle, n'avoir qu'un seul sens, quand elle n'en a qu'un ; n'acquérir que les idées qu'elle acquiert, ne contracter que les habitudes qu'elle contracte : en un mot, il faut n'être que ce qu'elle est. Elle ne jugera des choses comme nous, que quand elle aura tous nos sens et toute notre expérience ; et nous ne jugerons comme elle, que quand nous nous supposerons privés de

tout ce qui lui manque. Je crois que les lecteurs, qui se mettront exactement à sa place, n'auront pas de peine à entendre cet ouvrage ; les autres m'opposeront des difficultés sans nombre.

On ne comprend point encore ce que c'est que la statue que je me propose d'observer ; et cet avertissement paroîtra sans doute déplacé : mais ce sera une raison de plus pour le remarquer, et pour s'en souvenir.

EXTRAIT RAISONNÉ
DU TRAITÉ
DES SENSATIONS.

Le principal objet de cet ouvrage est de faire voir comment toutes nos connoissances et toutes nos facultés viennent des sens, ou, pour parler plus exactement, des sensations : car dans le vrai, les sens ne sont que cause occasionnelle. Ils ne sentent pas, c'est l'ame seule qui sent à l'occasion des organes ; et c'est des sensations qui la modifient, qu'elle tire toutes ses connoissances et toutes ses facultés.

Cette recherche peut infiniment contribuer aux progrès de l'art de raisonner ; elle le peut seule développer jusques dans ses premiers principes. En effet, nous ne découvrirons pas une maniere sûre de conduire constamment nos pensées, si nous ne savons pas comment elles se sont formées. Qu'attend-on de ces philosophes qui ont continuellement recours à un instinct qu'ils ne sauroient définir ? se flattera-t-on de tarir la source de nos erreurs, tant que notre ame agira aussi mystérieusement ? il faut donc nous observer dès les premieres sensations que nous éprouvons, il faut démêler la raison de nos premieres opérations,

remonter à l'origine de nos idées, en développer la génération, les suivre jusqu'aux limites que la nature nous a prescrites : en un mot, il faut, comme le dit Bacon, renouveller tout l'entendement humain.

Mais, objectera-t-on, tout est dit, quand on a répété d'après Aristote que nos connoissances viennent des sens. Il n'est point d'homme d'esprit qui ne soit capable de faire ce développement que vous croyez si nécessaire, et rien n'est si utile que de s'appesantir avec Locke sur ces détails. Aristote montre bien plus de génie, lorsqu'il se contente de renfermer tout le systême de nos connoissances dans une maxime générale.

Aristote, j'en conviens, étoit un des plus grands génies de l'antiquité, et ceux qui font cette objection, ont sans doute beaucoup d'esprit. Mais pour se convaincre combien les reproches qu'ils font à Locke sont peu fondés, et combien il leur seroit utile d'étudier ce philosophe au lieu de le critiquer, il suffit de les entendre raisonner, ou de lire leurs ouvrages, s'ils ont écrit sur des matieres philosophiques.

Si ces hommes joignoient à une méthode exacte beaucoup de clarté, beaucoup de précision, ils auroient quelque droit de regarder comme inutiles les efforts que fait la métaphysique, pour connoître l'esprit humain : mais on pourroit bien les soupçonner de n'estimer si fort Aristote, qu'afin de

pouvoir mépriser Locke; et de ne mépriser celui-ci, que dans l'espérance de jeter du mépris sur tous les métaphysiciens.

Il y a long-tems qu'on dit que toutes nos connoissances sont originaires des sens. Cependant, les péripatéciens étoient si éloignés de connoître cette vérité, que malgré l'esprit que plusieurs d'entr'eux avoient en partage, ils ne l'ont jamais su développer, et qu'après plusieurs siecles, c'étoit encore une découverte à faire.

Souvent un philosophe se déclare pour la vérité sans la connoître : tantôt il obéit au torrent, il suit l'opinion du grand nombre : tantôt plus ambitieux que docile, il résiste, il combat, et quelquefois il parvient à entraîner la multitude.

C'est ainsi que se sont formées presque toutes les sectes : elles raisonnoient souvent au hasard; mais il falloit bien que quelques-unes eussent quelquefois raison, puisqu'elles se contredisoient toujours.

J'ignore quel a été le motif d'Aristote, lorsqu'il a avancé son principe sur l'origine de nos connoissances. Mais ce que je sais, c'est qu'il ne nous a laissé aucun ouvrage où ce principe soit développé, et que d'ailleurs il cherchoit à être en tout contraire aux opinions de Platon.

Immédiatement après Aristote vient Locke; car il ne faut pas compter les autres philosophes qui ont écrit sur le même sujet. Cet Anglais y a sans doute répandu beaucoup de lumiere, mais il y a encore

laissé de l'obscurité. Nous verrons que la plupart des jugemens qui se mêlent à toutes nos sensations lui ont échappé ; qu'il n'a pas connu combien nous avons besoin d'apprendre à toucher, à voir, à entendre, etc. que toutes les facultés de l'ame lui ont paru des qualités innées, et qu'il n'a pas soupçonné qu'elles pourroient tirer leur origine de la sensation même.

Il étoit si loin d'embrasser dans toute son étendue le systême de l'homme, que sans Molineux, peut-être n'eût-il jamais eu occasion de remarquer qu'il se mêle des jugemens aux sensations de la vue. Il nie expressément qu'il en soit de même des autres sens. Il croyoit donc que nous nous en servons naturellement, par une espece d'instinct, sans que la réflexion ait contribué à nous en donner l'usage.

M. de Buffon, qui a tenté de faire l'histoire de nos pensées, suppose tout d'un coup dans l'homme qu'il imagine, des habitudes qu'il auroit dû lui faire acquérir. Il n'a pas connu par quelle suite de jugemens, chaque sens se développe. Il dit que, dans les animaux, l'odorat est le premier ; que seul, il leur tiendroit lieu de tous les autres, et que dès les premiers instans, avant par conséquent d'avoir reçu des leçons du toucher, il détermine et dirige tous leurs mouvemens.

Le traité des sensations est le seul ouvrage où l'on ait dépouillé l'homme de toutes ses habitudes. En observant le senti-

ment dans sa naissance, on y démontre comment nous acquérons l'usage de nos facultés ; et ceux qui auront bien saisi le systême de nos sensations, conviendront qu'il n'est plus nécessaire d'avoir recours aux mots vagues d'instinct, de mouvement machinal, et autres semblables, ou que du moins, si on les emploie, on pourra s'en faire des idées précises.

Mais pour remplir l'objet de cet ouvrage, il falloit absolument mettre sous les yeux le principe de toutes nos opérations : aussi ne les perd-on jamais de vue. Il suffira de l'indiquer dans cet extrait.

Si l'homme n'avoit aucun intérêt à s'occuper de ses sensations, les impressions que les objets feroient sur lui, passeroient commes ombres, et ne laisseroient point de traces. Après plusieurs années, il seroit comme le premier instant, sans avoir acquis aucune connoissance, et sans avoir d'autres facultés que le sentiment. Mais la nature de ses sensations ne lui permet pas de rester enséveli dans cette léthargie. Comme elles sont nécessairement agréables ou désagréables, il est intéressé à chercher les unes et à se dérober aux autres ; et plus le contraste des plaisirs et des peines a de vivacité, plus il occasionne d'action dans l'ame.

Alors la privation d'un objet que nous jugeons nécessaire à notre bonheur, nous donne ce mal-aise, cette inquiétude que nous nommons *besoin*, et d'où naissent les

desirs. Ces besoins se répetent suivant les circonstances, souvent même il s'en forme de nouveaux, et c'est-là ce qui développe nos connoissances et nos facultés.

Locke est le premier qui ait remarqué que l'inquiétude causée par la privation d'un objet, est le principe de nos déterminations. Mais il fait naître l'inquiétude du desir, et c'est précisément le contraire : il met d'ailleurs entre le desir et la volonté plus de différence qu'il n'y en a en effet ; enfin il ne considere l'influence de l'inquiétude, que dans un homme qui a l'usage de tous ses sens, et l'exercice de toutes ses facultés.

Il restoit donc à démontrer que cette inquiétude est le premier principe qui nous donne les habitudes de toucher, de voir, d'entendre, de sentir, de goûter, de comparer, de juger, de réfléchir, de desirer, d'aimer, de haïr, de craindre, d'espérer, de vouloir ; que c'est par elle, en un mot, que naissent toutes les habitudes de l'ame et du corps.

Pour cela il étoit nécessaire de remonter plus haut que n'a fait ce philosophe. Mais dans l'impuissance où nous sommes d'observer nos premieres pensées et nos premiers mouvemens, il falloit deviner, et par conséquent, il falloit faire différentes suppositions.

Cependant ce n'étoit pas encore assez de remonter à la sensation. Pour découvrir le progrès de toutes nos connoissances,

et de toutes nos facultés, il étoit important de démêler ce que nous devons à chaque sens; recherche qui n'avoit point encore été tentée. De-là se sont formées les quatre parties du traité des sensations.

La premiere, qui traite des sens qui par eux-mêmes ne jugent pas des objets extérieurs.

La seconde, du toucher ou du seul sens qui juge par lui-même des objets extérieurs.

La troisieme, comment le toucher apprend aux autres sens à juger des objets extérieurs.

La quatrieme, des besoins, des idées et de l'industrie, d'un homme isolé qui jouit de tous ses sens.

Cette exposition montre sensiblement que l'objet de cet ouvrage est de faire voir quelles sont les idées que nous devons à chaque sens, et comment, lorsqu'ils se réunissent, ils nous donnent toutes les connoissances nécessaires à notre conservation.

C'est donc des sensations que naît tout le systême de l'homme : systême complet dont toutes les parties sont liées, et se soutiennent mutuellement. C'est un enchaînement de vérités : les premieres observations préparent celles qui les doivent suivre, les dernieres confirment celles qui les ont précédées. Si, par exemple, en lisant la premiere partie, on commence à penser que l'œil pourroit bien ne point juger par lui-même des grandeurs, des figures, des si-

tuations et des distances, on est tout-à-fait convaincu, lorsqu'on apprend dans la troisieme comment le toucher lui donne toutes ces idées.

Si ce systême porte sur des suppositions, toutes les conséquences qu'on en tire sont attestées par notre expérience. Il n'y a point d'homme, par exemple, borné à l'odorat, un pareil animal ne sauroit veiller à sa conservation ; mais pour la vérité des raisonnemens que nous avons faits en l'observant, il suffit qu'un peu de réflexion sur nous-mêmes, nous fasse reconnoître, que nous pourrions devoir à l'odorat toutes les idées et toutes les facultés que nous découvrons dans cet homme, et qu'avec ce seul sens, il ne nous seroit pas possible d'en acquérir d'autres. On auroit pu se contenter de considérer l'odorat en faisant abstraction de la vue, de l'ouie, du goût et du toucher : si on a imaginé des suppositions, c'est parce qu'elles rendent cette abstraction plus facile.

Précis de la premiere partie.

Locke distingue deux sources de nos idées, les sens et la réflexion. Il seroit plus exact de n'en reconnoître qu'une, soit parce que la réflexion n'est dans son principe que la sensation même, soit parce qu'elle est moins la source des idées, que le canal par lequel elles découlent des sens.

Cette inexactitude, quelque légere

qu'elle paroisse, répand beaucoup d'obscurité dans son systême ; car elle le met dans l'impuissance d'en développer les principes. Aussi ce philosophe se contente-t-il de reconnoître que l'ame apperçoit, pense, doute, croit, raisonne, connoît, veut, réfléchit ; que nous sommes convaincus de l'existence de ces opérations, parce que nous les trouvons en nous-mêmes, et qu'elles contribuent aux progrès de nos connoissances : mais il n'a pas senti la nécessité d'en découvrir le principe et la génération, il n'a pas soupçonné qu'elles pourroient n'être que des habitudes acquises ; il paroît les avoir regardées comme quelque chose d'inné, et il dit seulement qu'elles se perfectionnent par l'exercice.

J'essayai en 1746 de donner la génération des facultés de l'ame. Cette tentative parut neuve, et eut quelque succès ; mais elle le dût à la maniere obscure dont je l'exécutai. Car tel est le sort des découvertes sur l'esprit humain : le grand jour dans lequel elles sont exposées, les fait paroître si simples, qu'on lit des choses dont on n'avoit jamais eu aucun soupçon, et qu'on croit cependant ne rien apprendre.

Voilà le défaut du traité des sensations. Lorsqu'on a lu dans l'exorde le *jugement, la réflexion, les passions, toutes les opérations de l'ame, en un mot, ne sont que la sensation même qui se transforme différemment.* On a cru voir un paradoxe dénué de toute espece

de preuve ; mais à peine la lecture de l'ouvrage a-t-elle été achevée, qu'on a été tenté de dire, *c'est une vérité toute simple, et personne ne l'ignoroit.* Bien des lecteurs n'ont pas résisté à la tentation.

Cette vérité est le principal objet de la premiere partie du traité des sensations. Mais comme elle peut être démontrée en considérant tous nos sens à-la-fois, je ne les séparerai pas dans ce moment, et ce sera une occasion de la présenter dans un nouveau jour.

Si une multitude de sensations se font à-la-fois avec le même degré de vivacité, ou à-peu-près, l'homme n'est encore qu'un animal qui sent : l'expérience seule suffit pour nous convaincre qu'alors la multitude des impressions ôte toute action à l'esprit.

Mais ne laissons subsister qu'une seule sensation, ou même, sans retrancher entiérement les autres, diminuons-en seulement la force ; aussi-tôt l'esprit est occupé plus particuliérement de la sensation qui conserve toute sa vivacité, et cette sensation devient attention, sans qu'il soit nécessaire de supposer rien de plus dans l'ame.

Je suis, par exemple, peu attentif à ce que je vois, je ne le suis même point du tout, si tous mes sens assaillissent mon ame de toutes parts ; mais les sensations de la vue deviennent attention, dès que mes yeux s'offrent seuls à l'action des objets. Cependant les impressions que j'éprouve peuvent être alors, et sont quelque-

fois si étendues, si variées et en si grand nombre, que j'apperçois une infinité de choses, sans être attentif à aucune ; mais à peine j'arrête la vue sur un objet, que les sensations particulieres que j'en reçois, sont l'attention même que je lui donne. Ainsi une sensation est attention, soit parce qu'elle est seule, soit parce qu'elle est plus vive que toutes les autres.

Qu'une nouvelle sensation acquiere plus de vivacité que la premiere, elle deviendra à son tour attention.

Mais plus la premiere a eu de force, plus l'impression qu'elle a faite se conserve. L'expérience le prouve.

Notre capacité de sentir se partage donc entre la sensation que nous avons eue et celle que nous avons : nous les appercevons à-la-fois toutes deux ; mais nous les appercevons différemment : l'une nous paroît passée, l'autre nous paroît actuelle.

Appercevoir ou sentir ces deux sensations, c'est la même chose : or ce sentiment prend le nom de *sensation*, lorsque l'impression se fait actuellement sur les sens, et il prend celui de *mémoire*, lorsque cette sensation, qui ne se fait pas actuellement, s'offre à nous comme une sensation qui s'est faite. La mémoire n'est donc que la sensation transformée.

Par-là nous sommes capables de deux attentions ; l'une s'exerce par la mémoire, et l'autre par les sens.

Dès qu'il y a double attention, il y a com-

paraison ; car être attentif à deux idées ou les comparer, c'est la même chose. Or on ne peut les comparer, sans appercevoir entr'elles quelque différence ou quelque ressemblance : appercevoir de pareils rapports, c'est *juger*. Les actions de comparer et de juger ne sont donc que l'attention même : c'est ainsi que la sensation devient successivement attention, comparaison, jugement.

Les objets que nous comparons ont une multitude de rapports, soit parce que les impressions qu'ils font sur nous sont tout-à-fait différentes, soit parce qu'elles different seulement du plus au moins, soit parce qu'étant semblables, elles se combinent différemment dans chacun. En pareil cas l'attention que nous leur donnons, enveloppe d'abord toutes les sensations qu'ils occasionnent. Mais cette attention étant aussi partagée, nos comparaisons sont vagues, nous ne saisissons que des rapports confus, nos jugemens sont imparfaits ou mal assurés : nous sommes donc obligés de porter notre attention d'un objet sur l'autre, en considérant séparément leurs qualités. Après avoir, par exemple, jugé de leur couleur, nous jugeons de leur figure, pour juger ensuite de leur grandeur ; et parcourant de la sorte toutes les sensations qu'ils font sur nous, nous découvrons par une suite de comparaisons et de jugemens les rapports qui sont entr'eux, et le résultat de ces jugemens est l'idée que nous nous formons

de chacun. L'attention ainsi conduite est comme une lumiere, qui réfléchit d'un corps sur un autre pour les éclairer tous deux, et je l'appelle *réflexion*. La sensation, après avoir été attention, comparaison, jugement, devient donc encore la réflexion même.

En voilà assez pour donner une idée de la maniere dont les facultés de l'entendement sont développées dans le traité des sensations, et pour faire voir que ce n'est pas l'envie de généraliser qui a fait dire qu'elles naissent toutes d'une même origine. C'est là un systême qui s'est en quelque sorte fait tout seul, et il n'en est que plus solidement établi. J'ajouterai un mot pour rendre également sensible la génération des facultés de la volonté.

Les sentimens qui nous sont le plus familiers, sont quelquefois ceux que nous avons le plus de peine à expliquer. Ce que nous appelons *desir* en est un exemple. Mallebranche le définit *le mouvement de l'ame*, et il parle en cela comme tout le monde. Il n'arrive que trop souvent aux philosophes de prendre une métaphore pour une notion exacte. Locke cependant est à l'abri de reproche ; mais en voulant définir le desir, il l'a confondu avec la cause qui le produit. *L'inquiétude* (1) dit-il, *qu'un homme ressent en lui-même par l'absence d'une chose qui lui donneroit du plaisir si elle étoit présen-*

(1) Liv. 2. chap. 20. §. 6.

te, c'est ce qu'on nomme desir. On sera bientôt convaincu que le desir est autre chose que cette inquiétude.

Il n'y a de sensations indifférentes que par comparaison : chacune est en elle-même agréable ou désagréable : sentir et ne pas se sentir bien ou mal, sont des expressions tout-à-fait contradictoires.

Par conséquent, c'est le plaisir ou la peine qui, occupant notre capacité de sentir, produit cette attention d'où se forment la mémoire et le jugement.

Nous ne saurions donc être mal ou moins bien que nous avons été, que nous ne comparions l'état où nous sommes avec ceux par où nous avons passé. Plus nous faisons cette comparaison, plus nous ressentons cette inquiétude qui nous fait juger qu'il est important pour nous de changer de situation : nous sentons le besoin de quelque chose de mieux. Bientôt la mémoire nous rappelle l'objet que nous croyons pouvoir contribuer à notre bonheur, et dans l'instant l'action de toutes nos facultés se détermine vers cet objet. Or cette action des facultés est ce que nous nommons *desir.*

Que faisons-nous en effet lorsque nous desirons ? Nous jugeons que la jouissance d'un bien nous est nécessaire. Aussi-tôt notre réflexion s'en occupe uniquement. S'il est présent, nous fixons les yeux sur lui, nous tendons les bras pour le saisir. S'il est absent, l'imagination le retrace, et peint vivement le plaisir d'en jouir. Le desir n'est

donc que l'action des mêmes facultés qu'on attribue à l'entendement, et qui étant déterminée vers un objet par l'inquiétude que cause sa privation, y détermine aussi l'action des facultés du corps. Or du desir naissent les passions, l'amour, la haine, l'espérance, la crainte, la volonté. Tout cela n'est donc encore que la sensation transformée.

On verra le détail de ces choses dans le traité des sensations. On y explique comment en passant de besoin en besoin, de desir en desir, l'imagination se forme, les passions naissent, l'ame acquiert d'un moment à l'autre plus d'activité, et s'éleve de connoissances en connoissances.

C'est sur-tout dans la premiere partie qu'on s'applique à démontrer l'influence des plaisirs et des peines. On ne perd point de vue ce principe dans le cours de l'ouvrage, et on ne suppose jamais aucune opération dans l'ame de la statue, aucun mouvement dans son corps, sans indiquer le motif qui la détermine.

On a eu encore pour objet dans cette premiere partie, de considérer séparément et ensemble l'odorat, l'ouie, le goût et la vue; et une vérité qui se présente d'abord, c'est que ces sens ne nous donnent par eux-mêmes aucune connoissance des objets extérieurs. Si les philosophes ont cru le contraire, s'ils se sont trompés jusqu'à supposer que l'odorat pourroit seul régler les mouvemens des animaux, c'est que faute

d'avoir analysé les sensations, ils ont pris pour l'effet d'un seul sens des actions auxquelles plusieurs concourent.

Un être borné à l'odorat ne sentiroit que lui dans les sensations qu'il éprouveroit. Présentez-lui des corps odoriférans, il aura le sentiment de son existence ; ne lui en offrez point, il ne se sentira pas. Il n'existe à son égard que par les odeurs, que dans les odeurs ; il se croit, et il ne peut se croire que les odeurs mêmes.

On a peu de peine à reconnoître cette vérité, quand il ne s'agit que de l'odorat et de l'ouie. Mais l'habitude de juger à la vue des grandeurs, des figures, des situations, et des distances, est si grande, qu'on n'imagine pas comment il y auroit eu un tems où nous aurions ouvert les yeux, sans voir comme nous voyons.

Il n'étoit pas difficile de prévenir les mauvais raisonnemens que le préjugé feroit faire à ce sujet, puisque j'en avois fait moi-même dans l'*Essai sur l'origine des connoissances humaines*. On n'a pas cru devoir y répondre dans le traité des sensations ; c'eût été se perdre dans des détails qui auroient fatigué les lecteurs intelligens. On a pensé que les réflexions qui avoient été faites sur l'odorat et sur l'ouie, pourroient écarter toutes les préventions où l'on est sur la vue. En effet, il suffiroit pour cela de raisonner conséquemment : mais ce n'est pas demander peu de chose, quand on a des préjugés à combattre.

Si l'odorat et l'ouie ne donnent aucune idée des objets extérieurs, c'est que par eux-mêmes bornés à modifier l'ame, ils ne lui montrent rien au-dehors. Il en est de même de la vue : l'extrémité du rayon qui frappe la rétine, produit une sensation ; mais cette sensation ne se rapporte pas d'elle-même à l'autre extrémité du rayon ; elle reste dans l'œil, elle ne s'étend point au-delà, et l'œil est alors dans le même cas qu'une main qui au premier moment qu'elle toucheroit, saisiroit le bout d'un bâton. Il est évident que cette main ne connoîtroit que le bout qu'elle tiendroit : elle ne sauroit encore rien découvrir de plus dans sa sensation. Le chapitre VIII de la IIe partie du traité des sensations a été fait pour montrer combien cette comparaison est juste, et pour préparer à ce qui restoit à dire sur la vue.

Mais, dira-t-on, l'œil n'a pas besoin d'apprendre du toucher à distinguer les couleurs. Il voit donc au moins en lui-même des grandeurs et des figures. Si, par exemple, on lui présente une sphere rouge sur un fond blanc, il discernera les limites de la sphere.

Discernera ! voilà un mot dont on ne sent pas toute la force. Le discernement n'est pas une chose innée. Notre expérience nous apprend qu'il se perfectionne. Or, s'il se perfectionne, il a commencé. Il ne faut donc pas croire qu'on discerne aussi tôt qu'on voit. Si, par exemple, au moment

qu'on vous montre un tableau, on le couvroit d'un voile, vous ne pourriez pas dire ce que vous avez vu. Pourquoi ? c'est que vous avez vu sans discerner. Un peintre discernera dans ce tableau plus de choses que vous et moi, parce que ses yeux sont plus instruits. Mais, quoique nous en discernions moins que lui, nous en discernerons plus qu'un enfant, qui n'a jamais vu de tableaux, et dont les yeux sont moins instruits que les nôtres. Enfin si nous continuons d'aller de ceux qui discernent moins à ceux qui discerment moins, nous jugerons qu'on ne peut commencer à discerner quelque chose, qu'autant qu'on regarde avec des yeux qui commencent à s'instruire.

Je dis donc que l'œil voit naturellement toutes les choses qui font quelque impression sur lui ; mais j'ajoute qu'il ne discerne qu'autant qu'il apprend à regarder, et nous démontrerons que, pour discerner la figure la plus simple, il ne suffit pas de la voir.

Rien n'est plus difficile, dit-on encore, *que d'expliquer comment le toucher s'y prendroit pour enseigner à l'œil à appercevoir, si l'usage de ce dernier organe étoit absolument impossible sans le secours du premier* ; et c'est-là une des raisons qui font croire que l'œil voit par lui-même des grandeurs et des figures (1). Cette chose si difficile sera expliquée dans la troisieme partie.

(1) Lettre sur les aveugles, pag. 171.

Enfin,

Enfin, le dernier objet de la premiere partie, c'est de montrer l'étendue et les bornes du discernement des sens dont elle traite. On y voit comment la statue, bornée à l'odorat, a des idées particulieres, des idées abstraites, des idées de nombre ; quelle sorte de vérités particulieres et générales elle connoît, quelles notions elle se fait du possible et de l'impossible ; et comment elle juge de la durée par la succession de ses sensations.

On y traite de son sommeil, de ses songes, et de son *moi*, et on démontre qu'elle a avec un seul sens le germe de toutes nos facultés.

De-là on passe à l'ouie, au goût, à la vue. On laisse au lecteur le soin de leur appliquer les observations qui ont été faites sur l'odorat : on ne s'arrête que sur ce qui leur est particulier, ou si l'on se permet quelques répétitions, c'est pour rappeler des principes qui, étant mis de tems en tems sous les yeux, facilitent l'intelligence de tout le systême.

Il me suffit d'indiquer ces détails, parce qu'ils sont développés par une suite d'analyses, dont un extrait ne donneroit qu'une idée fort imparfaite.

Précis de la seconde partie.

D'un côté, toutes nos connoissances viennent des sens ; de l'autre, nos sensa-

tions ne sont que nos manieres d'être. Comment donc pouvons-nous voir des objets hors de nous ? En effet, il semble que nous ne devrions voir que notre ame modifiée différemment.

Je conviens que ce problême a été mal résolu dans la premiere édition du traité des sensations. Mademoiselle Ferrand s'en seroit sans doute apperçue. Quoiqu'elle ait eu plus de part à cet ouvrage que moi, elle n'en étoit pas contente, lorsque je la perdis, et elle trouvoit qu'il y avoit beaucoup à refaire. Je l'ai achevé tout seul, et j'ai mal raisonné, parce que je ne sus pas alors établir l'état de la question. Ce qui est plus étonnant, c'est que tous ceux qui ont prétendu me critiquer directement ou indirectement, n'ont pas su l'établir mieux que moi, et ont mal raisonné aussi.

Les questions bien établies sont des questions résolues ; la difficulté est donc de les bien établir, et souvent elle est grande, sur-tout en métaphysique. La langue de cette science n'a pas naturellement la simplicité de l'algebre, et nous avons bien de la peine à la rendre simple, parce que notre esprit a bien de la peine à l'être lui-même. Cependant nous n'établirons bien les questions que nous agitons, qu'autant que nous parlerons avec la plus grande simplicité. Mais parce que souvent nous sommes métaphysiciens par nos lectures, plus que par notre réflexion, nous proposons un problême comme on l'a proposé ; nous en par-

lons comme on en a parlé, et il est toujours à résoudre.

Nous avons prouvé qu'avec les sensations de l'odorat, de l'ouie, du goût et de la vue, l'homme se croiroit odeur, son, saveur, couleur; et qu'il ne prendroit aucune connoissance des objets extérieurs.

Il est également certain qu'avec le sens du toucher, il seroit dans la même ignorance, s'il restoit immobile. Il n'appercevroit que les sensations que l'air environnant peut faire sur lui : il auroit chaud ou froid, il auroit du plaisir ou de la douleur; et ce sont là des manieres d'être dans lesquelles il n'appercevroit ni l'air environnant ni aucun corps; il n'y sentiroit que lui-même.

Il faut trois choses pour faire juger à cet homme qu'il y a des corps : l'une, que ses membres soient déterminés à se mouvoir; l'autre, que sa main, principal organe du tact, se porte sur lui et sur ce qui l'environne; et la derniere, que, parmi les sensations que sa main éprouve, il y en ait une qui représente nécessairement des corps.

Or une partie d'étendue est un continu formé par la contiguité d'autres parties étendues : un corps est un continu formé par la contiguité d'autres corps; et en général un continu est formé par la contiguité d'autres continus. C'est ainsi que nous en jugeons, et il ne nous est pas possible d'en avoir d'autre idée, parce que nous ne

pouvons faire de l'étendue qu'avec de l'étendue, et des corps qu'avec des corps.

Par conséquent, ou le toucher ne nous donnera aucune connoissance des corps, ou parmi les sensations que nous lui devons, il y en aura une que nous n'appercevrons pas comme une maniere d'être de nous-mêmes, mais plutôt comme la maniere d'être d'un continu formé par la contiguité d'autres continus. Il faut que nous soyions forcés à juger étendue cette sensation même.

Si on suppose donc que la statue raisonne, pour passer d'elle aux corps, on suppose faux; car certainement il n'y a point de raisonnement qui puisse lui faire franchir ce passage, et d'ailleurs elle ne peut pas commencer par raisonner.

Mais la nature a raisonné pour elle : elle l'a organisée pour être mue, pour toucher, et pour avoir, en touchant, une sensation qui lui fait juger qu'il y a, au-dehors de son être sentant, des continus formés par la contiguité d'autres continus, et par conséquent de l'étendue et des corps. Voilà ce qui est développé dans la seconde partie du traité des sensations.

Précis de la troisieme partie.

Quand on dit que l'œil ne voit pas naturellement au-dehors des objets colorés, le philosophe même se récrie contre une pro-

position qui combat ses préjugés. Cependant tout le monde reconnoît aujourd'hui que les couleurs ne sont que des modifications de notre ame : n'est-ce pas une contradiction ? penseroit-on que l'ame apperçoit les couleurs hors d'elle, par cette seule raison qu'elle les éprouve en elle-même, si on raisonnoit conséquemment ? oublions pour un moment toutes nos habitudes, transportons-nous à la création du monde, et supposons que Dieu nous dise : *Je vais produire une ame à laquelle je donnerai certaines sensations qui ne seront que les modifications de sa substance*, conclurions-nous qu'elle verroit ses sensations hors d'elle ? et si Dieu ajoutoit qu'elle les appercevra de la sorte, ne demanderions-nous pas comment cela pourra se faire ? Or, l'œil, comme l'odorat, l'ouie et le goût, est un organe qui se borne à modifier l'ame.

C'est le toucher qui instruit ces sens. A peine les objets prennent sous la main certaines formes, certaines grandeurs, que l'odorat, l'ouie, la vue et le goût répandent à l'envi leurs sensations sur eux, et les modifications de l'ame deviennent les qualités de tout ce qui existe hors d'elle.

Ces habitudes étant contractées, on a de la peine à démêler ce qui appartient à chaque sens. Cependant leur domaine est bien séparé : le toucher a seul en lui de quoi transmettre les idées de grandeurs, de figures, etc. et la vue, privée des secours du tact, n'envoie à l'ame que des

modifications simples qu'on nomme *couleurs*, comme l'odorat ne lui envoie que des modifications simples qu'on nomme *odeurs*.

Au premier moment que l'œil s'ouvre à la lumiere, notre ame est modifiée : ces modifications ne sont qu'en elles, et elles ne sauroient encore être ni étendues, ni figurées.

Quelque circonstance nous fait porter la main sur nos yeux, aussi-tôt le sentiment que nous éprouvions s'affoiblit, ou s'évanouit tout-à-fait. Nous retirons la main, ce sentiment se reproduit. Etonnés, nous répétons ces expériences, et nous jugeons ces sensations de notre ame sur l'organe que notre main touche.

Mais les rapporter à cet organe, c'est les étendre sur toute la surface extérieure que la main sent. Voilà donc déja les modifications simples de l'ame, qui produisent au bout des yeux le phénomene de quelque chose d'étendu ; c'est l'état où se trouva d'abord l'aveugle de Cheselden, lorsqu'on lui eut abaissé les cataractes.

Par curiosité ou par inquiétude, nous portons la main devant nos yeux, nous l'éloignons, nous l'approchons, et la surface que nous voyons nous paroît changer. Nous attribuons ces changemens aux mouvemens de notre main, et nous commençons à juger que les couleurs sont à quelque distance de nos yeux.

Alors nous touchons un corps sur lequel

notre vue se trouve fixée : je le suppose d'une seule couleur, bleu, par exemple. Dans cette supposition, le bleu, qui paroissoit auparavant à une distance indéterminée, doit actuellement paroître à la même distance que la surface que la main touche, et cette couleur s'étendra sur cette surface, comme elle s'est d'abord étendue sur la surface extérieure de l'œil. La main dit en quelque sorte à la vue, *le bleu est sur chaque partie que je parcours;* et la vue, à force de répéter ce jugement, s'en fait une si grande habitude, qu'elle parvient à sentir le bleu où elle l'a jugé.

En continuant à s'exercer, elle se sent animée d'une force qui lui devient naturelle, elle s'élance d'un moment à l'autre à de plus grandes distances; elle manie, elle embrasse des objets auxquels le toucher ne peut atteindre, et elle parcourt tout l'espace avec une rapidité étonnante.

Il est aisé de comprendre pourquoi l'œil a seul sur les autres sens l'avantage d'apprendre du toucher à donner de l'étendue à ses sensations.

Si les rayons réfléchis ne se dirigeoient pas toujours en ligne droite dans un même milieu, si traversant différens milieux, ils ne se brisoient pas toujours suivant des lois constantes; si par exemple, la plus légere agitation de l'air changeoit continuellement leur direction, les rayons réfléchis par des objets différens se réuniroient, ceux qui viendroient d'un même objet se sépare-

roient, et l'œil ne pourroit jamais juger, ni des grandeurs, ni des formes, parce qu'il ne pourroit avoir que des sensations confuses.

Quand même la direction des rayons seroit constamment assujettie aux lois de la dioptrique, l'œil seroit encore dans le même cas, si l'ouverture de la prunelle étoit aussi grande que la rétine : car alors les rayons qui viendroient de toutes parts, le frapperoient confusément.

Dans cette supposition, il en seroit de la vue comme de l'odorat : les couleurs agiroient sur elle, comme les odeurs sur le nez, et elle n'apprendroit du toucher que ce que l'odorat en apprend lui-même. Nous appercevrions toutes les couleurs pêle-mêle, nous distinguerions tout au plus les couleurs dominantes ; mais il ne nous seroit pas possible de les étendre sur des surfaces, et nous serions bien éloignés de soupçonner que ces sensations fussent par elles-mêmes capables de représenter quelque chose d'étendu.

Mais les rayons, par la maniere dont ils sont réfléchis, jusques sur la rétine, sont précisément à l'œil ce que deux bâtons croisés sont aux mains. Par-là, il y a une grande analogie entre la maniere dont nous voyons, et celle dont nous touchons à l'aide de deux bâtons ; ensorte que les mains peuvent dire aux yeux, *faites comme nous*, et aussi-tôt ils font comme elles.

On pourroit faire une supposition, où

l'odorat apprendroit à juger parfaitement des grandeurs, des figures, des situations et des distances. Il suffiroit d'un côté de soumettre les corpuscules odoriférans aux lois de la dioptrique, et de l'autre, de construire l'organe de l'odorat à-peu-près sur le modele de celui de la vue; ensorte que les rayons odoriférans, après s'être croisés à l'ouverture, frappassent sur une membrane intérieure autant de points distincts, qu'il y en a sur les surfaces d'où ils seroient réfléchis.

En pareil cas nous contracterions bientôt l'habitude d'étendre les odeurs sur les objets, et les philosophes ne manqueroient pas de dire, que l'odorat n'a pas besoin des leçons du toucher pour appercevoir des grandeurs et des figures.

Dieu auroit pu établir que les rayons de lumiere fussent cause occasionnelle des odeurs, comme ils le sont des couleurs. Or il me paroît aisé de comprendre, que dans un monde où cela auroit lieu, les yeux pourroient comme ici apprendre à juger des grandeurs, des figures, des situations et des distances.

Les lecteurs qui raisonnent, se rendront, je crois, à ces dernieres réflexions. Quant à ceux qui ne savent se décider que d'après leurs habitudes, on n'a rien à leur dire. Ils trouveront sans doute fort étranges les suppositions que je viens de faire.

Tels sont les principes sur lesquels porte la troisieme partie du traité des sensations.

Il suffit ici de les avoir établis. On renvoie à l'ouvrage même pour un plus grand développement, et pour les conséquences qu'on en tire. On y verra sur-tout les idées qui résultent du concours des cinq sens.

Précis de la quatrieme partie.

Tous les sens étant instruits, il n'est plus question que d'examiner les besoins auxquels il est nécessaire de satisfaire pour notre conservation. La quatrieme partie montre l'influence de ces besoins, dans quel ordre ils nous engagent à étudier les objets qui ont rapport à nous, comment nous devenons capables de prévoyance et d'industrie, les circonstances qui y contribuent, et quels sont nos premiers jugemens sur la bonté et sur la beauté des choses. En un mot, on voit comment l'homme n'ayant d'abord été qu'un animal sentant, devient un animal réfléchissant, capable de veiller par lui-même à sa conservation.

Ici s'acheve le systême des idées qui commencent avec l'ouvrage. J'en vais donner le précis.

Le mot *idée* exprime une chose que personne, j'ose le dire, n'a encore bien expliquée. C'est pourquoi on dispute sur leur origine.

Une sensation n'est point encore une idée, tant qu'on ne la considere que comme un sentiment, qui se borne à modifier l'ame. Si j'éprouve actuellement de la douleur, je ne dirai pas que j'ai l'idée de la douleur, je dirai que je la sens.

Mais si je me rappelle une douleur que j'aie eue, le souvenir et l'idée sont alors une même chose ; et si je dis que je me fais l'idée d'une douleur dont on me parle, et que je n'ai jamais ressentie, c'est que j'en juge d'après une douleur que j'ai éprouvée, ou d'après une douleur que je souffre actuellement. Dans le premier cas, l'idée et le souvenir ne different encore point. Dans le second, l'idée est le sentiment d'une douleur actuelle, modifié par les jugemens que je porte, pour me représenter la douleur d'un autre.

Les sensations actuelles de l'ouie, du goût, de la vue et de l'odorat ne sont que des sentimens, lorsque ces sens n'ont point encore été instruits par le toucher, parce que l'ame ne peut alors les prendre que pour des modifications d'elle-même. Mais si ces sentimens n'existent que dans la mémoire qui les rappelle, ils deviennent des idées. On ne dit pas alors *j'ai le sentiment de ce que j'ai été*, on dit *j'en ai le souvenir*, *ou l'idée*.

La sensation actuelle comme passée de solidité, est seule par elle-même tout à-la-fois sentiment et idée. Elle est sentiment par le rapport qu'elle a à l'ame qu'elle modifie ; elle est idée par le rapport qu'elle a à quelque chose d'extérieur.

Cette sensation nous force bientôt à juger hors de nous toutes les modifications que l'ame reçoit par le toucher, c'est pourquoi chaque sensation du tact se trouve

représentative des objets que la main saisit.

Le toucher accoutumé à rapporter ses sensations au-dehors, fait contracter la même habitude aux autres sens. Toutes nos sensations nous paroissent les qualités des objets qui nous environnent : elles les représentent donc, elles sont des idées.

Mais il est évident que ces idées ne nous font point connoître ce que les êtres sont en eux-mêmes ; elles ne les peignent que par les rapports qu'ils ont à nous, et cela seul démontre combien sont superflus les efforts des philosophes, qui prétendent pénétrer dans la nature des choses.

Nos sensations se rassemblent hors de nous, et forment autant de collections que nous distinguons d'objets sensibles. De-là deux sortes d'idées : idées simples, idées complexes.

Chaque sensation prise séparément, peut être regardée comme une idée simple ; mais une idée complexe est formée de plusieurs sensations, que nous réunissons hors de nous. La blancheur de ce papier, par exemple, est une idée simple ; et la collection de plusieurs sensations, telles que solidité, forme, blancheur, etc. est une idée complexe.

Les idées complexes sont completes ou incompletes : les premieres comprennent toutes les qualités de la chose qu'elles représentent, les dernieres n'en comprennent qu'une partie. Ne connoissant pas la

nature des êtres, il n'y en a point dont nous puissions nous former une idée complete, et nous devons nous borner à découvrir les qualités qu'ils ont par rapport à nous. Nous n'avons des idées completes qu'en mathémathiques, parce que ces sciences n'ont pour objet que des notions abstraites.

Si l'on demande donc ce que c'est qu'un corps, il faut répondre : *c'est cette collection de qualités que vous touchez, voyez, etc. quand l'objet est présent, et quand l'objet est absent, c'est le souvenir des qualités que vous avez touchées, vues, etc.*

Ici les idées se divisent encore en deux especes : j'appelle les unes sensibles, les autres intellectuelles. Les idées sensibles nous représentent les objets qui agissent actuellement sur nos sens ; les idées intellectuelles nous représentent ceux qui ont disparu après avoir fait leur impression : ces idées ne different les unes des autres, que comme le souvenir differe de la sensation.

Plus on a de mémoire, plus par conséquent on est capable d'acquérir d'idées intellectuelles. Ces idées sont le fond de nos connoissances, comme les idées sensibles en sont l'origine.

Ce fond devient l'objet de notre réflexion, nous pouvons par intervalles nous en occuper uniquement, et ne faire aucun usage de nos sens. C'est pourquoi il paroît en nous comme s'il y avoit toujours

été : on diroit qu'il a précédé toute espece de sensations, et nous ne savons plus le considérer dans son principe : de-là l'erreur des idées innées.

Les idées intellectuelles, si elles nous sont familieres, se retracent presque toutes les fois que nous le voulous. C'est par elles que nous sommes capables de mieux juger des objets que nous rencontrons. Continuellement elles se comparent avec les idées sensibles, et elles font découvrir des rapports qui sont de nouvelles idées intellectuelles, dont le fond de nos connoissances s'enrichit.

En considérant les rapports de ressemblance, nous mettons dans une même classe tous les individus où nous remarquons les mêmes qualités : en considérant les rapports de différence, nous multiplions les classes, nous les subordonnons les unes aux autres, ou nous les distinguons à tous égards. De-là les especes, les genres, les idées abstraites et générales.

Mais nous n'avons point d'idée générale qui n'ait été particuliere. Un premier objet que nous avons occasion de remarquer, est un modele auquel nous rapportons tout ce qui lui ressemble ; et cette idée, qui n'a d'abord été que singuliere, devient d'autant plus générale, que notre discernement est moins formé.

Nous passons donc tout-à-coup des idées particulieres à de très-générales, et nous ne descendons à des idées subordonnées,

qu'à mesure que nous laissons moins échapper les différences des choses.

Toutes ces idées ne forment qu'une chaîne : les sensibles se lient à la notion de l'étendue ; ensorte que tous les corps ne nous paroissent que de l'étendue différemment modifiée ; les intellectuelles se lient aux sensibles, d'où elles tirent leur origine : aussi se renouvellent-elles souvent à l'occasion de la plus légere impression qui se fait sur les sens. Le besoin qui nous les a données, est le principe qui nous les rend ; et si elles passent et repassent sans cesse devant l'esprit, c'est que nos besoins se répetent et se succedent continuellement.

Tel est en général le systême de nos idées. Pour le rendre aussi simple et aussi clair, il falloit avoir analysé les opérations des sens. Les philosophes n'ont pas connu cette analyse, et c'est pourquoi ils ont mal raisonné sur cette matiere. (1)

---

(1) » Lorsque nous parlons des idées (dit l'au- » teur de la Logique de Port-Royal, partie 1. » chapitre 1.) nous n'appelons point de ce nom » les images qui sont peintes en la fantaisie ; mais » tout ce qui est dans notre esprit, lorsque nous » pouvons dire avec vérité que nous concevons » une chose, de quelque maniere que nous la con- » cevions. « On voit combien cela est vague. Descartes a été tout aussi confus sur cette matiere. Mallebranche et Leibnitz n'ont fait que des systêmes ingénieux. Locke a mieux réussi ; mais il laisse encore de l'obscurité, parce qu'il n'a pas assez démêlé toutes les opérations des sens. Enfin

M. de Buffon dit que les *idées ne sont que des sensations comparées*, et il n'en donne pas d'autre explication. C'est peut-être ma faute ; mais je n'entends pas ce langage. Il me semble que, pour comparer deux sensations, il faut déja avoir quelque idée de l'une et de l'autre. Voilà donc des idées avant d'avoir rien comparé.

TRAITÉ DES SENSATIONS.

DESSEIN DE CET OUVRAGE.

NOus ne saurions nous rappeler l'ignorance dans laquelle nous sommes nés : c'est un état qui ne laisse point de traces après lui. Nous ne nous souvenons d'avoir ignoré, que ce que nous nous souvenons d'avoir appris ; et pour remarquer ce que nous apprenons, il faut déja savoir quelque chose : il faut s'être senti avec quelques idées, pour observer qu'on se sent avec des idées qu'on n'avoit pas. Cette mémoire réfléchie, qui nous rend aujourd'hui si sensible le passage d'une connoissance à une autre, ne sauroit remonter jusqu'aux premieres : elle les suppose au contraire, et c'est-là l'origine de ce penchant que nous avons à les croire nées avec nous. Dire que nous avons appris à voir, à entendre, à goûter, à sentir, à toucher, paroît le paradoxe le plus étrange. Il semble que la nature nous a donné l'entier usage de nos sens, à l'instant même qu'elle les a formés ;

et que nous nous en sommes toujours servi sans étude, parce qu'aujourd'hui nous ne sommes plus obligés de les étudier.

J'étois dans ces préjugés, lorsque je publiai mon Essai sur l'origine des connoissances humaines. Je n'avois pu en être retiré par les raisonnemens de Locke sur un aveugle-né, à qui on donneroit le sens de la vue; et je soutins contre ce philosophe que l'œil juge naturellement des figures, des grandeurs, des situations et des distances.

Vous savez, madame, à qui je dois les lumieres qui ont enfin dissipé mes préjugés: vous savez la part qu'a eue à cet ouvrage une personne qui vous étoit si chere, et qui étoit si digne de votre estime et de votre amitié. (1) C'est à sa mémoire que je le consacre, et je m'adresse à vous, pour jouir tout-à-la-fois et du plaisir de parler d'elle, et du chagrin de la regretter. Puisse ce monument perpétuer le souvenir de votre amitié mutuelle, et de l'honneur que j'aurai eu d'avoir part à l'estime de l'une et de l'autre.

Mais pourrois-je ne pas m'attendre à ce succès, quand je songe combien ce traité est à elle? Les vues les plus fines qu'il renferme, sont dues à la justesse de son esprit et à la vivacité de son imagination; qualités qu'elle réunissoit dans un point, où elles

(1) C'est elle qui m'a conseillé l'épigraphe *Ut potero, explicabo*, etc.

paroissent presque incompatibles. Elle sentit la nécéssité de considérer séparément nos sens, de distinguer avec précision les idées que nous devons à chacun d'eux, et d'observer avec quels progrès ils s'instruisent, et comment ils se prêtent des secours mutuels.

Pour remplir cet objet, nous imaginâmes une statue organisée intérieurement comme nous, et animée d'un esprit privé de toute espece d'idées. Nous supposâmes encore que l'extérieur tout de marbre ne lui permettoit l'usage d'aucun de ses sens, et nous nous réservâmes la liberté de les ouvrir à notre choix, aux différentes impressions dont ils sont susceptibles.

Nous crûmes devoir commencer par l'odorat, parce que c'est de tous les sens celui qui paroît contribuer le moins aux connoissances de l'esprit humain. Les autres furent ensuite l'objet de nos recherches, et après les avoir considérés séparément et ensemble, nous vîmes la statue devenir un animal capable de veiller à sa conservation.

Le principe qui détermine le développement de ses facultés, est simple; les sensations mêmes le renferment: car toutes étant nécessairement agréables ou désagréables, la statue est intéressée à jouir des unes et à se dérober aux autres. Or, on se convaincra que cet intérêt suffit pour donner lieu aux opérations de l'entendement et de la volonté. Le jugement, la réflexion, les desirs, les passions, etc. ne sont que la

sensation même qui se transforme différemment. (1) C'est pourquoi il nous a paru inutile de supposer que l'ame tient immédiatement de la nature toutes les facultés dont elle est douée. La nature nous donne des organes pour nous avertir par le plaisir de ce que nous avons à rechercher, et par la douleur de ce que nous avons à fuir. Mais elle s'arrête là, et elle laisse à l'expérience le soin de nous faire contracter des habitudes, et d'achever l'ouvrage qu'elle a commencé.

Cet objet est neuf, et il montre toute la simplicité des voies de l'auteur de la nature. Peut-on ne pas admirer qu'il n'ait fallu que

---

(1) Mais, dira-t-on, les bêtes ont des sensations, et cependant leur ame n'est pas capable des mêmes facultés que celle de l'homme. Cela est vrai, et la lecture de cet ouvrage en rendra la raison sensible. L'organe du tact est en elles moins parfait; et par conséquent il ne sauroit être pour elles la cause occasionnelle de toutes les opérations qui se remarquent en nous. Je dis *la cause occasionnelle*, parce que les sensations sont les modifications propres de l'ame, et que les organes n'en peuvent être que l'occasion. De-là le philosophe doit conclure, conformément à ce que la foi enseigne, que l'ame des bêtes est d'un ordre essentiellement différent de celle de l'homme. Car seroit-il de la sagesse de Dieu, qu'un esprit capable de s'élever à des connoissances de toute espece, de découvrir ses devoirs, de mériter et de démériter, fût assujetti à un corps qui n'occasionneroit en lui que les facultés nécessaires à la conservation de l'animal ?

rendre l'homme sensible au plaisir et à la douleur, pour faire naître en lui des idées, des desirs, des habitudes et des talens de toute espece ?

Il y a sans doute bien des difficultés à surmonter pour développer tout ce systême; et j'ai souvent éprouvé combien une pareille entreprise étoit au-dessus de mes forces. Mademoiselle FERRAND m'a éclairé sur les principes, sur le plan et sur les moindres détails; et j'en dois être d'autant plus reconnoissant, que son projet n'étoit ni de m'instruire, ni de faire un livre. Elle ne s'appercevoit pas qu'elle devenoit auteur, et elle n'avoit d'autre dessein que de s'entretenir avec moi des choses auxquelles je prenois quelque intérêt. Aussi ne se prévenoit-elle jamais pour ses sentimens; et si je les ai presque toujours préférés à ceux que j'avois d'abord, j'ai eu le plaisir de ne me rendre qu'à la lumiere. Je l'estimois trop, pour les adopter par tout autre motif; et elle-même, elle en eût été offensée. Cependant il m'arrivoit si souvent de reconnoître la supériorité de ses vues, que mon aveu ne pouvoit éviter d'être soupçonné de trop de complaisance. Elle m'en faisoit quelquefois des reproches; elle craignoit, disoit-elle, de gâter mon ouvrage; et examinant avec scrupule les opinions que j'abandonnois, elle eût voulu se convaincre, que ses critiques n'étoient pas fondées.

Si elle avoit pris elle-même la plume, cet ouvrage prouveroit mieux quels étoient

ses talens. Mais elle avoit une délicatesse qui ne lui permettoit seulement pas d'y penser. Contraint d'y applaudir, quand je considérois les motifs qui en étoient le principe, je l'en blâmois aussi, parce que je voyois dans ses conseils ce qu'elle auroit voulu faire elle-même. Ce traité n'est donc malheureusement que le résultat des conversations que j'ai eues avec elle, et je crains bien de n'avoir pas toujours su présenter ses pensées dans leur vrai jour. Il est fâcheux qu'elle n'ait pas pu m'éclairer jusqu'au moment de l'impression ; je regrette sur-tout qu'il y ait deux ou trois questions sur lesquelles nous n'avons pas été entiérement d'accord.

La justice que je rends à mademoiselle FERRAND, je n'oserois la lui rendre, si elle vivoit encore. Uniquement jalouse de la gloire de ses amis, et regardant comme à eux tout ce qui pouvoit en elle y contribuer, elle n'auroit point reconnu la part qu'elle a à cet ouvrage, elle m'auroit défendu d'en faire l'aveu, et je lui aurois obéi. Mais aujourd'hui dois-je me refuser au plaisir de lui rendre cette justice? C'est tout ce qui me reste dans la perte que j'ai faite d'un conseil sage, d'un critique éclairé, d'un ami sûr.

Vous le partagerez avec moi, ce plaisir, madame, vous qui la regretterez toute votre vie ; et c'est aussi avec vous que j'aime à parler d'elle. Toutes deux également estimables, vous aviez ce discernement qui

démêle tout le prix d'un objet aimable, et sans lequel on ne sait point aimer. Vous connoissiez la raison, la vérité et le courage qui vous formoient l'une pour l'autre. Ces qualités serroient les nœuds de votre amitié, et vous trouviez toujours dans votre commerce cet enjouement, qui est le caractere des ames vertueuses et sensibles.

Ce bonheur devoit donc finir ; et dans ces momens qui devoient en être le terme, il falloit qu'il ne restât d'autre consolation à votre amie, que de n'avoir point à vous survivre. Je l'ai vue se croire en cela fort heureuse. C'étoit assez pour elle de vivre dans votre mémoire. Elle aimoit à s'occuper de cette idée ; mais elle eût voulu en écarter l'image de votre douleur. Entretenez-vous quelquefois de moi avec madame de Vassé, me disoit-elle, et que ce soit avec une sorte de plaisir. Elle savoit qu'en effet la douleur n'est pas la seule marque des regrets ; et qu'en pareil cas, plus on trouve de plaisir à penser à un ami, plus on sent vivement la perte qu'on a faite.

Que je suis flatté, madame, qu'elle m'ait jugé digne de partager avec vous cette douleur et ce plaisir ! Que je le suis de l'honneur que vous me faites de porter le même jugement ! Pouviez-vous l'une et l'autre me donner une plus grande preuve de votre estime et de votre amitié ?

PREMIERE PARTIE.

Des sens qui, par eux-mêmes, ne jugent pas des objets extérieurs.

CHAPITRE PREMIER.

Des premieres connoissances d'un homme borné au sens de l'odorat.

§. 1. LEs connoissances de notre statue bornée au sens de l'odorat, ne peuvent s'étendre qu'à des odeurs. Elle ne peut pas plus avoir les idées d'étendue, de figure, ni de rien qui soit hors d'elle, ou hors de ses sensations, que celles de couleur, de son, de saveur.

§. 2. Si nous lui présentons une rose, elle sera par rapport à nous une statue qui sent une rose; mais par rapport à elle, elle ne sera que l'odeur même de cette fleur.

Elle sera donc odeur de rose, d'œillet, de jasmin, de violette, suivant les objets qui agiront sur son organe. En un mot, les odeurs ne sont à cet égard que ses propres modifications ou manieres d'être; et elle ne sauroit se croire autre chose, puisque ce sont les seules sensations dont elle est susceptible.

§. 3.

§. 3. Que les philosophes à qui il paroît si évident que tout est matériel, se mettent pour un moment à sa place, et qu'ils imaginent comment ils pourroient soupçonner qu'il existe quelque chose qui ressemble à ce que nous appelons *matiere*.

§. 4. On peut donc déja se convaincre qu'il suffiroit d'augmenter ou de diminuer le nombre des sens, pour nous faire porter des jugemens tout différens de ceux qui nous sont aujourd'hui si naturels; et notre statue bornée à l'odorat, peut nous donner une idée de la classe des êtres, dont les connoissances sont le moins étendues.

CHAPITRE II.

Des opérations de l'entendement dans un homme borné au sens de l'odorat, et comment les différens degrés de plaisir et de peine sont le principe de ces opérations.

§. 1. A la premiere odeur, la capacité de sentir de notre statue est toute entiere à l'impression qui se fait sur son organe. Voilà ce que j'appelle attention.

§. 2. Dès cet instant elle commence à jouir ou à souffrir : car si la capacité de sentir est toute entiere à une odeur agréable, c'est jouissance ; et si elle est toute entiere à une odeur désagréable, c'est souffrance.

§. 3. Mais notre statue n'a encore aucune idée des différens changemens qu'elle pourra essuyer. Elle est donc bien, sans souhaiter d'être mieux ; ou mal, sans souhaiter d'être bien. La souffrance ne peut pas plus lui faire desirer un bien qu'elle ne connoît pas, que la jouissance lui faire craindre un mal qu'elle ne connoît pas davantage. Par conséquent, quelque désagréable que soit la premiere sensation, le fût-elle au point de blesser l'organe et d'être une douleur violente, elle ne sauroit donner lieu au desir.

Si la souffrance est en nous toujours accompagnée du desir de ne pas souffrir, il ne peut pas en être de même de cette statue.

La douleur n'occasionne en nous ce desir, que parce que cet état nous est déja connu. L'habitude que nous avons contractée de la regarder comme une chose sans laquelle nous avons été, et sans laquelle nous pouvons être encore, fait que nous ne pouvons plus souffrir, qu'aussi-tôt nous ne desirions de ne pas souffrir, et ce desir est inséparable d'un état douloureux.

Mais la statue qui au premier instant ne se sent que par la douleur même qu'elle éprouve, ignore si elle peut cesser de l'être pour devenir autre chose, ou pour n'être point du tout. Elle n'a encore aucune idée de changement, de succession, ni de durée. Elle existe donc sans pouvoir former des desirs.

§. 4. Lorsqu'elle aura remarqué qu'elle peut cesser d'être ce qu'elle est, pour redevenir ce qu'elle a été, nous verrons ses desirs naître d'un état de douleur, qu'elle comparera à un état de plaisir que la mémoire lui rappellera. C'est par cet artifice que le plaisir et la douleur sont l'unique principe, qui, déterminant toutes les opérations de son ame, doit l'élever par degrés à toutes les connoissances dont elle est capable ; et pour démêler les progrès qu'elle pourra faire, il suffira d'observer les plaisirs qu'elle aura à desirer, les peines qu'elle aura à craindre, et l'influence des uns et des autres suivant les circonstances.

§. 5. S'il ne lui restoit aucun souvenir de ses modifications, à chaque fois elle croi-

roit sentir pour la premiere : des années entieres viendroient se perdre dans chaque moment présent. Bornant donc toujours son attention à une seule maniere d'être, jamais elle n'en compteroit deux ensemble, jamais elle ne jugeroit de leurs rapports : elle jouiroit ou souffriroit, sans avoir encore ni desir ni crainte.

§. 6. Mais l'odeur qu'elle sent, ne lui échappe pas entiérement, aussi-tôt que le corps odoriférant cesse d'agir sur son organe. L'attention qu'elle lui a donnée, la retient encore ; et il en reste une impression plus ou moins forte, suivant que l'attention a été elle-même plus ou moins vive. Voilà la mémoire.

§. 7. Lorsque notre statue est une nouvelle odeur, elle a donc encore présente celle qu'elle a été le moment précédent. Sa capacité de sentir se partage entre la mémoire et l'odorat ; et la premiere de ces facultés est attentive à la sensation passée, tandis que la seconde est attentive à la sensation présente.

§. 8. Il y a donc en elles deux manieres de sentir, qui ne different, que parce que l'une se rapporte à une sensation actuelle, et l'autre à une sensation qui n'est plus, mais dont l'impression dure encore. Ignorant qu'il y a des objets qui agissent sur elle, ignorant même qu'elle a un organe, elle ne distingue ordinairement le souvenir d'une sensation d'avec une sensation actuelle, que comme sentir foiblement ce qu'elle a

été, et sentir vivement ce qu'elle est.

§. 9. Je dis *ordinairement*, parce que le souvenir ne sera pas toujours un sentiment foible, ni la sensation un sentiment vif. Car toutes les fois que la mémoire lui retracera ses manieres d'être avec beaucoup de force, et que l'organe au contraire ne recevra que de légeres impressions; alors le sentiment d'un sensation actuelle sera bien moins vif, que le souvenir d'une sensation qui n'est plus.

§. 10. Ainsi donc qu'une odeur est présente à l'odorat par l'impression d'un corps odoriférant sur l'organe même, une autre odeur est présente à la mémoire, parce que l'impression d'un autre corps odoriférant subsiste dans le cerveau, où l'organe l'a transmise. En passant de la sorte par deux manieres d'être, la statue sent qu'elle n'est plus ce qu'elle a été : la connoissance de ce changement lui fait rapporter la premiere à un moment différent de celui où elle éprouve la seconde : et c'est là ce qui lui fait mettre de la différence entre exister d'une maniere et se souvenir d'avoir existé d'une autre.

§. 11. Elle est active par rapport à l'une de ses manieres de sentir, et passive par rapport à l'autre. Elle est active, lorsqu'elle se souvient d'une sensation, parce qu'elle a en elle la cause qui la lui rappelle, c'est-à-dire, la mémoire. Elle est passive au moment qu'elle éprouve une sensation, parce que la cause qui la pro-

duit est hors d'elle, c'est-à-dire, dans les corps odoriférans qui agissent sur son organe. (1)

§. 12. Mais ne pouvant se douter de l'action des objets extérieurs sur elle, elle ne sauroit faire la différence d'une cause qui est en elle, d'avec une cause qui est au-dehors. Toutes ses modifications sont à son égard, comme si elle ne les devoit qu'à elle-même ; et soit qu'elle éprouve une sensation, ou qu'elle ne fasse que se la rappeler, elle n'apperçoit jamais autre chose, sinon qu'elle est ou qu'elle a été de telle maniere. Elle ne sauroit, par conséquent, remarquer aucune différence entre l'état où elle est active, et celui où elle est toute passive.

§. 13. Cependant plus la mémoire aura occasion de s'exercer, plus elle agira avec facilité. C'est par-là que la statue se fera une habitude de se rappeler sans efforts

(1) Il y a en nous un principe de nos actions, que nous sentons, mais que nous ne pouvons définir : on l'appelle *force*. Nous sommes également actifs par rapport à tout ce que cette force produit en nous, ou au dehors. Nous le sommes, par exemple, lorsque nous réfléchissons, ou lorsque nous faisons mouvoir un corps. Par analogie nous supposons dans tous les objets qui produisent quelque changement, une force que nous connoissons encore moins ; et nous sommes passifs par rapport aux impressions qu'ils font sur nous. Ainsi un être est actif ou passif, suivant que la cause de l'effet produit est en lui ou hors de lui.

les changemens par où elle a passé, et de partager son attention entre ce qu'elle est et ce qu'elle a été. Car une habitude n'est que la facilité de répéter ce qu'on a fait, et cette facilité s'acquiert par la réitération des actes. (1)

§. 14. Si après avoir senti à plusieurs reprises une rose et un œillet, elle sent encore une fois une rose, l'attention passive, qui se fait par l'odorat, sera toute à l'odeur présente de rose, et l'attention active, qui se fait par la mémoire, sera partagée entre le souvenir qui reste des odeurs de rose et d'œillet. Or les manieres d'être ne peuvent se partager la capacité de sentir, qu'elles ne se comparent : car comparer n'est autre chose que donner en même tems son attention à deux idées.

§. 15. Dès qu'il y a comparaison, il y a jugement. Notre statue ne peut être en même tems attentive à l'odeur de rose et à celle d'œillet, sans appercevoir que l'une n'est pas l'autre ; et elle ne peut l'être à l'odeur d'une rose qu'elle sent, et à celle d'une rose qu'elle a sentie, sans appercevoir qu'elles sont une même modification. Un jugement n'est donc que la perception d'un rapport entre deux idées, que l'on compare.

(1) Je ne parle ici, et dans tout cet ouvrage, que des habitudes qui s'aquierent naturellement ; tout est soumis à d'autres lois dans l'ordre surnaturel.

§. 16. A mesure que les comparaisons et les jugemens se répetent, notre statue les fait avec plus de facilité. Elle contracte donc l'habitude de comparer et de juger. Il suffira par conséquent de lui faire sentir d'autres odeurs, pour lui faire faire de nouvelles comparaisons, porter de nouveaux jugemens et contracter de nouvelles habitudes.

§. 17. Elle n'est point surprise à la premiere sensation qu'elle éprouve : car elle n'est encore accoutumée à aucune sorte de jugement.

Elle ne l'est pas non plus, lorsque, sentant successivement plusieurs odeurs, elle ne les apperçoit chacune qu'un instant. Alors elle ne tient à aucun des jugemens qu'elle porte; et plus elle change, plus elle doit se sentir naturellement portée à changer.

Elle ne le sera pas davantage, si par des nuances insensibles nous la conduisons de l'habitude de se croire une odeur, à juger qu'elle en est une autre : car elle change sans pouvoir le remarquer.

Mais elle ne pourra manquer de l'être, si elle passe tout-à-coup d'un état auquel elle étoit accoutumée, à un état tout différent, dont elle n'avoit point encore d'idée.

§. 18. Cet étonnement lui fait mieux sentir la différence de ses manieres d'être. Plus le passage des unes aux autres est brusque, plus son étonnement est grand,

et plus aussi elle est frappée du contraste des plaisirs et des peines qui les accompagnent. Son attention, déterminée par des peines qui se font mieux sentir, s'applique avec plus de vivacité à toutes les sensations qui se succedent. Elle les compare donc avec plus de soin : elle juge donc mieux de leurs rapports. L'étonnement augmente, par conséquent, l'activité des opérations de son ame. Mais, puisqu'il ne l'augmente, qu'en faisant remarquer une opposition plus sensible entre les sentimens agréables et les sentimens désagréables, c'est toujours le plaisir et la douleur qui sont le premier mobile de ses facultés.

§. 19. Si les odeurs attirent chacune également son attention, elles se conserveront dans sa mémoire, suivant l'ordre où elles se seront succédées, et elles s'y lieront par ce moyen.

Si la succession en renferme un grand nombre, l'impression des dernieres, comme la plus nouvelle, sera la plus forte ; celle des premieres s'affoiblira par des degrés insensibles, s'éteindra tout-à-fait, et elles seront comme non avenues.

Mais s'il y en a qui n'ont eu que peu de part à l'attention, elles ne laisseront aucune impression après elles, et elles seront aussi-tôt oubliées qu'apperçues.

Enfin celles qui l'auront frappée davantage, se retraceront avec plus de vivacité, et l'occuperont si fort, qu'elles seront capables de lui faire oublier les autres.

§. 20. La mémoire est donc une suite d'idées, qui forment une espece de chaîne. C'est cette liaison qui fournit les moyens de passer d'une idée à une autre, et de se rappeler les plus éloignées. On ne se souvient, par conséquent, d'une idée qu'on a eue, il y a quelque tems, que parce qu'on se retrace avec plus ou moins de rapidité les idées intermédiaires.

§. 21. A la seconde sensation la mémoire de notre statue n'a pas de choix à faire : elle ne peut rappeler que la premiere. Elle agira seulement avec plus de force, suivant qu'elle y sera déterminée par la vivacité du plaisir et de la peine.

Mais lorsqu'il y a eu une suite de modifications, la statue conservant le souvenir d'un grand nombre, sera portée à se retracer préférablement celles qui peuvent davantage contribuer à son bonheur : elle passera rapidement sur les autres, ou ne s'y arrêtera que malgré elle.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il faut connoître les différens degrés de plaisir et de peine, dont on peut être susceptible, et les comparaisons qu'on en peut faire.

§. 22. Les plaisirs et les peines sont de deux especes. Les uns appartiennent plus particuliérement au corps ; ils sont sensibles : les autres sont dans la mémoire et dans toutes les facultés de l'ame ; ils sont intellectuels ou spirituels. Mais c'est une différence que la statue est incapable de remarquer.

Cette ignorance la garantira d'une erreur, que nous avons de la peine à éviter: car ces sentimens ne different pas autant, que nous l'imaginons. Dans le vrai, ils sont tous intellectuels ou spirituels, parce qu'il n'y a proprement que l'ame qui sente. Si l'on veut, ils sont aussi tous en un sens sensibles ou corporels, parce que le corps en est la seule cause occasionnelle. Ce n'est que suivant leur rapport aux facultés du corps ou à celles de l'ame, que nous les distinguons en deux especes.

§. 23. Le plaisir peut diminuer ou augmenter par degrés; en diminuant, il tend à s'éteindre, et il s'évanouit avec la sensation. En augmentant, au contraire, il peut conduire jusqu'à la douleur, parce que l'impression devient trop forte pour l'organe. Ainsi il y a deux termes dans le plaisir. Le plus foible est où la sensation commence avec le moins de force; c'est le premier pas du néant au sentiment: le plus fort est où la sensation ne peut augmenter, sans cesser d'être agréable; c'est l'état le plus voisin de la douleur.

L'impression d'un plaisir foible paroît se concentrer dans l'organe, qui le transmet à l'ame. Mais s'il est à un certain degré de vivacité, il est accompagné d'une émotion, qui se répand dans tout le corps. Cette émotion est un fait, que notre expérience ne permet pas de révoquer en doute.

La douleur peut également augmenter ou diminuer: en augmentant, elle tend à

la destruction totale de l'animal ; mais en diminuant, elle ne tend pas comme le plaisir à la privation de tout sentiment ; le moment qui la termine est au contraire toujours agréable.

§. 24. Parmi ces différens degrés, il n'est pas possible de trouver un état indifférent : à la premiere sensation, quelque foible qu'elle soit, la statue est nécessairement bien ou mal. Mais lorsqu'elle aura ressenti successivement les plus vives douleurs et les plus grands plaisirs, elle jugera indifférentes, ou cessera de regarder comme agréables ou désagréables, les sensations plus foibles, qu'elle aura comparées avec les plus fortes.

Nous pouvons donc supposer qu'il y a pour elle des manieres d'être agréables et désagréables dans différens degrés, et des manieres d'être qu'elle regarde comme indifférentes.

§. 25. Toutes les fois qu'elle est mal ou moins bien, elle se rappelle ses sensations passées, elle les compare avec ce qu'elle est, et elle sent qu'il lui est important de redevenir ce qu'elle a été. De là naît le besoin, ou la connoissance qu'elle a d'un bien, dont elle juge que la jouissance lui est nécessaire.

Elle ne se connoît donc des besoins, que parce qu'elle compare la peine qu'elle souffre avec les plaisirs dont elle a joui. Enlevez-lui le souvenir de ces plaisirs, elle sera mal, sans soupçonner qu'elle ait aucun

besoin : car pour sentir le besoin d'une chose, il faut en avoir quelque connoissance. Or dans la supposition que nous venons de faire, elle ne connoît d'autre état que celui où elle se trouve. Mais lorsqu'elle s'en rappelle un plus heureux, sa situation présente lui en fait aussi-tôt sentir le besoin. C'est ainsi que le plaisir et la douleur détermineront toujours l'action de ses facultés.

§. 26. Son besoin peut être occasionné par une véritable douleur, par une sensation désagréable, par une sensation moins agréable que quelques-unes de celles qui ont précédé ; enfin par un état languissant, où elle est réduite à une de ses manieres d'être, qu'elle s'est accoutumée à trouver indifférentes.

Si son besoin est causé par une odeur, qui lui fasse une douleur vive, il entraîne à lui presque toute la capacité de sentir ; et il ne laisse de force à la mémoire que pour rappeler à la statue, qu'elle n'a pas toujours été aussi mal. Alors elle est incapable de comparer les différentes manieres d'être par où elle a passé ; elle est incapable de juger quelle est la plus agréable. Tout ce qui l'intéresse, c'est de sortir de cet état, pour jouir d'un autre, quel qu'il soit ; et si elle connoissoit un moyen qui pût la dérober à sa souffrance, elle appliqueroit toutes ses facultés à le mettre en usage. C'est ainsi que dans les grandes maladies nous cessons de desirer les plaisirs

que nous recherchions avec ardeur, et nous ne songeons plus qu'à recouvrer la santé.

Si c'est une sensation moins agréable qui produise le besoin, il faut distinguer deux cas : ou les plaisirs auxquels la statue la compare ont été vifs, et accompagnés des plus grandes émotions, ou ils ont été moins vifs, et ne l'ont presque pas émue.

Dans le premier cas, le bonheur passé se réveille avec d'autant plus de force, qu'il differe davantage de la sensation actuelle. L'émotion qui l'accompagne, se reproduit en partie, et déterminant vers lui presque toute la capacité de sentir, elle ne permet pas de remarquer les sentimens agréables qui l'ont suivi ou précédé. La statue n'étant donc point distraite, compare mieux ce bonheur avec l'état où elle est ; elle juge mieux combien il en est différent ; et s'appliquant à se le peindre de la maniere la plus vive, sa privation cause un besoin plus grand, et sa possession devient un bien plus nécessaire.

Dans le second cas, au contraire, il se retrace avec moins de vivacité : d'autres plaisirs partagent l'attention : l'avantage qu'il offre est moins senti : il ne reproduit point, ou que peu d'émotion. La statue n'est donc pas autant intéressée à son retour, et elle n'y applique pas autant ses facultés.

Enfin, si le besoin a pour cause une de ces sensations, qu'elle s'est accoutumée à

juger indifférentes, elle vit d'abord sans ressentir ni peine ni plaisir. Mais cet état, comparé aux situations heureuses où elle s'est trouvée, lui devient bientôt désagréable, et la peine qu'elle souffre, est ce que nous appelons *ennui*. Cependant l'ennui dure, il augmente, il est insupportable, et il détermine avec force toutes les facultés vers le bonheur dont elle sent la perte.

Cet ennui peut être aussi accablant que la douleur: auquel cas, elle n'a d'autre intérêt que de s'y soustraire; et elle se porte sans choix à toutes les manieres d'être qui sont propres à le dissiper. Mais si nous diminuons le poids de l'ennui, son état sera moins malheureux, il lui importera moins d'en sortir, elle pourra porter son attention à tous les sentimens agréables, dont elle conserve quelque souvenir; et c'est le plaisir, dont elle se retracera l'idée la plus vive, qui entraînera à lui toutes les facultés.

§. 27. Il y a donc deux principes qui déterminent le degré d'action de ses facultés: d'un côté, c'est la vivacité d'un bien, qu'elle n'a plus; de l'autre, c'est le peu de plaisir de la sensation actuelle, ou la peine qui l'accompagne.

Lorsque ces deux principes se réunissent, elle fait plus d'efforts pour se rappeler ce qu'elle a cessé d'être; et elle en sent moins ce qu'elle est. Car sa capacité de sentir ayant nécessairement des bornes, la mémoire n'en peut attirer une partie, qu'il n'en reste moins à l'odorat. Si même l'ac-

tion de cette faculté est assez forte, pour s'emparer de toute la capacité de sentir, la statue ne remarquera plus l'impression qui se fait sur son organe, et elle se représentera si vivement ce qu'elle a été, qu'il lui semblera qu'elle l'est encore. (1)

§. 28. Mais si son état présent est le plus heureux qu'elle connoisse, alors le plaisir l'intéresse à en jouir par préférence. Il n'y a plus de cause qui puisse déterminer la mémoire à agir avec assez de vivacité, pour usurper sur l'odorat jusqu'à en éteindre le sentiment. Le plaisir au contraire fixe au moins la plus grande partie de l'attention ou de la capacité de sentir à la sensation actuelle; et si la statue se rappelle encore ce qu'elle a été, c'est que la comparaison qu'elle en fait avec ce qu'elle est, lui fait mieux goûter son bonheur.

§. 29. Voilà donc deux effets de la mémoire: l'un est une sensation qui se retrace aussi vivement que si elle se faisoit sur l'organe même; l'autre est une sensation dont il ne reste qu'un souvenir léger.

Ainsi il y a dans l'action de cette faculté deux degrés que nous pouvons fixer: le foible est celui où elle fait à peine jouir du

(1) Notre expérience en est la preuve; car il n'y a peut-être personne qui ne se soit quelquefois rappelé des plaisirs dont il a joui, avec la même vivacité que s'il en jouissoit encore: ou du moins avec assez de vivacité pour ne donner aucune attention à l'état quelquefois affligeant où il se trouve.

passé ; le plus vif est celui où elle en fait jouir comme s'il étoit présent.

Or, elle conserve le nom de *mémoire*, lorsqu'elle ne rappelle les choses que comme passées ; et elle prend le nom d'*imagination*, lorsqu'elle les retrace avec tant de force qu'elles paroissent présentes. L'imagination a donc lieu dans notre statue, aussi-bien que la mémoire ; et ces deux facultés ne different que du plus au moins. La mémoire est le commencement d'une imagination qui n'a encore que peu de force ; l'imagination est la mémoire même, parvenue à toute la vivacité dont elle est susceptible.

Comme nous avons distingué deux attentions, qui se font dans la statue, l'une par l'odorat, l'autre par la mémoire, nous en pouvons actuellement remarquer une troisieme, qu'elle donne par l'imagination, et dont le caractere est d'arrêter les impressions des sens, pour y substituer un sentiment indépendant de l'action des objets extérieurs. (1)

---

(1) Mille faits prouvent le pouvoir de l'imagination sur les sens. Un homme fort occupé d'une pensée ne voit point les objets qui sont sous ses yeux, il n'entend pas le bruit qui frappe ses oreilles. Tout le monde sait ce qu'on raconte d'Archimede. Que l'imagination s'applique avec encore plus de force à un objet, on sera piqué, brûlé, sans en ressentir de la douleur ; et l'ame paroîtra se dérober à toutes les impressions des sens. Pour comprendre la possibilité de ces phénome-

§. 30. Cependant, lorsque la statue imagine une sensation qu'elle n'a plus, et qu'elle se la représente aussi vivement que si elle l'avoit encore, elle ne sait pas qu'il y a en elle une cause qui produit le même effet qu'un corps odoriférant qui agiroit sur son organe. Elle ne peut donc pas mettre, comme nous, de la différence entre imaginer et avoir une sensation.

§. 31. Mais on a lieu de présumer que son imagination aura plus d'activité que la nôtre. Sa capacité de sentir est toute entiere à une seule espece de sensation, toute la force de ses facultés s'applique uniquement à des odeurs, rien ne la peut distraire. Pour nous, nous sommes partagés entre une multitude de sensations et d'idées, dont nous sommes sans cesse assaillis; et ne conservant à notre imagination qu'une partie de nos forces, nous imaginons foiblement. D'ailleurs nos sens toujours en garde contre notre imagination, nous avertissent sans cesse des objets que nous voulons imaginer: au contraire, tout laisse un libre cours à l'imagination de notre statue. Elle se retrace donc sans défiance une odeur dont elle a joui, et elle en jouit en effet, comme si son organe en étoit affecté. Enfin la facilité d'écarter de

---

nes, il suffit de considérer que notre capacité de sentir étant bornée, nous serons absolument insensibles aux impressions des sens, toutes les fois que notre imagination l'appliquera toute entiere à un objet.

nous les objets qui nous offensent, et de rechercher ceux dont la jouissance nous est chere, contribue encore à rendre notre imagination paresseuse. Mais puisque notre statue ne peut se soustraire à un sentiment désagréable, qu'en imaginant vivement une maniere d'être qui lui plaît, son imagination en est plus exercée, et elle doit produire des effets pour lesquels la nôtre est impuissante. (1)

§. 32. Cependant il y a une circonstance où son action est absolument suspendue, et même encore celle de la mémoire. C'est lorsqu'une sensation est assez vive pour remplir entiérement la capacité de sentir. Alors la statue est toute passive. Le plaisir est pour elle une espece d'ivresse, où elle en jouit à peine; et la douleur un accablement, où elle ne souffre presque pas.

§. 33. Mais que la sensation perde quelques degrés de vivacité, aussi-tôt les facultés de l'ame rentrent en action, et le besoin redevient la cause qui les détermine.

§. 34. Les modifications qui doivent plaire davantage à la statue, ne sont pas toujours

---

(1) Quelque surprenans que soient les effets de l'imagination, il suffit, pour n'en point douter, de réfléchir sur ce qui nous arrive en songe. Alors nous voyons, nous entendons, nous touchons des corps qui n'agissent point sur nos sens; et il y a tout lieu de croire que l'imagination n'a tant de force, que parce que nous ne sommes point distraits par la multitude des idées et des sensations qui nous occupent dans la veille.

les dernieres qu'elle a reçues. Elles peuve se trouver au commencement ou au milieu de la chaîne de ses connoissances comme à la fin. L'imagination est donc souvent obligée de passer rapidement par-dessus les idées intermédiaires. Elle rapproche les plus éloignées, change l'ordre qu'elles avoient dans la mémoire, et en forme une chaîne toute nouvelle.

La liaison des idées ne suit donc pas le même ordre dans ses facultés. Plus celui qu'elle tient de l'imagination deviendra familier, moins elle conservera celui que la mémoire lui a donné. Par-là les idées se lient de mille manieres différentes; et souvent la statue se souviendra moins de l'ordre dans lequel elle a éprouvé ses sensations, que de celui dans lequel elle les a imaginées.

§. 35. Mais toutes ses chaînes ne se forment que par des comparaisons qui ont été faites de chaque anneau avec celui qui le précede et avec celui qui le suit, et par les jugemens qui ont été portés de leurs rapports. Ce lien devient plus fort à proportion que l'exercice des facultés fortifie les habitudes de se souvenir et d'imaginer; et c'est de là qu'on tire l'avantage surprenant de reconnoître les sensations qu'on a déja eues.

§. 36. En effet, si nous faisons sentir à notre statue une odeur qui lui est familiere, voilà une maniere d'être qu'elle a comparée, dont elle a jugé, et qu'elle a liée à quelques-unes des parties de la chaîne

que sa mémoire est dans l'habitude de parcourir. C'est pourquoi elle juge que l'état où elle se trouve, est le même que celui où elle s'est déja trouvée. Mais une odeur qu'elle n'a point encore sentie, n'est pas dans le même cas ; elle doit donc lui paroître toute nouvelle.

§. 37. Il est inutile de remarquer que, lorsqu'elle reconnoît une maniere d'être, c'est sans être capable de s'en rendre raison. La cause d'un pareil phénomene est si difficile à démêler, qu'elle échappe à tous les hommes qui ne savent pas observer et analyser ce qui se passe en eux-mêmes.

§. 38. Mais lorsque la statue est longtems sans penser à une maniere d'être, que devient pendant tout cet intervalle l'idée qu'elle en a acquise ? D'où sort cette idée, lorsqu'ensuite elle se retrace à la mémoire ? S'est-elle conservée dans l'ame ou dans le corps ? Ni dans l'un ni dans l'autre ?

Ce n'est pas dans l'ame, puisqu'il suffit d'un dérangement dans le cerveau pour ôter le pouvoir de la rappeler.

Ce n'est pas dans le corps. Il n'y a que la cause physique qui pourroit s'y conserver ; et pour cela, il faudroit supposer que le cerveau restât absolument dans l'état où il a été mis par la sensation que la statue se rappelle. Mais comment accorder cette supposition avec le mouvement continuel des esprits ? Comment l'accorder, sur-tout quand on considere la multitude d'idées dont la mémoire s'enrichit ? On peut ex-

pliquer ce phénomene d'une maniere bien plus simple.

J'ai une sensation, lorsqu'il se fait dans un de mes organes un mouvement qui se transmet jusqu'au cerveau. Si le même mouvement commence au cerveau et s'étend jusqu'à l'organe, je crois avoir une sensation que je n'ai pas : c'est une illusion. Mais si ce mouvement commence et se termine au cerveau, je me souviens de la sensation que j'ai eue.

Quand une idée se retrace à la statue, ce n'est donc pas qu'elle se soit conservée dans le corps ou dans l'ame : c'est que le mouvement, qui en est la cause physique et occasionnelle, se reproduit dans le cerveau. (1) Mais ce n'est pas ici le lieu de hasarder des conjectures sur le mécanisme de la mémoire. Nous conservons le souvenir de nos sensations, nous nous les rappelons, après avoir été long-tems sans y penser : il suffit pour cela qu'elles aient fait sur nous une vive impression, ou que nous les ayions éprouvées à plusieurs reprises. Ces faits m'autorisent à supposer que notre statue étant organisée comme nous, est comme nous capable de mémoire.

§. 39. Concluons qu'elle a contracté plusieurs habitudes : une habitude de donner son attention, une autre de se ressouvenir, une troisieme de comparer, une quatrieme de juger, une cinquieme d'imaginer, et une derniere de reconnoître.

(1) Voyez la Logique, part. 1. chap. IX.

§. 40. Les mêmes causes qui ont produit les habitudes, sont seules capables de les entretenir. Je veux dire que les habitudes se perdront, si elles ne sont pas renouvelées par des actes réitérés de tems à autre. Alors notre statue ne se rappellera ni les comparaisons qu'elle a faites d'une maniere d'être, ni les jugemens qu'elle en a portés, et elle l'éprouvera pour la troisieme ou quatrieme fois, sans être capable de la reconnoître.

§. 41. Mais nous pouvons nous-mêmes contribuer à entretenir l'exercice de sa mémoire et de toutes ses facultés. Il suffit de l'intéresser par les différens degrés de plaisir ou de peine à conserver ses manieres d'être, ou à s'y soustraire. L'art avec lequel nous disposerons de ses sensations, pourra donc donner occasion de fortifier et d'étendre de plus en plus ses habitudes. Il y a même lieu de conjecturer qu'elle démêlera dans une succession d'odeurs, des différences qui nous échappent. Obligée d'appliquer toutes ses facultés à une seule espece de sensation, pourroit-elle ne pas apporter à cette étude plus de discernement que nous?

§. 42. Cependant les rapports que ses jugemens peuvent découvrir, sont en fort petit nombre. Elle connoît seulement qu'une maniere d'être est la même que celle qu'elle a déja eue, ou qu'elle en est différente; que l'une est agréable, l'autre désagréable, qu'elles le sont plus ou moins.

Mais démêlera-t-elle plusieurs odeurs, qui se font sentir ensemble ? C'est un discernement que nous n'acquérons nous-mêmes que par un grand exercice : encore est-il renfermé dans des bornes bien étroites : car il n'est personne qui puisse reconnoître à l'odorat tout ce qui compose un sachet. Or tout mêlange d'odeurs me paroît devoir être un sachet pour notre statue.

C'est la connoissance des corps odoriférans, comme nous le verrons ailleurs, qui nous a appris à reconnoître deux odeurs dans une troisieme. Après avoir senti tour-à-tour une rose et une jonquille, nous les avons senties ensemble, et par-là nous avons appris que la sensation que ces fleurs réunies font sur nous, est composée de deux autres. Qu'on multiplie les odeurs, nous ne distinguerons que celles qui dominent, et même nous n'en ferons pas le discernement, si le mêlange est fait avec assez d'art, pour qu'aucune ne prévale. En pareil cas, elles paroissent se confondre à-peu-près, comme des couleurs broyées ensemble ; elles se réunissent, et se mêlent si bien, qu'aucune d'elles ne reste ce qu'elle étoit ; et de plusieurs, il n'en résulte qu'une seule.

Si notre statue sent deux odeurs au premier moment de son existence, elle ne jugera donc pas qu'elle est tout à-la-fois de deux manieres. Mais supposons qu'ayant appris à les connoître séparément, elle les sente ensemble, les reconnoîtra-t-elle ? Cela ne me paroît pas vraisemblable. Car

ignorant

ignorant qu'elles lui viennent de deux corps différens, rien ne peut lui faire soupçonner que la sensation qu'elle éprouve, est formée de deux autres. En effet, si aucune ne domine, elles se confondroient même à notre égard ; et s'il en est une qui soit plus foible, elle ne fera qu'altérer la plus forte, et elles paroîtront ensemble comme une simple maniere d'être. Pour nous en convaincre, nous n'aurions qu'à sentir des odeurs, que nous ne nous serions pas fait une habitude de rapporter à des corps différens : je suis persuadé que nous n'oserions assurer si elles ne sont qu'une, ou si elles sont plusieurs. Voilà précisément le cas de notre statue.

Elle n'acquiert donc du discernement, que par l'attention qu'elle donne en même tems à une maniere d'être, qu'elle éprouve, et à une autre qu'elle a éprouvée. Ainsi ses jugemens ne s'exercent point sur deux odeurs senties à-la-fois ; ils n'ont pour objet que des sensations qui se succedent.

CHAPITRE III.

Des desirs, des passions, de l'amour, de la haine, de l'espérance, de la crainte et de la volonté dans un homme borné au sens de l'odorat.

§. 1. NOus venons de faire voir en quoi consistent les différentes sortes de besoins, et comment ils sont la cause des degrés de vivacité, avec lesquels les facultés de l'ame s'appliquent à un bien, dont la jouissance devient nécessaire. Or, le desir n'est que l'action même de ses facultés, lorsqu'elles se dirigent sur la chose dont nous sentons le besoin. (1)

§. 2. Tout desir suppose donc que la statue a l'idée de quelque chose de mieux, que ce qu'elle est dans le moment, et qu'elle juge de la différence de deux états qui se succedent. S'ils different peu, elle souffre moins, par la privation de la maniere d'être qu'elle desire ; et j'appelle *mal-aise*, ou *léger mécontentement*, le sentiment qu'elle éprouve : alors l'action de ses facultés, ses desirs sont plus foibles. Elle souffre au contraire davantage, si la différence est considérable ; et j'appelle *inquiétude*, ou même *tourment*, l'impression qu'elle

(1) Logique. Leçons préliminaires du cours d'étude.

ressent : alors l'action de ses facultés, ses desirs sont plus vifs. La mesure du desir est donc la différence apperçue entre ces deux états ; et il suffit de se rappeler comment l'action des facultés peut acquérir, ou perdre de la vivacité, pour connoître tous les degrés dont les desirs sont susceptibles.

§. 3. Ils n'ont, par exemple, jamais plus de violence, que lorsque les facultés de la statue se portent à un bien, dont la privation produit une inquiétude d'autant plus grande, qu'il differe davantage de la situation présente. En pareil cas rien ne la peut distraire de cet objet : elle se le rappelle, elle l'imagine ; toutes ses facultés s'en occupent uniquement. Plus par conséquent elle le desire, plus elle s'accoutume à le desirer. En un mot, elle a pour lui ce qu'on nomme *passion* ; c'est-à-dire, un desir qui ne permet pas d'en avoir d'autres, ou qui du moins est le plus dominant.

§. 4. Cette passion subsiste, tant que le bien qui en est l'objet, continue de paroître le plus agréable, et que sa privation est accompagnée des mêmes inquiétudes. Mais elle est remplacée par une autre, si la statue a occasion de s'accoutumer à un nouveau bien, auquel elle doit donner la préférence.

§. 5. Dès qu'il y a en elle jouissance, souffrance, besoin, desir, passion, il y a aussi amour et haine. Car elle aime une odeur agréable, dont elle jouit, ou qu'elle desire. Elle hait une odeur désagréable,

qui la fait souffrir : enfin, elle aime moins une odeur moins agréable, qu'elle voudroit changer contre une autre. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer qu'aimer est toujours synonyme de jouir, ou de desirer; et que haïr l'est également de souffrir du mal-aise, du mécontentement à la présence d'un objet.

§. 6. Comme il peut y avoir plusieurs degrés dans l'inquiétude, que cause la privation d'un objet aimable, et dans le mécontentement, que donne la vue d'un objet odieux, il en faut également distinguer dans l'amour et dans la haine. Nous avons même des mots à cet usage : tels sont ceux de goût, penchant, inclination; d'éloignement, répugnance, dégoût. Quoiqu'on ne puisse pas substituer à ces mots ceux d'amour et de haine, les sentimens qu'ils expriment, ne sont néanmoins qu'un commencement de ces passions : ils n'en different, que parce qu'ils sont dans un degré plus foible.

§. 7. Au reste, l'amour, dont notre statue est capable, n'est que l'amour d'elle-même, ou, ce qu'on nomme l'amour-propre. Car dans le vrai elle n'aime qu'elle; puisque les choses qu'elle aime, ne sont que ses propres manieres d'être.

§. 8. L'espérance et la crainte naissent du même principe, que l'amour et la haine.

L'habitude, où est notre statue d'éprouver des sensations agréables et désagréa-

bles, lui fait juger qu'elle en peut éprouver encore. Si ce jugement se joint à l'amour d'une sensation qui plaît, il produit l'espérance ; et s'il se joint à la haine d'une sensation qui déplaît, il forme la crainte. En effet, espérer, c'est se flatter de la jouissance d'un bien ; craindre, c'est se voir menacé d'un mal. Nous pouvons remarquer que l'espérance et la crainte contribuent à augmenter les desirs. C'est du combat de ces deux sentimens, que naissent les passions les plus vives.

§. 9. Le souvenir d'avoir satisfait quelques-uns de ses desirs, fait d'autant plus espérer à notre statue d'en pouvoir satisfaire d'autres, que ne connoissant pas les obstacles qui s'y opposent, elle ne voit pas pourquoi ce qu'elle desire, ne seroit pas en son pouvoir, comme ce qu'elle a desiré en d'autres occasions. A la vérité, elle ne peut s'en assurer ; mais aussi elle n'a point de preuve du contraire. Si elle se souvient sur-tout que le même desir, qu'elle forme, a d'autres fois été suivi de la jouissance, elle se flattera, à proportion que son besoin sera plus grand. Ainsi deux causes contribuent à sa confiance : l'expérience d'avoir satisfait un pareil desir, et l'intérêt, qu'il le soit encore (1). Dès-lors

(1) Il en est de notre statue comme de tous les hommes. Nous nous conduisons d'après l'expérience, et nous nous faisons différentes regles de probabilité, suivant l'intérêt qui nous domine. S'il

elle ne se borne plus à desirer : elle veut ; car on entend par *volonté*, un desir absolu, et tel, que nous pensons qu'une chose desirée est en notre pouvoir.

---

est grand, le plus léger degré de probabilité nous suffit ordinairement ; et lorsque nous sommes assez sages pour ne nous déterminer que sur une probabilité bien fondée, ce n'est souvent que parce que nous avons peu d'intérêt à agir.

CHAPITRE IV.

Des idées d'un homme borné au sens de l'odorat.

§. 1. NOtre statue ne peut être successivement de plusieurs manieres, dont les unes lui plaisent, et les autres lui déplaisent, sans remarquer qu'elle passe tour-à-tour par un état de plaisir, et par un état de peine. Avec les unes, c'est contentement, jouissance; avec les autres, c'est mécontentement, souffrance. Elle conserve donc dans sa mémoire les idées de contentement et de mécontentement, communes à plusieurs manieres d'être: et elle n'a plus qu'à considérer ses sensations sous ces deux rapports, pour en faire deux classes, où elle apprendra à distinguer des nuances, à proportion qu'elle s'y exercera davantage.

§. 2. Abstraire, c'est séparer une idée d'une autre, à laquelle elle paroît naturellement unie. Or, en considérant que les idées de contentement et de mécontentement sont communes à plusieurs de ses modifications, elle contracte l'habitude de les séparer de telle modification particuliere, dont elle ne l'avoit pas d'abord distinguée; elle s'en fait donc des notions abstraites; et ces notions deviennent générales, parce qu'elles sont communes à plusieurs de ses manieres d'être.

§. 3. Mais lorsqu'elle sentira successivement plusieurs fleurs de même espece, elle éprouvera toujours une même maniere d'être, et elle n'aura à ce sujet qu'une idée particuliere. L'odeur de violette, par exemple, ne sauroit être pour elle une idée abstraite, commune à plusieurs fleurs, puisqu'elle ne sait pas qu'il existe des violettes. Ce n'est donc que l'idée particuliere d'une maniere d'être, qui lui est propre. Par conséquent, toutes ses abstractions se bornent à des modifications plus ou moins agréables, et à d'autres plus ou moins désagréables.

§. 4. Lorsqu'elle n'avoit que des idées particulieres, elle ne pouvoit desirer que telle ou telle maniere d'être. Mais aussitôt qu'elle a des notions abstraites, ses desirs, son amour, sa haine, son espérance, sa crainte, sa volonté, peuvent avoir pour objet le plaisir ou la peine en général.

Cependant cet amour du bien en général n'a lieu, que lorsque dans le nombre d'idées, que la mémoire lui retrace confusément, elle ne distingue pas encore ce qui doit lui plaire davantage ; mais dès qu'elle croit l'appercevoir, alors tous ses desirs se tournent vers une maniere d'être en particulier.

§. 5. Puisqu'elle distingue les états par où elle passe, elle a quelque idée de nombre : elle a celle de l'unité, toutes les fois qu'elle éprouve une sensation, ou qu'elle s'en souvient ; et elle a les idées de deux

et de trois, toutes les fois que sa mémoire lui rappelle deux ou trois manieres d'être distinctes : car elle prend alors connoissance d'elle-même, comme étant une odeur, ou, comme en ayant été deux ou trois successivement.

§. 6. Elle ne peut pas distinguer deux odeurs, qu'elle sent à-la-fois. L'odorat par lui-même ne sauroit donc lui donner que l'idée de l'unité, et elle ne peut tenir les idées des nombres que de la mémoire.

§. 7. Mais elle n'étendra pas bien loin ses connoissances à ce sujet. Ainsi qu'un enfant, qui n'a pas appris à compter, elle ne pourra pas déterminer le nombre de ses idées, lorsque la succession en aura été un peu considérable.

Il me semble que, pour découvrir la plus grande quantité, qu'elle est capable de connoître distinctement, il suffit de considérer jusqu'où nous pourrions nous-mêmes compter avec le signe *un*. Quand les collections formées par la répétition de ce mot, ne pourront pas être saisies tout à-la-fois d'une maniere distincte, nous serons en droit de conclure, que les idées précises des nombres qu'elles renferment, ne peuvent pas s'acquérir par la seule mémoire.

Or, en disant un est un, j'ai l'idée de deux ; et en disant un, un et un, j'ai l'idée de trois. Mais si je n'avois, pour exprimer dix, quinze, vingt, que la répétition de ce signe, je n'en pourrois jamais déterminer

les idées : car je ne saurois m'assurer par la mémoire, d'avoir répété *un* autant de fois, que chacun de ces nombres le demande. Il me paroît même que je ne saurois par ce moyen me faire l'idée de quatre, et que j'ai besoin de quelque artifice, pour être sûr de n'avoir répété ni trop ni trop peu le signe de l'unité. Je dirai, par exemple, un, un, et puis un, un : mais cela seul prouve que la mémoire ne saisit pas distinctement quatre unités à-la-fois. Elle ne présente donc au-delà de trois qu'une multitude indéfinie. Ceux qui croiront qu'elle peut seule étendre plus loin nos idées, substitueront un autre nombre à celui de trois. Il suffit, pour les raisonnemens que j'ai à faire, de convenir qu'il y en a un, au-delà duquel la mémoire ne laisse plus appercevoir qu'une multitude tout-à-fait vague. C'est l'art des signes qui nous a appris à porter la lumiere plus loin. Mais quelque considérables que soient les nombres que nous pouvons démêler, il reste toujours une multitude, qu'il n'est pas possible de déterminer, qu'on appelle par cette raison *l'infini*, et qu'on eût bien mieux nommée *l'indéfini*. Ce seul changement de nom eût prévenu des erreurs (1).

---

(1) Principalement l'erreur de croire que nous avons une idée positive de l'infini ; d'où quantité de mauvais raisonnemens de la part des métaphysiciens, et quelquefois même de celle des géometres.

Nous pouvons donc conclure que notre statue n'embrassera distinctement que jusqu'à trois de ces manieres d'être. Au-delà elle en verra une multitude, qui sera pour elle ce qu'est la notion prétendue de l'infini pour nous. Elle sera même bien plus excusable de s'y méprendre : car elle est incapable des réflexions, qui pourroient la tirer d'erreur. Elle appercevra donc l'infini dans cette multitude, comme s'il y étoit en effet.

Enfin, nous remarquerons que son idée de l'unité est abstraite : car elle sent toutes ses manieres d'être sous ce rapport général, que chacune est distinguée de toute autre.

§. 8. Comme elle a des idées particulieres et des idées générales, elle connoît deux sortes de vérités.

Les odeurs de chaque espece de fleurs ne sont pour elle que des idées particulieres. Il en sera donc de même de toutes les vérités qu'elle apperçoit, lorsqu'elle distingue une odeur d'une autre.

Mais elle a les notions abstraites de manieres d'être agréables et de manieres d'être désagréables. Elle connoîtra donc à ce sujet des vérités générales : elle saura qu'en général ses modifications different les unes des autres, et qu'elles lui plaisent ou déplaisent plus ou moins.

Mais ces connoisances générales supposent en elle des connoissances particulieres, puisque les idées particulieres ont précédé les notions abstraites.

§. 9. Comme elle est dans l'habitude d'être, de cesser d'être, et de redevenir la même odeur, elle jugera, lorsqu'elle ne l'est pas, qu'elle pourra l'être; et lorsqu'elle l'est, qu'elle pourra ne l'être plus. Elle aura donc occasion de considérer ses manieres d'être, comme pouvant exister ou ne pas exister. Mais cette notion du possible ne portera point avec elle la connoissance des causes qui peuvent produire un effet : elle en supposera au contraire l'ignorance, et elle ne sera fondée que sur un jugement d'habitude. Lorsque la statue pense qu'elle peut, par exemple, cesser d'être odeur de rose, et redevenir odeur de violette, elle ignore qu'un être extérieur dispose uniquement de ses sensations. Pour qu'elle se trompe dans son jugement, il suffit que nous nous proposions de lui faire sentir continuellement la même odeur. Il est vrai que son imagination y peut quelquefois suppléer : mais ce n'est que dans les occasions, où les desirs sont violens; encore même n'y réussit-elle pas toujours.

§. 10. Peut-être pourroit-elle, d'après ses jugemens d'habitude, se faire aussi quelque idée de l'impossible. Accoutumée à perdre une maniere d'être, aussi-tôt qu'elle en acquiert une nouvelle, il est impossible, suivant sa maniere de concevoir, qu'elle en ait deux à-la-fois. Le seul cas où elle croiroit le contraire, ce seroit celui où son imagination agiroit avec assez de force pour lui retracer deux sensations

avec la même vivacité, que si elle les éprouvoit réellement. Mais cela ne peut gueres arriver. Il est naturel que son imagination se conforme aux habitudes qu'elle s'est faites. Ainsi n'ayant éprouvé ses manieres d'être que l'une après l'autre, elle ne les imaginera que dans cet ordre. D'ailleurs, sa mémoire n'aura pas vraisemblablement assez de force pour lui rendre présentes deux sensations qu'elle a eues et qu'elle n'a plus.

Mais ce qui me paroît plus probable, c'est que l'habitude où elle est de juger que ce qui lui est arrivé, peut lui arriver encore, renferme l'idée du possible : il est bien difficile qu'elle ait occasion de former des jugemens où nous puissions retrouver l'idée que nous avons de l'impossible. Il faudroit pour cela qu'elle s'occupât de ce qu'elle n'a point encore éprouvé ; mais il est bien plus naturel, qu'elle soit toute entiere à ce qu'elle éprouve.

§. 11. Du discernement qui se fait en elle des odeurs, naît une idée de succession : car elle ne peut sentir qu'elle cesse d'être ce qu'elle étoit, sans se représenter dans ce changement une durée de deux instans.

Comme elle n'embrasse d'une maniere distincte que jusqu'à trois odeurs, elle ne démêlera aussi que trois instans dans sa durée. Au-delà elle ne verra qu'une succession indéfinie.

Si l'on suppose que la mémoire peut lui rappeller distinctement jusqu'à quatre,

cinq, six manieres d'être, elle distinguera en conséquence quatre, cinq, six instans dans sa durée. Chacun peut faire à ce sujet les hypotheses qu'il jugera à propos, et les substituer à celles que j'ai cru devoir préférer.

§. 12. Le passage d'une odeur à une autre ne donne à notre statue que l'idée du passé. Pour en avoir une de l'avenir, il faut qu'elle ait eu à plusieurs reprises la même suite de sensations, et qu'elle se soit fait une habitude de juger, qu'après une modification une autre doit suivre.

Prenons pour exemple cette suite, jonquille, rose, violette. Dès que ces odeurs sont constamment liées dans cet ordre, une d'elles ne peut affecter son organe, qu'aussi-tôt la mémoire ne lui rappelle les autres dans le rapport où elles sont à l'odeur sentie. Ainsi qu'à l'occasion de l'odeur de violette, les deux autres se retraceront comme ayant précédé, et qu'elle se représentera une durée passée ; de même à l'occasion de l'odeur de jonquille, celles de rose et de violette se retraceront comme devant suivre, et elle se représentera une durée à venir.

§. 13. Les odeurs de jonquille, de rose et de violette peuvent donc marquer les trois instans qu'elle apperçoit d'une maniere distincte. Par la même raison, les odeurs qui ont précédé, et celles qui sont dans l'habitude de suivre, marqueront les instans qu'elle apperçoit confusément dans le passé et dans l'avenir. Ainsi, lorsqu'elle

sentira une rose, sa mémoire lui rappelera distinctement l'odeur de jonquille et celle de violette; et elle lui représentera une durée indéfinie, qui a précédé l'instant où elle sentoit la jonquille, et une durée indéfinie qui doit suivre celui où elle sentira la violette.

§. 14. Appercevant cette durée comme indéfinie, elle n'y peut démêler ni commencement ni fin: elle n'y peut même soupçonner ni l'un ni l'autre. C'est donc à son égard une éternité absolue; et elle se sent, comme si elle eût toujours été, et qu'elle ne dût jamais cesser d'être.

En effet, ce n'est point la réflexion sur la succession de nos idées, qui nous apprend que nous avons commencé et que nous finirons: c'est l'attention que nous donnons aux êtres de notre espece, que nous voyons naître et périr. Un homme qui ne connoîtroit que sa propre existence, n'auroit aucune idée de la mort.

§. 15. L'idée de la durée d'abord produite par la succession des impressions qui se font sur l'organe, se conserve, ou se reproduit par la succession des sensations que la mémoire rappelle. Ainsi, lors même que les corps odoriférans n'agissent plus sur notre statue, elle continue de se représenter le présent, le passé et l'avenir. Le présent, par l'état où elle se trouve; le passé, par le souvenir de ce qu'elle a été; l'avenir, parce qu'elle juge qu'ayant eu à plusieurs reprises les mêmes sensations, elle peut les avoir encore.

Il y a donc en elle deux successions ; celle des impressions faites sur l'organe, et celle des sensations, qui se retracent à la mémoire.

§. 16. Plusieurs impressions peuvent se succéder dans l'organe, pendant que le souvenir d'une même sensation est présent à la mémoire ; et plusieurs sensations peuvent se retracer successivement à la mémoire, pendant qu'une même impression se fait éprouver à l'organe. Dans le premier cas, la suite des impressions qui se font à l'odorat, mesure la durée du souvenir d'une sensation : dans le second, la suite des sensations qui s'offrent à la mémoire, mesure la durée de l'impression que l'odorat reçoit.

Si, par exemple, lorsque la statue sent une rose, elle se rappelle les odeurs de tubéreuse, de jonquille et de violette ; c'est à la succession qui se passe dans sa mémoire, qu'elle juge de la durée de sa sensation : et si, lorsqu'elle se retrace l'odeur de rose, je lui présente rapidement une suite de corps odoriférans, c'est à la succession qui se passe dans l'organe, qu'elle juge de la durée du souvenir de cette sensation. Elle apperçoit donc qu'il n'est aucune de ses modifications qui ne puisse durer. La durée devient un rapport sous lequel elle les considere toutes en général, et elle s'en fait une notion abstraite.

Si dans le tems qu'elle sent une rose,

elle se rappelle successivement les odeurs de violette, de jasmin et de lavande, elle s'appercevra comme une odeur de rose qui dure trois instans : et si elle se retrace une suite de vingt odeurs, elle s'appercevra, comme étant odeur de rose depuis un tems indéfini, elle ne jugera plus qu'elle ait commencé de l'être, elle croira l'être de toute éternité.

§. 17. Il n'y a donc qu'une succession d'odeurs transmises par l'organe, ou renouvelées par la mémoire, qui puisse lui donner quelque idée de durée. Elle n'auroit jamais connu qu'un instant, si le premier corps odoriférant eût agi sur elle d'une maniere uniforme, pendant une heure, un jour ou davantage; ou si son action eût varié par des nuances si insensibles qu'elle n'eût pu les remarquer.

Il en sera de même si, ayant acquis l'idée de durée, elle conserve une sensation sans faire usage de sa mémoire, sans se rappeler successivement quelques-unes des manieres d'être par où elle a passé. Car à quoi y distingueroit-elle des instans ? Et si elle n'en distingue pas, comment appercevra-t-elle la durée ?

L'idée de la durée n'est donc point absolue, et lorsque nous disons que le tems coule rapidement ou lentement, cela ne signifie autre chose, sinon que les révolutions qui servent à le mesurer, se font avec plus de rapidité, ou avec plus de lenteur que nos idées ne se succedent. On peut s'en convaincre par une supposition.

§. 18. Si nous imaginons qu'un monde composé d'autant de parties que le nôtre, ne fût pas plus gros qu'une noisette, il est hors de doute que les astres s'y leveroient, et s'y coucheroient des milliers de fois dans une de nos heures; et qu'organisés, comme nous le sommes, nous n'en pourrions pas suivre les mouvemens. Il faudroit donc que les organes des intelligences destinées à l'habiter, fussent proportionnés à des révolutions aussi subites (1).

Ainsi, pendant que la terre de ce petit monde tournera sur son axe, et autour de son soleil, ses habitans recevront autant d'idées que nous en avons pendant que notre terre fait de semblables révolutions. Dès lors, il est évident que leurs jours et leurs années leur paroîtront aussi longs que les nôtres nous le paroissent.

En supposant un autre monde, auquel le nôtre seroit aussi inférieur, qu'il est supérieur à celui que je viens de feindre, il faudroit donner à ses habitans des organes dont l'action seroit trop lente, pour appercevoir les révolutions de nos astres. Ils seroient par rapport à notre monde, comme nous, par rapport à ce monde gros comme une noisette. Ils n'y sauroient distinguer aucune succession de mouvement.

---

(1) Mallebranche fait une pareille supposition, pour prouver que nous ne jugeons de la grandeur des corps que par les rapports qui sont entre eux et nous. *Recher. de la Vér. liv.* 1. *chap.* 6.

Demandons enfin aux habitans de ces mondes quelle en est la durée : ceux du plus petit compteroient des millions de siecles, et ceux du plus grand ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne font que de naître.

La notion de la durée est donc toute relative : chacun n'en juge que par la succession de ses idées ; et vraisemblablement il n'y a pas deux hommes qui, dans un tems donné, comptent un égal nombre d'instans. Car il y a lieu de présumer qu'il n'y en a pas deux dont la mémoire retrace toujours les idées avec la même rapidité.

Par conséquent, une sensation qui se conservera uniformément pendant un an, ou mille, si l'on veut, ne sera qu'un instant à l'égard de notre statue, comme une idée que nous conservons pendant que les habitans du petit monde comptent des siecles, est un instant pour nous (1). C'est donc une

---

(1) La supposition de ces mondes fait comprendre que, pour les imaginer plus anciens les uns que les autres, il n'est pas nécessaire d'une éternité successive, dans laquelle ils aient été créés plutôt ou plus tard ; il suffit de varier les révolutions, et d'y proportionner les organes des habitans.

Cette supposition fait encore connoître qu'un instant de la durée d'un être peut co-exister, et co-existe en effet à plusieurs instans de la durée d'un autre. Nous pouvons donc imaginer des intelligences qui apperçoivent tout à-la-fois des idées que nous n'avons que successivement, et arriver en quelque sorte jusqu'à un esprit qui em-

erreur de penser que tous les êtres comptent le même nombre d'instans. La présence d'une idée, qui ne varie point, n'étant qu'un instant à mon égard, c'est une conséquence, qu'un instant de ma durée puisse co-exister à plusieurs instans de la durée d'un autre.

---

brasse dans un instant toutes les connoissances que les créatures n'ont que dans une suite de siecles; et qui, par conséquent, n'essuie aucune succession. Il sera, comme au centre de tous ces mondes, où l'on juge si différemment de la durée; et saisissant d'un coup-d'œil tout ce qui leur arrive, il en verra tout à-la-fois le passé, le présent et l'avenir.

Par ce moyen nous nous formons, autant qu'il est en notre pouvoir, l'idée d'un instant indivisible et permanent, auquel les instans des créatures co-existent, et dans lequel ils se succedent. Je dis *autant qu'il est en notre pouvoir;* car ce n'est ici qu'une idée de comparaison. Ni nous, ni toute autre créature, ne pourrons avoir une notion parfaite de l'éternité. Dieu seul la connoît, parce que lui seul en jouit.

CHAPITRE V.

Du sommeil et des songes d'un homme borné à l'odorat.

§. 1. NOtre statue peut être réduite à n'être que le souvenir d'une odeur ; alors le sentiment de son existence paroît lui échapper. Elle sent moins qu'elle existe, qu'elle ne sent qu'elle a existé, et à proportion que sa mémoire lui retrace les idées avec moins de vivacité, ce reste de sentiment s'affoiblit encore. Semblable à une lumiere qui s'éteint par degrés, il cesse tout-à-fait lorsque cette faculté tombe dans une entiere inaction.

§. 2. Or, notre expérience ne nous permet pas de douter que l'exercice ne doive enfin fatiguer la mémoire et l'imagination de notre statue. Considérons donc ces facultés en repos, et ne les excitons par aucune sensation : cet état sera celui du sommeil.

§. 3. Si leur repos est tel qu'elles soient absolument sans action, on ne peut remarquer autre chose, sinon que le sommeil est le plus profond qu'il soit possible. Si au contraire elles continuent encore d'agir, ce ne sera que sur une partie des idées acquises. Plusieurs anneaux de la chaîne seront donc interceptées, et l'ordre des idées, dans le sommeil, ne pourra pas

être le même que dans la veille. Le plaisir ne sera plus l'unique cause qui déterminera l'imagination. Cette faculté ne réveillera que les idées sur lesquelles elle conserve quelque pouvoir ; et elle contribuera aussi souvent au malheur de notre statue qu'à son bonheur.

§. 4. Voilà l'état de songe : il ne differe de celui de la veille, que parce que les idées n'y conservent pas le même ordre, et que le plaisir n'est pas toujours la loi qui regle l'imagination. Tout songe suppose donc quelques idées interceptées, sur lesquelles les facultés de l'ame ne peuvent plus agir.

§. 5. Puisque notre statue ne connoît point de différence entre imaginer vivement et avoir des sensations, elle n'en sauroit faire entre songer et veiller. Tout ce qu'elle éprouve étant endormie, est donc aussi réel à son égard, que ce qu'elle a éprouvé avant le sommeil.

CHAPITRE VI.

Du moi, ou de la personnalité d'un homme borne à l'odorat.

§. 1. NOtre statue étant capable de mémoire, elle n'est point une odeur qu'elle ne se rappelle en avoir été une autre. Voilà sa personnalité : car si elle pouvoit dire *moi*, elle le diroit dans tous les instans de sa durée ; et à chaque fois son *moi* embrasseroit tous les momens dont elle conserveroit le souvenir.

§. 2. A la vérité, elle ne le diroit pas à la premiere odeur. Ce qu'on entend par ce mot, ne me paroît convenir qu'à un être qui remarque que, dans le moment présent, il n'est plus ce qu'il a été. Tant qu'il ne change point, il existe sans aucun retour sur lui-même : mais aussi-tôt qu'il change, il juge qu'il est le même qui a été auparavant de telle maniere, et il dit *moi*.

Cette observation confirme qu'au premier instant de son existence, la statue ne peut former des desirs ; car avant de pouvoir dire, *je desire*, il faut avoir dit, *moi* ou *je*.

§. 3. Les odeurs, dont la statue ne se souvient pas, n'entrent donc point dans l'idée qu'elle a de sa personne. Aussi étrangeres à son *moi*, que les couleurs et les

sons, dont elle n'a encore aucune connoissance, elles sont à son égard, comme si elle ne les avoit jamais senties. Son *moi* n'est que la collection des sensations qu'elle éprouve, et de celles que la mémoire lui rappelle (1). En un mot, c'est tout à-la-fois

---

(1) » Celui qui aime une personne, dit Pascal » (c. 24, n. 14.) à cause de sa beauté, l'aime-» t-il ? non ; car la petite vérole qui ôtera la » beauté, sans tuer la personne, fera qu'il ne » l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon juge-» ment ou pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi ? » non ; car je puis perdre ces qualités sans cesser » d'être. Où est donc le *moi*, s'il n'est ni dans le » corps, ni dans l'ame ? Et comment aimer le » corps et l'ame, sinon pour des qualités qui ne » sont point ce qui fait le *moi*, puisqu'elles sont » périssables ? Car aimeroit-on la substance de » l'ame d'une personne abstraitement, et quelques » qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, [et » seroit injuste. On n'aime donc jamais la person-» ne, mais seulement les qualités ; ou, si on aime » la personne, il faut dire que c'est l'assemblage » des qualités qui fait la personne. «

Ce n'est pas l'assemblage des qualités qui fait la personne ; car le même homme, jeune ou vieux, beau ou laid, sage ou fou, seroit autant de personnes distinctes ; et pour quelques qualités qu'on m'aime, c'est toujours moi qu'on aime ; car les qualités ne sont que moi modifié différemment. Si quelqu'un, me marchant sur le pied, me disoit : *Vous ai-je blessé, vous ? non ; car vous pourriez perdre le pied, sans cesser d'être.* Serois-je bien convaincu de n'avoir point été blessé moi-même ? Pourquoi donc penserois-je que, parce que je puis perdre la mémoire et le jugement, on ne m'aime pas, lorsqu'on m'aime pour ces qualités ? Mais

et la conscience de ce qu'elle est, et le souvenir de ce qu'elle a été.

---

elles sont périssables : et qu'importe ? le *moi* est-il donc une chose nécessaire de sa nature ? Ne périt-il pas dans les bêtes ? et son immortalité dans l'homme n'est-elle pas une faveur de Dieu ? Dans le sens de Pascal, Dieu seul pourroit dire, *moi*.

CHAPITRE VII.

Conclusion des chapitres précédens.

§. 1. AYant prouvé que notre statue est capable de donner son attention, de se ressouvenir, de comparer, de juger, de discerner, d'imaginer; qu'elle a des notions abstraites, des idées de nombre et de durée; qu'elle connoît des vérités générales et particulieres; qu'elle forme des desirs, se fait des passions, aime, hait, veut; qu'elle est capable d'espérance, de crainte et d'étonnement, et qu'enfin elle contracte des habitudes: nous devons conclure qu'avec un seul sens l'entendement a autant de facultés qu'avec les cinq réunis. Nous verrons que celles qui paroissent nous être particulieres, ne sont que ces mêmes facultés qui, s'appliquant à un plus grand nombre d'objets, se développent davantage.

§. 2. Si nous considérons que se ressouvenir, comparer, juger, discerner, imaginer, être étonné, avoir des idées abstraites, en avoir de nombre et de durée, connoître des vérités générales et particulieres, ne sont que différentes manieres d'être attentif; qu'avoir des passions, aimer, haïr, espérer, craindre et vouloir, ne sont que différentes manieres de desirer; et qu'enfin être attentif et desirer, ne sont dans l'origine que sentir: nous conclurons

que la sensation enveloppe toutes les facultés de l'ame.

§. 3. Enfin, si nous considérons qu'il n'est point de sensations absolument indifférentes, nous conclurons encore que les différens degrés de plaisir et de peine sont la loi, suivant laquelle le germe de tout ce que nous sommes s'est développé, pour produire toutes nos facultés.

Ce principe peut prendre les noms de besoin, d'étonnement et d'autres, que nous lui donnerons encore; mais il est toujours le même : car nous sommes toujours mus par le plaisir, ou par la douleur, dans tout ce que le besoin ou l'étonnement nous fait faire.

En effet, nos premieres idées ne sont que peine ou plaisir. Bientôt d'autres leur succedent, et donnent lieu à des comparaisons, d'où naissent nos premiers besoins et nos premiers desirs. Nos recherches, pour les satisfaire, font acquérir d'autres idées qui produisent encore de nouveaux desirs. L'étonnement qui contribue à nous faire sentir vivement ce qui nous arrive d'extraordinaire, augmente de tems en tems l'activité de nos facultés; et il se forme une chaîne dont les anneaux sont tour à tour idées et desirs, et qu'il suffit de suivre, pour découvrir les progrès de toutes les connoissances de l'homme.

§. 4. Presque tout ce que j'ai dit sur les facultés de l'ame, en traitant de l'odorat, j'aurois pu le dire en commençant par

tout autre sens : il est aisé de leur en faire l'application. Il ne me reste qu'à examiner ce qui est plus particulier à chacun d'eux.

CHAPITRE VIII.

D'un homme borné au sens de l'ouïe.

§. 1. BOrnons notre statue au sens de l'ouïe, et raisonnons, comme nous avons fait, quand elle n'avoit que celui de l'odorat.

Lorsque son oreille sera frappée, elle deviendra la sensation qu'elle éprouvera. Elle sera comme l'écho dont Ovide dit : *sonus est qui vivit in illa ;* c'est le son qui vit en elle. Ainsi nous la transformerons, à notre gré, en un bruit, un son, une symphonie : car elle ne soupçonne pas qu'il existe autre chose qu'elle. L'ouïe ne lui donne l'idée d'aucun objet situé à une certaine distance. La proximité ou l'éloignement des corps sonores, ne produit à son égard qu'un son plus fort ou plus foible : elle en sent seulement plus ou moins son existence.

§. 2. Les corps font sur l'oreille deux sortes de sensations (1) : l'une est le son proprement dit, l'autre est le bruit.

---

(1) On a remarqué que, dans la résonnance des corps sonores, le son dominant est accompagné de deux autres, qui ont avec lui un rapport détermi-

L'oreille est organisée pour saisir un rapport déterminé entre un son et un son ; mais elle ne peut saisir entre un bruit et un bruit qu'un rapport vague. Le bruit est à-peu-près au sens de l'ouïe, ce qu'est une multitude d'odeurs à celui de l'odorat.

§. 3. Si au premier instant plusieurs bruits se font entendre ensemble à notre statue, le plus fort enveloppera le plus foible ; et ils se mêleront si bien, qu'il n'en résultera pour elle qu'une simple maniere d'être où ils se confondront.

---

né, et soumis au calcul. On les appele les harmoniques du son dominant. Ils se font entendre à la douzieme et à la dix-septieme, et l'on en fait la tierce et la quinte. Une oreille bien organisée est capable de saisir ces rapports, et c'est pour cela que l'on dit qu'elle apprécie les sons. On peut donc définir le son proprement dit, un son appréciable.

Le bruit au contraire résulte de plusieurs sons qui n'ont point d'harmoniques communes ; c'est une multitude de sons dominans et d'harmoniques qui se confondent : on peut donc le définir un son inappréciable.

Imaginons une dixaine de violons à l'unisson. S'ils font tous résonner en même tems la même corde, ils rendent ensemble un son proprement dit, un son appréciable, parce qu'on en peut déterminer la tierce et la quinte. Mais si nous les supposons tous discordans, ils ne feront que du bruit, parce que le son total qu'ils font entendre, n'a point d'harmoniques. Le même *mi* et le même *sol*, qui sont les harmoniques de l'*ut* de l'un de ses violons, ne sont pas les harmoniques des *ut* que les autres rendent. C'est donc la confusion de plusieurs sons, qui fait le bruit.

S'ils se succedent, elle conserve le souvenir de ce qu'elle a été. Elle distingue ses différentes manieres d'être, elle les compare, elle en juge, et elle en forme une suite, que sa mémoire retient dans l'ordre où elles ont été comparées, supposé que cette suite l'ait frappée à plusieurs reprises. Elle reconnoîtra donc ces bruits, lorsqu'ils se succéderont encore ; mais elle ne les reconnoîtra plus, lorsqu'ils se feront entendre en même tems. Il faut raisonner à ce sujet, comme nous avons fait sur les odeurs.

§. 4. Quant aux sons proprement dits, l'oreille étant organisée pour en sentir exactement les rapports, elle y apporte un discernement plus fin et plus étendu. Ses fibres semblent se partager les vibrations des corps sonores, et elle peut entendre distinctement plusieurs sons à-la-fois. Cependant il suffit de considérer qu'elle n'a pas tout ce discernement dans les hommes qui ne sont point exercés à la musique, pour être au moins convaincu que notre statue ne distinguera pas au premier instant deux sons qu'elle entendra ensemble.

Mais les démêlera-t-elle si elle les a étudiés séparément ? C'est ce qui ne me paroît pas vraisemblable : quoique son oreille soit par son mécanisme capable d'en faire la différence, les sons ont tant d'analogie entre eux, qu'il y a lieu de présumer, que n'étant pas aidée par les jugemens, qui accoutument à les rapporter à des corps dif-

férens, elle continuera à les confondre.

§. 5. Quoi qu'il en soit, les degrés de plaisir et de peine lui feront acquérir les mêmes facultés qu'elle a acquises avec l'odorat : mais il y a sur ce point quelques remarques particulieres à faire.

§. 6. Premiérement, les plaisirs de l'oreille consistent principalement dans la mélodie, c'est-à-dire, dans une succession de sons harmonieux auxquels la mesure donne différens caracteres. Les desirs de notre statue ne se borneront donc pas à avoir un son pour objet, et elle souhaitera de redevenir un air entier.

§. 7. En second lieu, ils ont un caractere bien différent de ceux de l'odorat. Plus propres à émouvoir que les odeurs, les sons donneront, par exemple, à notre statue cette tristesse, ou cette joie, qui ne dépendent point des idées acquises, et qui tiennent uniquement à certains changemens qui arrivent au corps (1).

---

(1) Il y a dans la musique les plaisirs d'imitation, lorsqu'elle imite le chant des oiseaux, le tonnerre, les tempêtes, nos soupirs, nos plaintes, nos cris de joie ; et que, par sa mesure, elle invite notre corps à prendre les attitudes et les mouvemens des différentes passions. Notre statue n'est pas faite pour ces sortes de plaisirs, parce qu'ils supposent des jugemens et des habitudes dont elle n'est point capable. Mais indépendamment de cette imitation, la musique transmet au cerveau des impressions qui passent dans tout le corps, et qui y produisent des émotions où notre statue ne peut manquer de trouver du plaisir ou de la peine.

§. 8. En troisieme lieu, ils commencent, ainsi que ceux de l'odorat, à la plus légere sensation. Le premier bruit, quelque foible qu'il puisse être, est donc un plaisir pour notre statue. Que le bruit augmente, le plaisir augmentera, et ne cessera que quand les vibrations offenseront le timpan.

§. 9. Quant à la musique, elle lui plaira davantage, suivant qu'elle sera en proportion avec le peu d'exercice de son oreille. D'abord des chants simples et grossiers seront capables de la ravir. Si nous l'accoutumons ensuite peu-à-peu à de plus composés, l'oreille se fera une habitude de l'exercice qu'ils demandent : elle connoîtra de nouveaux plaisirs.

§. 10. Au reste, ce progrès n'est que pour les oreilles bien organisées. Si les fibres ne sont point entr'elles dans de certains rapports, l'oreille sera fausse, comme un instrument mal monté. Plus ce vice sera considérable, moins elle sera sensible à la musique : elle pourra même ne l'être pas plus qu'au bruit.

§. 11. En quatrieme lieu, le plaisir d'une succession de sons étant si supérieur à celui d'un bruit continu, il y a lieu de conjecturer que, si la statue entend en même tems un bruit et un air, dont l'un ne domine point sur l'autre, et qu'elle a appris à connoître séparément, elle ne les confondra pas.

Si au premier moment de son existence, elles les avoit entendus ensemble, elle n'en

eût pas fait la différence. Car nous savons par nous-mêmes, que nous ne démêlons dans les impressions des sens que ce que nous y avons pu remarquer, et que nous n'y remarquons que les idées auxquelles nous avons successivement donné notre attention. Mais si notre statue, ayant été tour-à-tour un chant et le bruit d'un ruisseau, s'est fait une habitude de distinguer ces deux manieres d'être, et de partager entr'elles son attention; elles sont, ce me semble, trop différentes pour se confondre encore, toutes les fois qu'elle les éprouve ensemble; sur-tout si, comme je le suppose, aucune ne domine. Elle ne peut donc s'empêcher de remarquer qu'elle est tout à-la-fois ce bruit et ce chant, dont elle se souvient, comme de deux modifications qui se sont auparavant succédées.

Le principe sur lequel je fonde ce que je présume ici, recevra un nouveau jour dans la suite de cet ouvrage, parce que j'aurai occasion de l'appliquer à des exemples encore plus sensibles. Nous verrons comment, par la maniere dont nous jugeons de nos sensations, nous n'y savons distinguer que ce que les circonstances nous ont appris à y remarquer; que tout le reste est confus à notre égard, et que nous n'en conservons non plus d'idées, que si nous n'en avions eu aucun sentiment. C'est une des causes, qui fait qu'avec les mêmes sensations, les hommes ont des connoissances si différentes. Ce germe est par-tout le même: mais

il reste informe chez les uns, il se développe, se nourrit et s'accroît chez les autres.

§. 12. Enfin, puisque les bruits sont à l'oreille, ce que les odeurs sont au nez, la liaison en sera dans la mémoire la même que celle des odeurs. Mais les sons ayant, par leur nature et par celle de l'organe, un lien beaucoup plus fort, la mémoire en conservera plus facilement la succession.

CHAPITRE IX.

De l'odorat et de l'ouïe réunis.

§ 1. DEs que ces sens pris séparément, ne donnent pas à notre statue l'idée de quelque chose d'extérieur, ils ne la lui donneront pas davantage après leur réunion. Elle ne soupçonnera pas qu'elle ait deux organes différens.

§. 2. Si, même au premier moment de son existence, elle entend des sons, et sent des odeurs, elle ne saura pas encore distinguer en elle deux manieres d'être. Les sons et les odeurs se confondront, comme s'ils n'étoient qu'une modification simple. Car nous venons d'observer qu'elle ne distingue dans ses sensations que les idées qu'elle a eu occasion de remarquer chacune en particulier.

§. 3. Mais si elle a considéré les sensations de l'ouïe séparément de celles de l'odorat, elle sera capable de les distinguer, lorsqu'elle les éprouvera ensemble : car pourvu que le plaisir de jouir de l'une, ne la détourne pas entiérement du plaisir de jouir de l'autre, elle reconnoîtra qu'elle est tout à-la-fois ce qu'elle a été tour-à-tour. La nature de ces sensations ne les porte pas à se confondre comme deux odeurs : elles different trop, pour n'être pas distinguées, au souvenir qui reste de

chacune. C'est donc à la mémoire que la statue doit l'avantage de distinguer les impressions qui lui sont transmises à-la-fois par des organes différens.

§. 4. Alors il lui semble que son être augmente, et qu'il acquiert une double existence. Voilà donc bien du changement dans ses jugemens d'habitude; car avant la réunion de l'ouïe à l'odorat, elle n'avoit point imaginé qu'elle pût être à-la-fois de deux manieres si différentes.

§. 5. Il est évident qu'elle acquerra les mêmes facultés, que lorsqu'elle a eu séparément ces deux sens. Sa mémoire y gagnera, en ce que la chaîne des idées en sera plus variée et plus étendue. Tantôt un son lui rappellera une suite d'odeurs; tantôt une odeur lui rappellera une suite de sons. Mais il faut remarquer que ces deux especes de sensations étant réunies, sont sujettes à la même loi qu'avant leur réunion; c'est-à-dire, que les plus vives peuvent quelquefois faire oublier les autres, et empêcher qu'elles soient remarquées, au moment même qu'elles ont lieu.

§. 6. Il me semble encore que la statue peut avoir plus d'idées abstraites qu'avec un seul sens. Elle ne connoissoit en général que deux manieres d'être, l'une agréable, l'autre désagréable : mais actuellement qu'elle distingue les sons des odeurs, elle ne peut s'empêcher de les considérer, comme deux especes de modification. Peut-être encore le bruit lui paroît-il si différent

des sons harmonieux, que si on pouvoit lui faire comprendre que ses sensations lui sont transmises par des organes, elle pourroit bien imaginer avoir trois sens : un pour les odeurs, un autre pour le bruit, et un troisieme pour les sons harmonieux.

CHAPITRE X.

Du goût seul, et du goût joint à l'odorat et à l'ouïe.

§. 1. NE donnant de sensibilité qu'à l'intérieur de la bouche de notre statue, je ne saurois lui faire prendre aucune nourriture : mais je suppose que l'air lui apporte à mon gré toutes sortes de saveurs, et soit propre à la nourrir toutes les fois que je le jugerai nécessaire.

Elle acquerra les mêmes facultés qu'avec l'ouïe ou l'odorat ; et parce que sa bouche est aux saveurs, ce que le nez est aux odeurs, et l'oreille au bruit : plusieurs saveurs réunies lui paroîtront comme une seule, et elle ne les distinguera, qu'autant qu'elles se succéderont.

§. 2. Le goût peut ordinairement contribuer plus que l'odorat, à son bonheur et à son malheur : car les saveurs affectent communément avec plus de force que les odeurs.

Il y contribue même encore plus que les sons harmonieux, parce que le besoin de nourriture lui rend les saveurs plus néces-

saires, et par conséquent les lui fait goûter avec plus de vivacité. La faim pourra la rendre malheureuse : mais dès qu'elle aura remarqué les sensations propres à l'appaiser, elle y déterminera davantage son attention, les desirera avec plus de violence, et en jouira avec plus de délices.

§. 3. Si nous réunissons le goût à l'ouïe et à l'odorat, la statue parviendra à démêler les sensations qu'ils lui transmettent à-la-fois, lorsqu'elle aura appris à les connoître séparément; pourvu néanmoins que son attention se partage à-peu-près également entr'elles : ainsi voilà son existence en quelque sorte triplée.

Il est vrai qu'il ne lui sera pas toujours aussi aisé de faire la différence d'une saveur à une odeur, que d'une saveur à un son. L'odorat et le goût ont une si grande analogie, que leurs sensations doivent quelquefois se confondre (1).

§. 4. Comme nous venons de voir que les saveurs doivent l'intéresser plus que toute autre sensation, elle s'en occupera d'autant plus, que sa faim sera plus grande. Le goût pourra donc nuire aux autres sens, jusqu'à la rendre insensible aux odeurs et à l'harmonie.

§. 5. La réunion de ces sens étendra,

(1) Il n'y a personne qui n'ait pu remarquer qu'il est quelquefois porté à attribuer à un mets, dont il mange, les odeurs qui frappent son odorat. Mais ce qui prouve encore cette analogie, c'est qu'on a plus de goût à proportion qu'on a l'odorat plus fin.

et variera davantage la chaîne de ses idées, augmentera le nombre de ses desirs, et lui fera contracter de nouvelles habitudes.

§. 6. Cependant il est très-difficile de déterminer jusqu'à quel point la statue pourra distinguer les manieres d'être qu'elle leur doit. Peut-être son discernement est-il moins étendu que je ne l'imagine (1), peut-être l'est-il davantage. Pour en juger, il faudroit se mettre tout-à-fait à sa place, et se dépouiller entiérement de toutes ses habitudes : mais je ne me flatte pas d'y avoir toujours réussi.

L'habitude de rapporter chaque espece de sensations à un organe particulier, doit beaucoup contribuer à nous en faire faire la différence : sans elle peut-être que nos sensations seroient une espece de chaos pour nous. En ce cas, le discernement de la statue seroit fort borné.

Mais il faut remarquer que l'incertitude, ou la fausseté même de quelques conjectures, ne sauroit nuire au fond de cet ouvrage. Quand j'observe cette statue, c'est moins pour m'assurer de ce qui se passe en elle, que pour découvrir ce qui se passe en nous. Je puis me tromper, en lui attribuant des opérations, dont elle n'est pas encore capable, mais de pareilles erreurs ne tirent pas à conséquence, si elles mettent le lecteur en état d'observer comment ses opérations s'exécutent en lui-même.

(1) C'étoit le sentiment de mademoiselle Ferrand.

CHAPITRE XI.

D'un homme borné au sens de la vue.

§. 1. IL paroîtra sans doute extraordinaire à bien des lecteurs, de dire que l'œil est par lui-même incapable de voir un espace hors de lui. Nous nous sommes fait une si grande habitude de juger, à la vue des objets qui nous environnent, que nous n'imaginons pas comment nous n'en aurions pas jugé, au premier moment que nos yeux se sont ouverts à la lumiere.

La raison a bien peu de force, et ses progrès sont bien lents, lorsqu'elle a à détruire des erreurs, dont personne n'a pu s'exempter ; et qui, ayant commencé avec le premier développement des sens, cachent leur origine dans des tems dont nous ne conservons aucun souvenir. D'abord on pense que nous avons toujours vu comme nous voyons ; que toutes nos idées sont nées avec nous ; et nos premieres années sont comme cet âge fabuleux des poëtes, où l'on suppose que les dieux ont donné à l'homme toutes les connoissances, qu'il ne se souvient pas d'avoir acquises par lui-même.

Si un philosophe soupçonne que toutes nos connoissances pourroient bien tirer leur origine des sens, aussi-tôt les esprits se révoltent contre une opinion qui leur-

paroît si étrange. Quelle est la couleur de la pensée, lui demande-t-on, pour venir à l'ame par la vue? Quelle en est la saveur, quelle en est l'odeur, etc. pour être due au goût, à l'odorat? etc. Enfin, on l'accable de mille difficultés de cette sorte, avec toute la confiance que donne un préjugé généralement reçu. Le philosophe, qui s'est hâté de prononcer, avant d'avoir démêlé la génération de toutes nos idées, est embarrassé; et on ne doute pas que ce ne soit une preuve de la fausseté de son sentiment.

La philosophie fait un nouveau pas: elle découvre que nos sensations ne sont pas les qualités mêmes des objets, et qu'au contraire elles ne sont que des modifications de notre ame. Elle examine chaque sensation en particulier; et comme elle trouve peu de difficulté dans cette recherche, elle paroît à peine faire une découverte.

De-là il étoit aisé de conclure que nous n'appercevons rien qu'en nous-mêmes, et que par conséquent un homme borné à l'odorat, n'eût été qu'odeur; borné au goût, saveur; à l'ouïe, bruit ou son; à la vue, lumiere et couleur. Alors le plus difficile eût été d'imaginer comment nous contractons l'habitude de rapporter au-dehors des sensations qui sont en nous. En effet, il paroît bien étonnant qu'avec des sens, qui n'éprouvent rien qu'en eux-mêmes, et qui n'ont aucun moyen pour soupçonner un espace au-dehors, on pût rapporter ses sen-

sations aux objets qui les occasionnent. Comment le sentiment peut-il s'étendre au-delà de l'organe qui l'éprouve et qui le limite?

Mais en considérant les propriétés du toucher, on eût reconnu qu'il est capable de découvrir cet espace et d'apprendre aux autres sens à rapporter leurs sensations aux corps qui y sont répandus. Dès-lors les personnes mêmes que le préjugé éloignoit davantage de cette vérité, eussent commencé à former au moins quelque doute. On seroit tombé d'accord qu'avec l'odorat ou le goût, on ne se seroit cru qu'odeur ou saveur. L'ouïe eût souffert un peu plus de difficulté, par l'habitude où nous sommes d'entendre le bruit, comme s'il étoit hors de nous. Mais ce sens a tant de peine à juger des distances et des situations, et il s'y trompe si souvent, qu'on fût enfin convenu qu'il n'en juge point par lui-même. On l'eût regardé comme un éleve qui a mal retenu les leçons du toucher.

Mais la vue, comment aura-t-elle pu être instruite par le tact, elle qui juge des distances auxquelles il ne peut atteindre; elle qui embrasse en un instant des objets qu'il ne parcourt que lentement, ou dont même il ne peut jamais saisir l'ensemble?

L'analogie eût pu faire présumer qu'il doit en être d'elle, comme des autres sens: l'impression de la lumiere, la sensation étant toute dans les yeux, l'on pouvoit conjecturer qu'ils doivent ne voir qu'en

eux-mêmes, lorsqu'ils n'ont point encore appris à rapporter leurs sensations sur les objets. En effet, s'ils ne voyoient que comme ils sentent, pourroient-ils soupçonner qu'il y a un espace au-dehors, et dans cet espace des objets qui agissent sur eux ?

On eût donc supposé qu'ils n'ont, par eux-mêmes, connoissance que de la lumiere et des couleurs ; et après avoir, dans cette hypothese, rendu raison de tous les phénomenes ; après avoir expliqué comment avec le secours du tact, ils parviennent à juger des objets qui sont dans l'espace, il n'eût manqué que des expériences, pour achever de détruire tous nos préjugés.

On doit rendre à M. Molineux la justice d'avoir le premier formé des conjectures sur la question que nous traitons. Il communiqua sa pensée à un philosophe ; c'étoit le seul moyen de se faire un partisan. Locke convint avec lui qu'un aveugle-né dont les yeux s'ouvroient à la lumiere, ne distingueroit pas à la vue un globe d'un cube. Cette conjecture a depuis été confirmée par les expériences de Cheselden, auxquelles elle a donné occasion ; et il me semble qu'on peut aujourd'hui démêler à-peu-près ce qui appartient aux yeux, et ce qu'ils devoient au tact.

§. 2. Je crois donc être autorisé à dire que notre statue ne voit que de la lumiere et des couleurs, et qu'elle ne peut pas juger qu'il y a quelque chose hors d'elle.

Cela étant, elle n'apperçoit dans l'action des rayons que des manieres d'être d'elle-même. Elle est avec ce sens, comme elle a été avec ceux dont nous avons déja examiné les effets; et elle acquiert les mêmes facultés.

§. 3. Si dès le premier instant elle apperçoit également plusieurs couleurs, il me semble qu'elle n'en peut encore remarquer aucune en particulier: son attention trop partagée les embrasse confusément. Voyons comment elle peut apprendre à les démêler.

§. 4. L'œil est de tous les sens celui dont nous connoissons le mieux le mécanisme. Plusieurs expériences nous appris à suivre les rayons de lumiere jusques sur la rétine; et nous savons qu'ils y font des impressions distinctes. A la vérité, nous ignorons comment ces impressions se transmettent par le nerf optique jusqu'à l'ame. Mais il paroît hors de doute qu'elles y arrivent sans confusion: car l'auteur de la nature auroit-il pris la précaution de les démêler avec tant de soin sur la rétine, pour permettre qu'elles se confondissent à quelques lignes audelà? Et si d'ailleurs cela arrivoit, comment l'ame apprendroit-elle jamais à en faire la différence?

Les couleurs sont donc par leur nature des sensations, qui tendent à se démêler; et voici comment j'imagine que notre statue parviendra à en remarquer un certain nombre.

Parmi les couleurs qui se répandent au premier instant dans son œil, et qui en occupent le fond, il peut y en avoir une qu'elle distingue d'une maniere particuliere, qu'elle voit comme à part : ce sera celle à laquelle le plaisir déterminera son attention avec un certain degré de vivacité. Si elle ne la remarquoit pas plus que les autres, elle ne la démêleroit point encore. C'est ainsi que nous ne discernerions rien dans une campagne où nous voudrions tout voir à-la-fois et également.

Si elle en pouvoit considérer avec la même vivacité deux ensemble, elle les remarqueroit avec la même facilité qu'une seule; si elle en pouvoit considérer trois de la sorte, elle les remarqueroit également. Mais c'est de quoi elle ne me paroît pas encore capable : il faut que le plaisir de les considérer l'une après l'autre la prépare au plaisir d'en considérer plusieurs à-la-fois.

Il est vraisemblable qu'elle est par rapport à deux ou trois couleurs qui s'offrent à elle avec quantité d'autres, comme nous sommes nous-mêmes par rapport à un tableau un peu composé, et dont le sujet ne nous est pas familier. D'abord nous en appercevons les détails confusément. Ensuite nos yeux se fixent sur une figure, puis sur une autre; et ce n'est qu'après les avoir remarquées successivement, que nous parvenons à juger de toutes ensemble.

La vue confuse du premier coup-d'œil

n'est pas l'effet d'un nombre d'objets absolu et déterminé; ensorte que ce qui est confus pour moi, doive l'être pour tout autre. Elle est l'effet d'une multitude trop grande par rapport au peu d'exercice de mes yeux. Un peintre et moi nous voyons également toutes les parties d'un tableau : mais tandis qu'il les démêle rapidement, je les découvre avec tant de peine, qu'il me semble que je voie à chaque instant ce que je n'avois point encore vu.

Ainsi donc qu'il y a dans ce tableau plus de choses distinctes pour ses yeux, et moins pour les miens, notre statue, parmi toutes les couleurs qu'elle voit au premier instant, n'en peut vraisemblablement remarquer qu'une seule, puisque ses yeux n'ont point encore été exercés.

Alors, quoique d'autres couleurs se répandent distinctement sur sa rétine, et que par conséquent elle les voie, elles sont aussi confuses à son égard que si elles se confondoient réellement.

Tant qu'elle est toute entiere à la couleur qu'elle remarque, elle n'a donc proprement aucune connoissance des autres.

Cependant ses yeux se fatiguent, soit parce que cette couleur agit avec vivacité, soit parce qu'ils ne sauroient demeurer sans quelque effort dans la situation qui les fixe sur elle. Ils en changent donc par un mouvement machinal : ils en changent encore, s'ils sont par hasard frappés d'une couleur trop vive pour leur plaire; et ils ne s'arrê-

tent que lorsqu'ils en rencontrent une qui leur est plus agréable, parce qu'elle est un repos pour eux.

Après quelque tems ils se fatiguent encore, et ils passent à une couleur moins vive. Ainsi ils arriveront par degrés à mettre leur plus grand plaisir à ne remarquer que du noir. Enfin la lassitude peut être portée à un tel point, qu'ils se fermeront tout-à-fait à la lumiere.

Si notre statue ayant démêlé les couleurs dans cet ordre successif, n'en pouvoit jamais remarquer plusieurs en même tems, elle seroit précisément avec la vue comme elle a été avec l'odorat. Car quoique jusqu'ici elle en ait toujours vu plusieurs ensemble, toutes celles qu'elle n'a pas remarquées sont, à son égard, comme si elle ne les avoit point vues : elle n'en peut tenir aucun compte. Mais il me paroît qu'elle doit apprendre à en démêler plusieurs à-la-fois.

§. 5. Le rouge, je le suppose, est la premiere couleur qui l'a frappée davantage, et qu'elle a remarquée. Son œil étant fatigué, il change de situation, et il rencontre une autre couleur, du jaune, par exemple : elle se plaît à cette nouvelle maniere d'être ; mais elle n'oublie pas le rouge, ni le plaisir qu'il lui a fait. Son attention se partage donc entre ces deux couleurs : si elle remarque le jaune, comme une maniere d'être qu'elle éprouve actuellement, elle remarque le rouge comme une maniere d'être qu'elle a éprouvée.

Mais le rouge ne peut pas attirer son attention, et continuer de ne lui paroître que comme une maniere d'être qui n'est plus, si la sensation, comme je le suppose, lui en est aussi présente que celle du jaune. Après s'être rappelé qu'elle a été rouge et jaune successivement, elle remarque donc qu'elle est rouge et jaune tout à-la-fois.

Qu'ensuite son œil fatigué se porte sur une troisieme couleur, sur du verd, par exemple; son attention déterminée à cette maniere d'être, se détourne des deux premieres. Cependant elle n'y est pas déterminée au point de lui faire tout-à-fait oublier ce qu'elle a été. Elle remarque donc encore le rouge et le jaune, comme deux manieres d'être qui ont précédé.

Ce souvenir prend sur l'attention, à proportion que l'organe, fixé sur le verd, se fatigue. Insensiblement il y a à-peu-près autant de part que la couleur actuellement remarquée: ainsi la statue démêle qu'elle a été du rouge et du jaune avec la même vivacité qu'elle démêle qu'elle est du verd. Dès-lors elle remarque qu'elle est tout-à-la-fois ces trois couleurs. Et comment se borneroit-elle à en considérer deux comme passées, lorsque ces sensations sont toutes trois en même tems dans ses yeux, et qu'elles y sont d'une maniere distincte?

C'est donc par le secours de la mémoire que l'œil parvient à remarquer jusqu'à deux ou trois couleurs, qui se présentent ensemble. Si, lorsqu'il remarque la seconde, la

premiere

premiere s'oublioit totalement, jamais il ne parviendroit à juger qu'il est tout à-la-fois de deux manieres. Mais dès que le souvenir en reste, l'attention se partage entre l'une et l'autre ; et aussi-tôt qu'il a remarqué qu'il a été successivement de deux manieres, il juge qu'il est de deux tout à-la-fois.

§. 6. Comme nous lui avons appris à connoître successivement trois couleurs, nous lui apprendrons à en connoître un plus grand nombre. Mais dans toute cette succession, il ne s'en représentera jamais que trois distinctement ; car les idées de notre statue sur les nombres, ne sont pas plus étendues qu'elles l'étoient avec l'odorat.

Si nous lui offrons ensuite toutes ces couleurs ensemble, elle n'en démêlera également que trois à-la-fois, et elle ne pourra déterminer le nombre des autres. Ayant démontré que l'œil a besoin de la mémoire pour les distinguer, il est hors de doute qu'il n'en distinguera pas plus que la mémoire même.

§. 7. Notre statue portant la vue d'une couleur à une autre, ne jouit pas toujours de la maniere d'être, qu'elle se souvient lui avoir été plus agréable. Son imagination faisant effort, pour lui représenter vivement l'objet de son desir, ne peut manquer d'agir sur ses yeux. Elle y produit donc à leur insu un mouvement, qui leur fait parcourir plusieurs couleurs, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré celle qu'ils cherchent.

La statue a par conséquent avec ce sens, un moyen de plus qu'avec les précédens, pour obtenir la jouissance de ce qu'elle desire. Il se pourra même qu'ayant d'abord retrouvé, comme par hasard, une couleur, ses yeux prennent l'habitude du mouvement propre à la leur faire retrouver encore ; et cela arrivera, pourvu que les objets qui leur sont présens, ne changent pas de situation.

§. 8. Une sensation de son ne sauroit offrir de l'étendue à l'ame qui en est modifiée, parce qu'un son n'est pas étendu. Il n'en est pas de même d'une sensation de couleur : elle offre de l'étendue à l'ame qu'elle modifie, parce qu'elle est étendue elle-même. C'est un fait qu'on ne peut révoquer en doute ; l'observation le démontre. Aussi est-il impossible de concevoir une couleur sans étendue, comme il est impossible de concevoir un son étendu.

Dès que chaque couleur est étendue, plusieurs couleurs contiguës forment nécessairement un continu de plusieurs parties étendues et distinctes les unes des autres.

Ce phénomene est une surface colorée. C'est ainsi du moins que nous l'appercevons nous-mêmes.

Notre statue, lorsqu'elle juge qu'elle est à-la-fois plusieurs couleurs, se sentiroit donc comme une surface colorée.

L'idée de l'étendue suppose la perception de plusieurs choses, qui, étant les

unes hors des autres, sont contiguës, et par conséquent chacune étendues : car des choses inétendues ne sauroient être contiguës. Or, on ne peut pas refuser cette perception à la statue : car elle sent qu'elle se répete hors d'elle-même, autant de fois qu'il y a de couleurs qui la modifient. En tant qu'elle est le rouge, elle se sent hors du verd ; en tant qu'elle est le verd, elle se sent hors du rouge, et ainsi du reste.

Elle se sent donc comme une étendue colorée : mais cette étendue n'est pour elle ni une surface, ni aucune grandeur déterminée.

Elle n'est pas une surface, parce que l'idée de surface suppose l'idée de solide, idée qu'elle n'a pas et qu'elle ne peut avoir.

Elle n'est pas non plus une grandeur déterminée : car une pareille grandeur est une étendue renfermée dans des limites qui la circonscrivent. Or, le moi de la statue ne sauroit se sentir circonscrit dans des limites. Il est à-la-fois toutes les couleurs qui le modifient en même tems ; et puisqu'il ne voit rien au-delà, il ne sauroit s'appercevoir comme circonscrit, parce qu'il est modifié à-la-fois par plusieurs couleurs, et qu'il se trouve également dans chacune, il se sent comme étendu, et parce qu'il n'apperçoit rien qui le circonscrive, il n'a de son étendue qu'un sentiment vague : c'est pour lui une étendue sans bornes. Il lui semble qu'il se répete sans fin, et ne connoissant rien

au-delà des couleurs qu'il croit être, il est par rapport à lui, comme s'il étoit immense : il est par-tout, il est tout.

Mais dans son étendue qui lui paroît immense, les différentes couleurs se terminent mutuellement, elles dessinent donc des figures. Or la statue croira-t-elle encore être ces figures ? A-t-elle des idées de figures, aussi-tôt qu'elle a des sensations de couleur ?

Une sensation renferme telle et telle idée : donc nous avons ces idées aussi-tôt que nous avons cette sensation. Voilà une conclusion que les mauvais métaphysiciens ne manquent jamais de tirer. Cependant nous n'avons pas toutes les idées que nos sensations renferment ; nous n'avons que celles que nous y savons remarquer. Ainsi nous voyons les mêmes objets ; mais parce que nous n'avons pas le même intérêt à les observer, nous en avons chacun des idées bien différentes. Vous remarquez ce qui m'échappe, et souvent lorsque vous en pouvez rendre un compte exact, je suis moi-même comme si je n'avois rien vu.

Or la lumiere et les couleurs étant le côté le plus sensible, par où la statue se connoît, par où elle jouit d'elle-même, elle sera plus portée à considérer ses modifications, comme éclairées et colorées, que comme figurées. Toute occupée à juger des couleurs par les nuances, qui les distinguent, elle ne pensera donc pas aux différentes manieres, dont nous les supposons terminées.

D'ailleurs il ne suffit pas à l'œil de voir toute une figure, pour s'en former une idée; comme il lui suffit de voir une couleur, pour la connoître. Il ne saisit l'ensemble de la plus simple, qu'après l'avoir analysée, c'est-à-dire, qu'après en avoir remarqué successivement toutes les parties. Il lui faut un jugement pour chacune en particulier, et un autre jugement pour les réunir: il faut se dire, voilà un côté, en voilà un second, en voilà un troisieme; voilà l'intervalle qu'ils terminent, et de tout cela résulte ce triangle.

Ainsi donc que les yeux n'ont appris à démêler trois couleurs à-la-fois, que parce que les ayant considérées successivement, ils les remarquent dans l'impression qu'elles font ensemble: de même ils n'apprendront à démêler les trois côtés d'un triangle, qu'autant que les ayant remarqués l'un après l'autre, ils les remarqueront tous ensemble, et jugeront de la maniere dont ils se réunissent. Mais c'est-là un jugement que la statue n'aura point occasion de former.

Les figures, nous le supposons, sont renfermées dans les sensations qu'elle éprouve. Mais notre expérience nous démontre assez que nous n'avons pas toutes les idées que nos sensations portent avec elles. Nos connoissances se bornent uniquement aux idées que nous avons appris à remarquer: nos besoins sont la seule cause qui détermine notre attention aux

unes plutôt qu'aux autres ; et celles qui demandent un plus grand nombre de jugemens, sont aussi celles que nous acquérons les dernieres. Or je n'imagine pas quelle sorte de besoin pourroit engager notre statue à former tous les jugemens nécessaires, pour avoir l'idée de la figure la plus simple.

D'ailleurs quel heureux hasard régleroit le mouvement de ses yeux, pour leur en faire suivre le contour ? Et lors même qu'ils le suivroient, comment pourroit-elle s'assurer de ne pas passer continuellement d'une figure à une autre ? A quoi pourra-t elle juger que trois côtés, qu'elle a vus l'un après l'autre, forment un triangle ? Il est bien plus vraisemblable que sa vue obéissant uniquement à l'action de la lumiere, errera dans un chaos de figures : tableau mouvant, dont les parties lui échappent tour-à-tour.

Il est vrai que nous ne remarquons pas les jugemens que nous portons, pour saisir l'ensemble d'un cercle, ou d'un carré. Mais nous ne remarquons pas davantage ceux qui nous font voir les couleurs hors de nous. Cependant il sera démontré que cette apparence est l'effet de certains jugemens que l'habitude nous a rendu familiers. Qu'on nous offre un tableau fort composé, l'étude que nous en faisons ne nous échappe pas : nous nous appercevons que nous comptons les personnages, que nous en parcourons les attitudes, les traits, que nous portons

sur toutes ces choses une suite de jugemens, et que ce n'est qu'après toutes ces opérations, que nous les embrassons d'un même coup-d'œil. Or les yeux de notre statue seroient obligés de faire, pour voir une figure entiere, ce que les nôtres font, pour voir un tableau entier. Nous l'avons fait sans doute nous-mêmes la premiere fois que nous avons appris à voir un carré. Mais aujourd'hui la rapidité avec laquelle nous en parcourons par habitude les côtés, ne nous permet plus de nous apercevoir de la suite de nos jugemens. Il est raisonnable de penser, que lorsque nos yeux n'étoient point exercés, ils ont été dans la nécessité de se conduire, pour voir les objets les plus simples, comme ils se conduisent actuellement, pour en voir de plus composés.

§. 9. Nous ne jugeons des situations, que parce que nous voyons les objets dans un lieu, où ils occupent chacun un espace déterminé; et nous ne jugeons du mouvement, que parce que nous les voyons changer de situation. Or la statue ne sauroit rien observer de semblable dans les sensations qui la modifient. Si c'est au tact, comme nous le prouverons, à nous faire remarquer dans les couleurs des grandeurs circonscrites, ou des figures, c'est encore à lui à nous faire remarquer dans les couleurs des situations et des mouvemens. N'ayant qu'une idée confuse et indéterminée d'étendue, privée de toute idée

de figure, de lieu, de situation et de mouvement, la statue sent seulement qu'elle existe de bien des manieres. Si plusieurs objets changent de place, sans disparoître à ses yeux, elle continue d'être les mêmes couleurs qu'elle étoit auparavant. Le seul changement qu'elle peut éprouver, c'est d'être plus sensiblement tantôt l'une, tantôt l'autre, suivant les différentes situations, par où le mouvement fait passer les objets: étant tout à-la-fois, par exemple, le jaune, le pourpre et le blanc, elle sera dans un moment plus le jaune; dans un autre, plus le pourpre; et dans un troisieme, plus le blanc. Elle est toutes les couleurs qu'elle voit: mais elle est plus particuliérement la couleur qu'elle regarde.

CHAPITRE XII.

De la vue avec l'odorat, l'ouïe et le goût.

§. 1. LA réunion de la vue, de l'odorat, de l'ouïe et du goût, augmente le nombre des manieres d'être de notre statue : la chaîne de ses idées en est plus étendue et plus variée ; les objets de son attention, de ses desirs et de sa jouissance se multiplient ; elle remarque une nouvelle classe de ses modifications, et il lui semble qu'elle apperçoit en elle une multitude d'êtres tout différens. Mais elle continue à ne voir qu'elle, et rien ne la peut encore arracher à elle-même pour la porter au-dehors.

§. 2. Elle ne soupçonne donc pas qu'elle doive ses manieres d'être à des causes étrangeres ; elle ignore qu'elles lui viennent par quatre sens. Elle voit, elle sent, elle goûte, elle entend, sans savoir qu'elle a des yeux, un nez, une bouche, des oreilles ; elle ne sait pas qu'elle a un corps. Enfin, elle ne remarque qu'elle éprouve ensemble ces différentes especes de sensations, qu'après les avoir étudiées séparément.

§. 3. Si, supposant qu'elle est continuement la même couleur, nous faisions succéder en elle les odeurs, les saveurs et les sons, elle se regarderoit comme une couleur qui est successivement odoriférante,

savoureuse et sonore. Elle se regarderoit comme une odeur savoureuse, sonore et colorée, si elle étoit constamment la même odeur; et il faut faire la même observation sur toutes les suppositions de cette espece. Car c'est dans la maniere d'être où elle se retrouve toujours, qu'elle doit sentir ce *moi* qui lui paroît le sujet de toutes les modifications dont elle est susceptible.

Or, quand nous sommes portés à regarder l'étendue comme le sujet de toutes les qualités sensibles, est-ce parce qu'en effet elle en est le sujet; ou seulement parce que cette idée étant toujours, par une habitude que nous avons contractée, par-tout où les autres sont; et étant la même quoique les autres varient, elle paroît en être modifiée sans l'être?

De même, quand des philosophes assurent qu'il n'y a que de l'étendue, est-ce qu'il n'existe point d'autre substance? Est-ce même que l'étendue en est une? Ou n'en jugent-ils ainsi que parce que cette idée leur est familiere, et qu'ils la retrouvent par-tout? La statue auroit autant de raison de croire qu'elle n'est qu'une couleur ou qu'une odeur, et que cette couleur ou cette odeur est son être, sa substance. Mais ce n'est pas le lieu de m'arrêter sur de pareils systêmes; et c'est assez les réfuter que de faire voir qu'ils ne sont pas mieux fondés que les jugemens que nous venons de faire porter à notre statue.

SECONDE PARTIE.

Du toucher, ou du seul sens, qui juge par lui-même des objets extérieurs.

CHAPITRE PREMIER.

Du moindre degré de sentiment, où l'on peut réduire un homme borné au sens du toucher.

§. 1. NOtre statue, privée de l'odorat, de l'ouïe, du goût, de la vue, et bornée au sens du toucher, existe d'abord par le sentiment qu'elle a de l'action des parties de son corps les unes sur les autres, et surtout des mouvemens de la respiration : voilà le moindre degré de sentiment où l'on puisse la réduire. Je l'appellerai *sentiment fondamental*, parce que c'est à ce jeu de la machine que commence la vie de l'animal : elle en dépend uniquement.

§. 2. Etant exposée ensuite aux impressions de l'air environnant, et de tout ce qui peut les heurter, son sentiment fondamental est susceptible de bien des modifications dans toutes les parties de son corps.

§. 3. Enfin, nous remarquerons qu'elle pour-

roit dire *moi* aussi-tôt qu'il est arrivé quelque changement à son sentiment fondamental. Ce sentiment et son *moi* ne sont par conséquent dans l'origine qu'une même chose ; et pour découvrir ce dont elle peut être capable avec le seul secours du tact, il suffit d'observer les différentes manieres dont le sentiment fondamental ou le *moi* peut être modifié.

CHAPITRE II.

Cet homme borné au moindre degré de sentiment, n'a aucune idée d'étendue ni de mouvement.

§. 1. SI notre statue n'est frappée par aucun corps, et si nous la plaçons dans un air tranquille, tempéré, et où elle ne sente ni augmenter ni diminuer sa chaleur naturelle, elle sera bornée au sentiment fondamental, et elle ne connoîtra son existence que par l'impression confuse qui résulte du mouvement auquel elle doit la vie.

§. 2. Ce sentiment est uniforme, et par conséquent simple à son égard; elle n'y sauroit remarquer les différentes parties de son corps. Elle ne les sent donc point les unes hors des autres et contiguës. Elle est comme si elle n'existoit que dans un point, et il ne lui est pas encore possible de découvrir qu'elle est étendue (1).

(1) Nous pouvons nous en convaincre en observant ce qui se passe en nous-mêmes.

Une douleur uniforme, qui m'affecte tout le bras, je ne la juge étendue, que parce que je la rapporte à une chose que je sens être étendue.

L'usage que je fais de mon bras, m'apprend à remarquer différentes parties dans sa longueur; mais il ne m'apprend pas également à remarquer les différentes parties de son diametre. Aussi je juge bien mieux de la longueur que du volume

§. 3. Rendons ce sentiment plus vif, mais conservons-lui son uniformité; échauffons, par exemple, l'air, ou refroidissons-le : elle aura de tout son corps une sensation égale de chaud ou de froid; et je ne vois pas qu'il en résulte autre chose, sinon qu'elle sentira plus vivement son existence. Car une seule sensation, quelque vive qu'elle soit, ne peut pas donner une idée d'étendue à un être qui, ne sachant pas qu'il est étendu lui-même, n'a pas appris à étendre cette sensation, en la rapportant aux différentes parties de son corps.

---

qu'occupe un sentiment douloureux. Je sais s'il s'étend jusqu'au coude, ou jusqu'au poignet; et j'ignore s'il affecte le quart, le tiers, la moitié de la grosseur du bras, ou davantage.

Une infinité d'expériences peuvent confirmer qu'on sent la douleur, comme dans un point, toute les fois qu'on la rapporte à une partie qu'on ne s'est pas fait une habitude de mesurer. Pour découvrir, par exemple, l'espace qu'occupe une douleur qu'on sent au milieu de la cuisse, il le faut parcourir avec la main : il n'en est pas de même si elle s'étend du genou à la hanche, parce que ce sont là deux points que nous savons être distans.

Ce n'est donc pas un sentiment uniforme qui nous donne l'idée de l'étendue de notre corps; mais c'est la connoissance du volume de notre corps, qui nous fait attribuer de l'étendue à un sentiment uniforme.

Notre statue réduite au moindre degré de sentiment, n'a de tout son corps qu'un sentiment uniforme : elle ne sait donc pas qu'elle est étendue.

Par conséquent si notre statue ne vivoit que par une suite de sentimens uniformes, elle seroit aussi bornée dans ses opérations et dans ses connoissances, qu'elle l'a été avec le sens de l'odorat.

§. 4. Si je la frappe successivement à la tête et aux pieds, je modifie à diverses reprises son sentiment fondamental : mais ces modifications sont elles-mêmes uniformes. Aucune ne lui peut donc faire remarquer qu'elle est étendue. On demandera peut-être, si étant frappée tout à-la-fois à la tête et aux pieds, elle ne sentira pas que ces modifications sont distantes.

Lorsque je la touche, ou la sensation qu'elle éprouve, occupe si fort sa capacité de sentir, qu'elle attire l'attention toute entiere ; ou l'attention continue encore de se porter au sentiment fondamental des autres parties. Dans le premier cas, notre statue ne sauroit se représenter un intervalle entre sa tête et ses pieds ; car elle ne remarque point ce qui les sépare. Dans le second, elle ne le peut pas davantage, puisque le sentiment fondamental ne donne aucune idée d'étendue.

§. 5. J'agite son bras, et son *moi* reçoit une nouvelle modification : acquerra-t-elle donc une idée de mouvement ? non, sans doute ; car elle ne sait pas encore qu'elle a un bras, qu'il occupe un lieu, ni qu'il en peut changer. Ce qui lui arrive en ce moment, c'est de sentir plus particuliérement son existence dans la sensation que je lui

donne, sans jamais pouvoir se rendre raison de ce qu'elle éprouve.

Il en sera de même, si je la transporte dans les airs. Tout alors se réduit en elle à une impression qui modifie le sentiment fondamental tout entier; et elle ne peut encore apprendre qu'elle a un corps qui se meut.

CHAPITRE III.

Des sensations qu'on attribue au toucher, et qui ne donnent cependant aucune idée d'étendue.

§. 1. QUe le sentiment de notre statue cesse d'être uniforme, et modifions-le en même tems avec la même vivacité, mais différemment dans toutes les parties de son corps ; il me paroît qu'elle n'aura point encore d'idée d'étendue. Ces sensations venant à-la-fois, il en résulte un sentiment confus, où la statue ne les sauroit démêler ; parce que ne les ayant pas encore remarquées l'une après l'autre, elle n'a pas appris à en remarquer plusieurs ensemble.

Mais si la chaleur et le froid se font sentir successivement, elles les distinguera et conservera une idée de chacun de ces sentimens. Qu'ensuite elle les éprouve ensemble, elle comparera l'impression qu'elle sent avec les idées que la mémoire lui rappelle, et elle reconnoîtra qu'elle est tout à-la-fois de deux manieres différentes.

Nous pouvons également lui donner des idées de plusieurs autres especes de plaisir et de douleur : car à mesure qu'elle apprendra à remarquer des sensations qui se succedent, elle s'accoutumera à les remarquer lorsqu'elles viennent plusieurs ensemble ; et elle parviendra même à en démêler au même instant un si grand nom-

Supposons, par exemple, qu'elle sente en même tems de la chaleur à un bras, du froid à l'autre, une douleur à la tête, un chatouillement aux pieds, un frémissement dans les entrailles, etc. je crois qu'elle remarquera ces manieres d'être, pourvu qu'elle les ait connues séparément, et qu'aucune ne dominant sur les autres, l'attention se partage également entre elles. Il faut appliquer ici les principes que nous avons établis en parlant de la vue.

Ces manieres d'être, qu'elle remarque à-la-fois, co-existent, se distinguent plus ou moins, et sont à cet égard les unes hors des autres : mais parce qu'il n'en résulte ni contiguité, ni continuité, elles ne sauroient donner à la statue aucune idée d'étendue : elles ne le peuvent pas plus que des sons ou des odeurs. Si nous-mêmes nous nous les représentons comme étendues, ce n'est pas qu'elles donnent cette idée par elles-mêmes ; c'est que, sachant d'ailleurs que nous avons un corps, nous les rapportons à une chose, dont les parties, les unes hors des autres et contiguës, forment un continu. Voilà donc des sensations qui appartiennent au toucher, et qui cependant ne sauroient produire le phénomene de l'étendue.

CHAPITRE IV.

Considérations préliminaires à la solution de la question : Comment nous passons de nos sensations à la connoissance des corps.

NOus ne saurions faire de l'étendue qu'avec de l'étendue, comme nous ne saurions faire des corps qu'avec des corps : car nous ne voyons pas qu'entre plusieurs choses inétendues, il puisse y avoir contiguité, ni que par conséquent elles puissent former un continu. Cependant nous nous représentons nécessairement chaque corps, comme un continu formé par la contiguité de plusieurs autres corps étendus. Nous sommes forcés de nous représenter ainsi jusqu'à ceux même qui ne tombent pas sous les sens : nous les jugeons chacun composés d'autres corps étendus, ceux-ci d'autres encore, et nous ne savons plus où nous arrêter.

Il est donc évident que nous ne passerons de nos sensations à la connoissance des corps, qu'autant qu'elles produiront le phénomene de l'étendue, et puisqu'un corps est un continu, formé par la contiguité d'autres corps étendus, il faut que la sensation qui le représente, soit un continu formé par la contiguité d'autres sensations, qu'il ne sera pas possible de le déterminer.

étendues. Nous n'avons trouvé cette propriété dans aucune des sensations que nous avons observées : il nous reste à chercher si nous la trouverons dans d'autres.

Les sensations n'appartenant qu'à l'ame, elles ne peuvent être que des manieres d'être de cette substance : elles sont concentrées en elle, elles ne s'étendent point au-delà. Or, si l'ame ne les apperçevoit que comme des manieres d'être, qui sont concentrées en elle, elle ne verroit qu'elle dans ses sensations : il lui seroit donc impossible de découvrir qu'elle a un corps, et qu'au-delà de ce corps il y en a d'autres.

Cependant cette découverte est une des premieres qu'elle fait, et il ne falloit pas qu'elle tardât à la faire. Comment un enfant, qui vient de naître, s'occuperoit-il de ses besoins, s'il n'avoit aucune connoissance de son corps, et s'il ne se faisoit pas, avec la même facilité, quelque idée des corps qui le peuvent soulager ?

J'ai fait remarquer plusieurs fois, et particuliérement dans ma logique, qu'il ne nous arrive jamais de faire une chose avec dessein, qu'autant que nous l'avons déja faite, sans avoir eu le projet de la faire. C'est une vérité féconde, je ne dis pas un *principe* : car on a tant abusé de ce mot, qu'on ne sait plus ce qu'il signifie.

Il résulte de cette vérité, que la nature commence tout en nous : aussi ai-je démontré que, dans le principe ou dans le

commencement, nos connoissances sont uniquement son ouvrage, que nous ne nous instruisons que d'après ses leçons, et que tout l'art de raisonner consiste à continuer comme elle nous a fait commencer.

Or, la premiere découverte, que fait un enfant, est celle de son corps. Ce n'est donc pas lui proprement qui la fait, c'est la nature qui la lui montre toute faite.

Mais la nature ne lui montreroit pas son corps, si elle ne lui faisoit jamais appercevoir les sensations qu'il éprouve, que comme des modifications qui n'appartiennent qu'à son ame. Le moi d'un enfant, concentré alors dans son ame, ne pourroit jamais regarder les différentes parties de son corps comme autant de parties de lui-même.

La nature n'avoit donc qu'un moyen de lui faire connoître son corps, et ce moyen étoit de lui faire appercevoir ses sensations, non comme des modifications de son ame, mais comme des modifications des organes qui en sont autant de causes occasionnelles. Par-là le moi, au lieu d'être concentré dans l'ame, devoit s'étendre, se répandre et se répéter en quelque sorte dans toutes les parties du corps.

Cet artifice, par lequel nous croyons nous trouver dans des organes qui ne sont pas nous proprement, a sans doute son fondement dans le mécanisme du corps humain, et sans doute aussi ce mécanisme aura été choisi et ordonné par rapport à

la nature de l'ame. C'est tout ce que nous pouvons savoir à ce sujet. Quand on connoîtra parfaitement et la nature de l'ame et le mécanisme du corps humain, il est vraisemblable qu'on expliquera facilement, comment le moi qui n'est que dans l'ame, paroît se trouver dans le corps ? Quant à nous, il nous suffira d'observer ce fait et de nous en assurer.

Quoique la statue doive avoir des sensations qu'elle apperçoit naturellement comme des modifications de ses organes ; cependant elle ne connoîtra pas son corps, aussi-tôt qu'elle éprouvera de pareilles sensations. Pour le découvrir, elle a besoin d'analyser, c'est-à-dire, qu'il faut qu'elle observe successivement son moi, dans toutes les parties où il paroît se trouver. Or il est certain qu'elle ne fera pas cette analyse toute seule : c'est donc à la nature à la lui faire faire. Observons.

CHAPITRE V.

Comment un homme borné au toucher, découvre son corps, et apprend qu'il y a quelque chose hors de lui.

§. 1. JE donne à la statue l'usage de tous ses membres : mais quelle cause l'engagera à les mouvoir ? Ce ne peut pas être le dessein de s'en servir : car elle ne sait pas encore qu'elle est composée de parties, qui peuvent se replier les unes sur les autres, ou se porter sur les objets extérieurs. C'est donc à la nature à commencer : c'est à elle à produire les premiers mouvemens dans les membres de la statue.

§. 2. Si elle lui donne une sensation agréable, on conçoit que la statue en pourra jouir, en conservant toutes les parties de son corps dans la situation où elles se trouvent, et une pareille sensation paroît tendre à maintenir le repos plutôt qu'à produire le mouvement.

Mais s'il lui est naturel de se livrer à une sensation qu'il lui plaît et d'en jouir dans le repos, il lui est également naturel de se refuser à une sensation qui la blesse. Il est vrai qu'elle ne sait pas comment elle peut se refuser à une pareille sensation ; mais dans les commencemens, elle n'a pas besoin de le savoir, il lui suffit d'obéir à la nature. C'est une suite de son organisation,

que ses muscles, que la douleur contracte, agitent ses membres, et qu'elle se meuve sans en avoir le dessein, sans savoir encore qu'elle se meut.

Il peut même y avoir aussi des sensations agréables, dont la vivacité ne lui permettra pas de rester dans un parfait repos; au moins est-il certain que le passage alternatif du plaisir à la douleur et de la douleur au plaisir, doit occasionner des mouvemens dans son corps. Si elle n'étoit pas organisée pour être mue à l'occasion des sensations agréables ou désagréables qu'elle éprouve, le repos parfait, auquel elle seroit condamnée, ne lui laisseroit aucun moyen pour rechercher ce qui peut lui être utile, et pour éviter ce qui peut lui nuire.

Mais dès que, par une suite de son organisation, il se fait en elle des mouvemens, à l'occasion du plaisir, de la douleur, ou du passage alternatif de l'un à l'autre, il ne peut pas ne pas arriver que, dans le nombre de ces mouvemens, quelques-uns n'écartent ou ne suspendent une sensation qui la blesse, et que quelques autres ne lui procurent une sensation qui lui plaît. Elle aura donc un intérêt à étudier ses mouvemens, et par conséquent elle apprendra d'eux tout ce qu'elle en peut apprendre.

C'est naturellement, machinalement, par instinct et à son insu qu'elle se meut; et il nous reste à expliquer comment elle découvrira, d'après ses mouvemens, qu'elle a un corps, et qu'au-delà il y en a d'autres.

Si nous considérons la multitude et la variété des impressions que les objets font sur la statue, nous jugerons que ses mouvemens doivent naturellement se répéter et se varier. Or, dès qu'ils se répetent et se varient, il lui arrivera nécessairement de porter, à plusieurs reprises, ses mains sur elle-même et sur les objets qui l'approchent.

En les portant sur elle-même, elle ne découvrira qu'elle a un corps, que lorsqu'elle en distinguera les différentes parties, et qu'elle se reconnoîtra dans chacune pour le même être sentant; et elle ne découvrira qu'il y a d'autres corps, que parce qu'elle ne se retrouvera pas dans ceux qu'elle touchera.

§. 3. Elle ne peut donc devoir cette découverte qu'à quelqu'une des sensations du toucher. Or, quelle est cette sensation ?

L'impénétrabilité est une propriété de tous les corps; plusieurs ne sauroient occuper le même lieu : chacun exclut tous les autres du lieu qu'il occupe.

Cette impénétrabilité n'est pas une sensation. Nous ne sentons pas proprement que les corps sont impénétrables : nous jugeons plutôt qu'ils le sont, et ce jugement est une conséquence des sensations qu'ils font sur nous.

La solidité est sur-tout la sensation d'où nous tirons cette conséquence; parce que, dans deux corps solides qui se pressent, nous appercevons, d'une maniere plus sensible à la résistance qu'ils se font l'un à

l'autre pour s'exclure mutuellement. S'ils pouvoient se pénétrer, les deux se confondroient dans un seul : mais dès qu'ils sont impénétrables, ils sont nécessairement distincts et toujours deux.

Il n'en est donc pas de la sensation de solidité, comme des sensations de sons, de couleur et d'odeur, que l'ame qui ne connoît pas son corps, apperçoit naturellement comme des modifications où elle se trouve et ne trouve qu'elle ; puisque le propre de cette sensation est de représenter à-la-fois deux choses qui s'excluent l'une hors de l'autre, l'ame n'appercevra pas la solidité comme une de ses modifications où elle ne trouve qu'elle-même ; elle l'appercevra nécessairement comme une modification, où elle trouve deux choses qui s'excluent, et par conséquent elle l'appercevra dans ces deux choses.

Voilà donc une sensation par laquelle l'ame passe d'elle hors d'elle, et on commence à comprendre comment elle découvrira des corps.

En effet, puisque la statue est organisée pour avoir des mouvemens, à la seule occasion des impressions qui se font sur elle, nous pouvons supposer que sa main se portera naturellement sur quelque partie de son corps, sur la poitrine, par exemple. Alors sa main et sa poitrine se distingueront à la sensation des solidités qu'elles se renvoient mutuellement, et qui les met nécessairement l'une hors de l'autre. Ce-

pendant en distinguant sa poitrine de sa main, la statue retrouvera son moi dans l'une et dans l'autre, parce qu'elle se sent également dans toutes deux. Quelqu'autre partie de son corps qu'elle touche, elle la distinguera de la même maniere, et elle s'y retrouvera également.

Quoique cette découverte soit due principalement à la sensation de solidité, elle se fera plus facilement encore, s'il s'y joint d'autres sensations; que la main soit froide, par exemple, et que la poitrine soit chaude, la statue les sentira comme quelque chose de solide et de froid qui touche quelque chose de solide et de chaud : elle apprendra à rapporter le froid à la main, la chaleur à la poitrine, et elle en distinguera mieux l'une de l'autre. Ainsi ces deux sensations, peu propres par elles-mêmes à faire connoître à la statue qu'elle a un corps, contribueront cependant à lui en donner une idée plus sensible, lorsqu'elles seront enveloppées dans la sensation de solidité.

Si jusqu'ici la main de la statue, en se portant d'une partie de son corps sur une autre, a toujours franchi des parties intermédiaires, elle se trouvera dans chacune, comme dans autant de corps différens, et elle ne saura pas encore que, toutes ensemble elles n'en forment qu'un seul. C'est que les sensations qu'elle a éprouvées, ne les lui représentent pas comme contiguës, ni par conséquent, comme formant un seul continu.

Mais s'il lui arrive de conduire sa main le long de son bras, et sans rien franchir, sur sa poitrine, sur sa tête, etc. elle sentira, pour ainsi dire, sous sa main, une continuité de moi; et cette même main, qui réunira, dans un seul continu, les parties auparavant séparées, en rendra l'étendue plus sensible.

§. 4. La statue apprend donc à connoître son corps, et à se reconnoître dans toutes les parties qui le composent, parce qu'aussi-tôt qu'elle porte la main sur une d'elles, le même être sentant se répond en quelque sorte de l'une à l'autre: *c'est moi*. Qu'elle continue de se toucher, par-tout la sensation de solidité représentera deux choses qui s'excluent et qui en même tems sont contiguës, et par-tout aussi le même être sentant se répondra de l'une à l'autre: *c'est moi, c'est moi encore!* Il se sent dans toutes les parties du corps. Ainsi il ne lui arrive plus de se confondre avec ses modifications: il n'est plus la chaleur et le froid, mais il sent la chaleur dans une partie, et le froid dans une autre.

§. 4. Tant que la statue ne porte les mains que sur elle-même, elle est à son égard comme si elle étoit tout ce qui existe. Mais si elle touche un corps étranger, le *moi*, qui se sent modifié dans la main, ne se sent pas modifié dans ce corps. Si la main dit *moi*, elle ne reçoit pas la même réponse. La statue juge par-là ses manieres d'être tout-à-fait hors d'elle. Comme elle en a

formé son corps, elle en forme tous les autres objets. La sensation de solidité qui leur a donné de la consistance dans un cas, leur en donne aussi dans l'autre; avec cette différence, que le *moi*, qui se répondoit, cesse de se répondre.

§. 5. Elle n'apperçoit donc pas les corps en eux-mêmes, elle n'apperçoit que ses propres sensations. Quand plusieurs sensations distinctes et co existantes sont circonscrites par le toucher dans des bornes, où le *moi* se répond à lui-même, elle prend connoissance de son corps; quand plusieurs sensations distinctes et co-existantes sont circonscrites par le toucher dans des bornes où le *moi* ne se répond pas, elle a l'idée d'un corps différent du sien. Dans le premier cas, ses sensations continuent d'être des qualités à elle; dans le second, elles deviennent les qualités d'un objet tout différent.

§. 6. Lorsqu'elle vient d'apprendre qu'elle est quelque chose de solide, elle est, je m'imagine, bien étonnée de ne pas se trouver dans tout ce qu'elle touche. Elle étend les bras, comme pour se chercher hors d'elle, et ne peut encore juger si elle ne s'y retrouvera point: l'expérience pourra seule l'en instruire.

§. 7. De cet étonnement naît l'inquiétude de savoir où elle est, et si j'ose m'exprimer ainsi, jusqu'où elle est. Elle prend donc, quitte et reprend tout ce qui est autour d'elle: elle ne saisit, elle se compare

avec les objets qu'elle touche ; et à mesure qu'elle se fait des idées plus exactes, son corps et les objets lui paroissent se former sous ses mains.

§. 8. Mais je conjecture qu'elle sera longtems avant d'imaginer quelque chose au-delà des corps que sa main rencontre. Il me semble que, lorsqu'elle commence à toucher, elle doit croire toucher tout ; et que ce ne sera qu'après avoir passé d'un lieu dans un autre, et avoir manié bien des objets, qu'elle pourra soupçonner qu'il y a des corps au-delà de ceux qu'elle saisit.

§. 9. Mais comment apprend-elle à toucher ? C'est que les mouvemens que la nature lui fait faire, lui ayant procuré des sensations tantôt agréables, tantôt désagréables, elle veut jouir des unes et écarter les autres. Sans doute que dans les commencemens elle ne sait pas encore régler ses mouvemens. Elle ignore comment elle doit conduire sa main pour la porter sur une partie de son corps, plutôt que sur une autre. Elle fait des essais, elle se méprend, elle réussit : elle remarque les mouvemens qui l'ont trompée, et elle les évite ; elle remarque ceux qui ont répondu à ses desirs, et elle les répete. En un mot, elle tâtonne, et elle se fait peu-à-peu une habitude des mouvemens qui la rendent capable de veiller à sa conservation. C'est alors qu'il y a dans son corps des mouvemens qui correspondent aux desirs de son ame ; c'est alors qu'elle se meut à sa volonté.

CHAPITRE VI.

Du plaisir, de la douleur, des besoins, et des desirs dans un homme borné au sens du toucher.

§. 1. DOnnons à notre statue l'usage de tous ses membres; et avant de faire la recherche des connoissances qu'elle acquerra, voyons quels sont ses besoins.

Les différentes especes de plaisir et de douleur en seront la source : car il faut raisonner sur le toucher, comme nous avons fait sur les autres sens.

D'abord son plaisir, ainsi que son existence, lui a paru concentré en un point. Mais ensuite il s'est peu-à-peu étendu avec le même progrès que le sentiment fondamental. Car elle a du plaisir à remarquer ce sentiment, lorsqu'il se démêle dans les parties de son corps, pourvu qu'il ne soit accompagné d'aucune sensation douloureuse.

§. 2. Le plus grand bonheur des enfans paroît consister à se mouvoir : les chûtes mêmes ne les dégoûtent pas. Un bandeau sur les yeux les chagrineroit moins qu'un lien qui leur ôteroit l'usage des pieds et des mains. En effet, c'est au mouvement qu'ils doivent la conscience la plus vive qu'ils aient de leur existence. La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, semblent la borner dans

un organe ; mais le mouvement la répand dans toutes les parties, et fait jouir du corps dans toute son étendue.

Si l'exercice est pour eux le plaisir qui a le plus d'attrait, il en aura encore plus pour notre statue : car non-seulement elle ne connoît rien qui puisse l'en distraire, mais encore elle éprouvera que le mouvement peut seul lui procurer tous les plaisirs dont elle est capable.

§. 3. Elle aimera sur-tout les corps qui ne l'offensent point : elle sera fort sensible au poli et à la douceur de leur surface, et elle se plaira à y trouver au besoin de la fraîcheur ou de la chaleur.

Tantôt les objets lui feront plus de plaisir, à proportion qu'elle les maniera plus facilement : tels sont ceux qui, par leur grandeur et leur figure, s'accommoderont mieux à l'étendue et à la forme de sa main. D'autres fois ils lui plairont par l'étonnement où elle sera de leur volume, et par la difficulté de les manier. La surprise que lui donnera, par exemple, l'espace qu'elle découvrira autour d'elle, contribuera à lui rendre agréable le transport de son corps d'un lieu dans un autre.

La solidité et la fluidité, la dureté et la mollesse, le mouvement et le repos, seront pour elle des sentimens agréables : car plus ils contrastent, plus ils attirent son attention, et se font remarquer.

§. 4. Mais ce qui deviendra pour elle une source de plaisir, c'est l'habitude qu'elle se

fera de comparer et de juger. Alors elle ne touchera pas les objets pour le seul plaisir de les manier ; elle en voudra connoître les rapports, et elle passera par autant de sentimens agréables qu'elle se formera d'idées nouvelles. En un mot, les plaisirs naîtront sous ses mains, sous ses pas. Ils augmenteront, ils se multiplieront jusqu'à ce que ses forces soient excédées. Alors ils commenceront à être mêlés de fatigue ; peu-à-peu ils s'évanouiront ; enfin il ne lui restera plus que de la lassitude, et le repos deviendra son plus grand plaisir.

§. 5. Quant à la douleur, elle y sera, avec le sens du toucher, plus fréquemment exposée qu'avec les autres ; souvent même elle en trouvera la vivacité bien supérieure à celle des plaisirs qu'elle connoît. Mais l'avantage dont elle jouit, c'est que le plaisir est à sa disposition, et que la douleur ne se fait sentir que par intervalles.

§. 6. Avec les autres sens, son desir consistoit principalement dans l'effort des facultés de l'ame, pour lui retracer une idée agréable le plus vivement qu'il étoit possible. Cette idée étoit la seule jouissance, qu'elle pouvoit par elle-même se procurer, puisqu'il n'étoit pas en son pouvoir de se donner des sensations. Mais l'espece de desir dont elle est capable avec le toucher, embrasse l'effort de toutes les parties du corps qui tendent à se mouvoir, et qui vont, pour ainsi dire, chercher des sensations sur tous les objets palpables. Nous-mêmes,

lorsque nous desirons vivement, nous sentons que nos desirs enveloppent cette double tendance des facultés de l'ame, et des facultés du corps. Dès-lors la jouissance ne se borne plus aux idées que l'imagination représente, elle s'étend au-dehors sur tous les objets qui sont à portée ; et les desirs, au lieu de concentrer notre statue dans ses manieres d'être, comme il arrivoit avec les autres sens, l'entraînent continuellement hors d'elle.

§. 7. Par conséquent son amour, sa haine, sa volonté, son espérance, sa crainte n'ont plus ses propres manieres d'être pour seul objet : ce sont les choses palpables qu'elle aime, qu'elle hait, qu'elle espere, qu'elle craint, qu'elle veut.

Elle n'est donc pas bornée à n'aimer qu'elle : mais son amour pour les corps est un effet de celui qu'elle a pour elle-même : elle n'a d'autre dessein, en les aimant, que la recherche du plaisir, ou la fuite de la douleur ; et c'est-là ce qui va lui apprendre à se conduire dans l'espace qu'elle commence à découvrir.

CHAPITRE VII.

De la maniere dont un homme borné au sens du toucher commence à découvrir l'espace.

§. 1. PUisque les desirs consistent dans l'effort que les parties du corps font de concert avec les facultés de l'ame, notre statue ne peut desirer une sensation, qu'au même instant elle ne se meuve pour chercher l'objet qui peut la lui procurer. Elle sera donc déterminée à se mouvoir, toutes les fois qu'elle se rappellera les sensations agréables, dont le mouvement lui a donné la jouissance.

D'abord elle s'agite sans but déterminé, et cette agitation est elle-même un sentiment dont elle jouit avec plaisir; car elle en sent mieux son existence. Si sa main rencontre ensuite un objet, qui fasse sur elle une impression agréable de chaleur ou de fraîcheur, aussi-tôt tous ses mouvemens sont suspendus, et elle se livre toute entiere à ce nouveau sentiment. Plus il lui paroît agréable, plus elle y fixe son attention; elle voudroit même toucher de toutes les parties de son corps l'objet qui l'occasionne: et ce desir reproduit en elle des mouvemens, qui, au lieu de se faire sans but déterminé, tendent tous à lui procurer la jouissance la plus complete.

Cependant cet objet perd son degré de

chaleur ou de fraîcheur, et la jouissance cesse d'en être agréable. Alors la statue se souvient des premiers mouvemens qui lui ont plu, elle les desire ; et s'agitant une seconde fois, sans autre dessein que de s'agiter, elle change peu-à-peu de place, et touche de nouveaux corps.

Un des premiers objets de sa surprise, c'est sans doute l'espace qu'elle découvre à chaque instant autour d'elle. Il lui semble qu'elle le tire du sein de son être, que les objets ne s'étendent sous ses mains qu'aux dépens de son propre corps ; et plus elle se compare avec l'espace qui l'environne, plus elle sent ses bornes se resserrer.

A chaque fois qu'elle découvre un nouvel espace, et touche de nouveaux objets, elle suspend ses mouvemens, ou les regle, pour mieux jouir des sensations qui lui plaisent ; et elle recommence à se mouvoir pour le seul plaisir de se mouvoir, aussitôt qu'elle cesse de les trouver agréables.

Lorsque, par ce moyen, elle a découvert un certain espace, et qu'elle a éprouvé un certain nombre de sensations, elle se rappelle au moins confusément tout ce dont elle a joui. Se souvenant d'un côté qu'elle le doit à ses mouvemens, sentant de l'autre que ses mouvemens sont à sa disposition, elle desire de parcourir encore cet espace, et de se procurer les mêmes sensations qu'elle a appris à connoître. Elle ne se meut donc plus pour le seul plaisir de se mouvoir.

Mais comme elle ne passe pas toujours par les mêmes endroits, elle éprouve de tems en tems des sentimens qui lui étoient tout-à-fait inconnus. A mesure qu'elle en fait l'expérience, elle juge que ses mouvemens sont propres à lui procurer de nouveaux plaisirs, et cet espoir devient le principe qui la meut.

§. 2. Elle commence donc à juger qu'il y a des découvertes à faire pour elle ; elle apprend que les mouvemens, qui sont à sa disposition, lui donnent le moyen d'y réussir ; et elle devient capable de curiosité.

En effet, la curiosité n'est que le desir de quelque chose de nouveau ; et ce desir ne peut naître, que lorsqu'on a déja fait des découvertes, et qu'on croit avoir des moyens pour en faire encore. Il est vrai qu'on peut se tromper sur les moyens. Devenu curieux par habitude, on s'occupe souvent à des recherches, où il est impossible de faire des progrès. Mais c'est une méprise, où l'on ne seroit pas tombé, si dans d'autres occasions on n'avoit pas eu des succès plus favorables.

§. 3. Il n'étoit peut-être pas impossible que, lorsque notre statue recevoit successivement les autres sens, l'habitude de passer par des manieres d'être toujours différentes, ne lui en fît soupçonner d'autres, dont elle pourroit encore jouir : mais ne sachant pas comment elles devoient lui arriver, et n'ayant aucun moyen, pour en obtenir la jouissance, elle ne pouvoit pas

s'occuper à découvrir en elle une nouvelle maniere d'être. Il étoit bien plus naturel qu'elle tournât tous ses desirs vers les sentimens agréables qu'elle connoissoit. C'est pourquoi je ne lui ai point supposé de curiosité.

§. 4. On sent que la curiosité devient pour elle un besoin, qui la fera continuellement passer d'un lieu dans un autre. Ce sera souvent l'unique mobile de ses actions. Sur quoi il faut remarquer que je ne m'écarte point de ce que j'ai établi, lorsque j'ai dit que le plaisir et la douleur sont la seule cause du développement de ses facultés. Car elle n'est curieuse que dans l'espérance de se procurer des sentimens agréables, ou d'en éviter qui lui déplaisent. Ainsi ce nouveau principe est une conséquence du premier, et le confirme.

§. 5. Dans les commencemens, elle ne fait que se traîner ; elle va ensuite sur ses pieds et sur ses mains ; et rencontrant enfin une élévation, elle est curieuse de découvrir ce qui est au-dessus d'elle, et elle se trouve, comme par hasard, sur ses pieds. Elle chancele, elle marche, en s'appuyant sur tout ce qui est propre à la soutenir : elle tombe, se heurte, et ressent de la douleur. Elle n'ose plus se soulever, elle n'ose presque plus changer de place : la crainte de la douleur balance l'espérance du plaisir. Si cependant elle n'a point encore été blessée par les corps sur lesquels elle a porté la main, elle continuera d'étendre les bras

sans défiance : mais, à la premiere piquure, cette confiance l'abandonnera, et elle demeurera immobile.

§. 6. Peu-à-peu sa douleur se dissipe, et le souvenir, qui lui en reste, trop foible pour contenir le desir de se mouvoir, est assez fort pour la faire mouvoir avec crainte. Ainsi il ne faut que disposer des objets qui l'environnent, et nous lui rendrons sa premiere sécurité par des plaisirs capables d'effacer jusqu'au souvenir de sa douleur, ou nous renouvellerons sa défiance par des sentimens douloureux.

Si nous laissons les choses à leur cours naturel, les accidens pourront être si fréquens, que la défiance ne la quittera plus.

§. 7. Si même, au premier instant, nous l'avions placée dans un lieu, où elle n'eût pu se mouvoir, sans s'exposer à des douleurs vives, le mouvement auroit cessé d'être un plaisir pour elle ; elle fût demeurée immobile, et ne se fût jamais élevée à aucune connoissance des objets extérieurs.

§. 8. Mais si nous veillons sur elle, pour qu'elle n'éprouve que de légeres douleurs, et que ces douleurs soient même encore assez rares, alors elle desirera de se mouvoir ; et ce desir sera seulement accompagné de tems en tems de quelque défiance de ses mouvemens. Elle ne sera donc plus dans le cas de demeurer pour toujours immobile : si elle craint un changement de situation, elle le desire toutes les fois qu'il

peut la soulager, et elle obéit tour-à-tour à ces deux sentimens.

De-là naîtra une sorte d'industrie, c'est-à-dire, l'art de régler ses mouvemens avec précaution, et de faire usage des objets, qu'elle découvrira pouvoir servir à prévenir les accidens auxquels elle est exposée. Le même hasard, qui lui fera saisir un bâton, lui apprendra peu-à-peu qu'il peut l'aider à se soutenir, à juger des corps contre lesquels elle pourroit se heurter, et à connoître les endroits où elle peut porter le pied en toute assurance.

CHAPITRE VIII.

Des idées que peut acquérir un homme borné au sens du toucher.

§. 1. SAns le plaisir, notre statue n'auroit jamais la volonté de se mouvoir : sans la douleur, elle se transporteroit avec sécurité, et périroit infailliblement. Il faut donc qu'elle soit toujours exposée à des sensations agréables ou désagréables. Voilà le principe et la regle de tous ses mouvemens. Le plaisir l'attache aux objets, l'engage à leur donner toute l'attention dont elle est capable, et à s'en former des idées plus exactes. La douleur l'écarte de tout ce qui peut lui nuire, la rend encore plus sensible au plaisir, lui fait saisir les moyens d'en jouir sans danger, et lui donne des leçons d'industrie. En un mot, le plaisir et la douleur sont ses seuls maîtres.

§. 2. Le nombre des idées, qui peuvent venir par le tact, est infini : car il comprend tous les rapports des grandeurs, c'est-à-dire, une science que les plus grands mathématiciens n'épuiseront jamais. Il ne s'agit donc pas d'expliquer ici la génération des idées qu'on peut devoir au toucher : il suffit de découvrir celles que notre statue acquerra elle-même. Les observations que nous avons faites nous fournissent le principe qui doit nous conduire dans

cette recherche : c'est qu'elle ne remarquera, dans ses sensations, que les idées auxquelles le plaisir et la douleur lui feront prendre quelque intérêt. L'étendue de cet intérêt déterminera l'étendue de ses connoissances.

§. 3. Quant à l'ordre dans lequel elle les acquerra, il aura deux causes. L'une sera la rencontre fortuite des objets, l'autre la simplicité des rapports ; car elle n'aura des notions exactes de ceux qui supposent un certain nombre de comparaisons, qu'après avoir étudié ceux qui en demandent moins.

Il est possible de suivre les progrès que la seconde de ces causes pourra lui faire faire ; il n'en est pas de même de ceux qu'elle devra à la premiere. Mais c'est une chose assez inutile, et chacun peut faire à ce sujet les suppositions qu'il jugera à propos.

§. 4. Ses idées sur la solidité, la dureté, la chaleur, etc. ne sont point absolues ; c'est-à-dire, qu'elle ne juge qu'un corps est solide, dur, chaud, qu'autant qu'elle le compare avec d'autres, qui ne le sont pas au même degré, ou qui ont des qualités différentes. Si tous les objets étoient également solides, durs, chauds, etc. elle auroit les sensations de solidité, de dureté et de chaleur, sans le remarquer ; elle confondroit tous les corps à cet égard. Mais parce qu'elle rencontre tour-à-tour de la solidité et de la fluidité, de la dureté et de la mollesse, de la chaleur et du froid ;

elle donne son attention à ces différences, elle les compare, elle en juge, et ce sont autant d'idées par où elle apprend à distinguer les corps. Plus elle exercera ses jugemens à ce sujet, plus son tact acquerra de finesse; et elle se rendra peu-à-peu capable de discerner dans une même qualité jusqu'aux nuances les plus légeres. Voilà les idées qui demandent le moins de comparaisons, et par conséquent les premieres qu'elle aura occasion de remarquer.

§. 5. Ces connoissances appliquent avec une nouvelle vivacité son attention sur les objets qu'elle touche, elles les lui font considérer sous tous les rapports qui la frappent sensiblement. Plus elle en découvre, plus elle se fait une habitude de juger qu'elle en découvrira encore, et la curiosité devient pour elle un besoin plus pressant.

§. 6. Ce besoin sera le principal ressort des progrès de son esprit. Cependant je n'entreprendrai pas d'en suivre tous les effets, parce que je craindrois de m'égarer dans trop de conjectures. J'observerai seulement que la curiosité doit être chez elle bien plus active que chez le commun des hommes. L'éducation l'étouffe souvent en nous, par le peu de soin qu'on prend à la satisfaire; et, dans l'âge où nous sommes abandonnés à nous-mêmes, la multitude des besoins la contraint, et ne nous permet pas de suivre tous les goûts qu'elle nous inspireroit. Mais dans la statue je ne vois rien qui ne tende à l'augmenter. Les sen-

timens agréables qu'elle éprouve souvent, et les sentimens désagréables auxquels elle est quelquefois exposée, (1) doivent l'intéresser vivement à pouvoir reconnoître, aux plus légeres différences, les objets qui les produisent. Elle va donc se livrer à l'étude des corps.

§. 7. Lorsqu'elle n'avoit que le sens de la vue, nous avons observé que son œil appercevoit des couleurs, sans pouvoir remarquer l'ensemble d'aucune figure, sans avoir par conséquent une idée distincte d'étendue. La main a au contraire cet avantage, qu'elle ne peut manier un objet qu'elle ne remarque l'étendue et l'ensemble des parties qui le composent : elle le circonscrit. Il suffit, pour cet effet, qu'elle en sente la solidité. En serrant un caillou, notre statue se fait l'idée d'un corps différent d'un bâton, qu'elle a touché dans toute sa longueur : elle sent dans un cube des angles qu'elle ne peut trouver dans un globe : elle n'apperçoit pas la même direction dans un arc et dans un jonc bien droit. En un mot, elle distingue les choses solides, suivant la forme que chacun fait prendre à sa main ; et elle considere, comme formant un seul tout, les portions d'étendue qu'elle ne peut séparer, ou qu'elle sépare difficilement. Elle acquiert donc les

(1) Je dis *quelquefois*, parce que si ces sentimens se répétoient trop souvent, ils éteindroient tout-à-fait sa curiosité.

idées de ligne droite, de ligne courbe, et de plusieurs sortes de figures.

§. 8. Mais si les premiers corps, qu'elle a occasion de toucher, faisoient tous prendre la même forme à sa main, si elle ne rencontroit, par exemple, que des globes de même volume, elle se borneroit à remarquer que l'un seroit rude, l'autre poli, l'un chaud, l'autre froid, et elle ne donneroit aucune attention à la forme, que sa main prendroit constamment. Ainsi elle toucheroit des globes, sans jamais s'en faire aucune idée. Qu'elle manie au contraire tour-à-tour des globes, des cubes, et d'autres figures de diverses grandeurs, elle sera frappée de la différence des formes que prennent ses mains. Alors elle commence à juger que toutes les figures ne se ressemblent pas. Sa curiosité la porte aussitôt à chercher tous les côtés, par où elles different, et elle s'en forme peu-à-peu des notions exactes. Pour acquérir l'idée d'une figure, il faut donc qu'elle en remarque plusieurs, qui, au premier attouchement, contrastent par quelque endroit d'une maniere sensible : il faut qu'une premiere différence apperçue lui fasse naître le desir d'en appercevoir d'autres. Elle ne desire, par exemple, de connoître un cube, qu'après l'avoir comparé avec un globe, et avoir trouvé dans l'un des angles qu'elle ne trouve pas dans l'autre. En un mot, elle ne cherche de nouvelles idées dans ses sensations, qu'autant qu'elle est prévenue par les pre-

mieres différences qui s'offrent à elle, lorsqu'elle touche successivement plusieurs objets.

§. 9. La notion d'un corps est plus complexe, à proportion qu'elle rassemble en plus grand nombre les perceptions et les rapports, que le tact démêle. Pour connoître quelles idées notre statue se formera des objets sensibles, il faut donc observer dans quel ordre elle jugera de ces perceptions et de ces rapports, et comment elle en fera différentes collections.

§. 10. Ou les sensations qu'elle comparera, sont simples à son égard, parce que ce sont des impressions uniformes, dans lesquelles elle ne sauroit distinguer plusieurs perceptions; tel est le chaud ou le froid : ou ce sont des sensations composées de plusieurs autres, qu'elle peut démêler; telle est l'impression d'un corps, où il y a tout à-la-fois solidité, chaleur, figure, etc.

§. 11. Les sensations simples sont de même ou de différente espece : c'est, par exemple, de la chaleur et de la chaleur, ou de la chaleur et du froid. Les jugemens qu'elle peut porter à leur occasion, sont biens bornés.

Si les sensations sont de même espece, elle sent qu'elles sont distinctes et semblables; elle sent encore si les degrés en sont les mêmes, ou différens. Cependant elle n'a pas de moyen pour les mesurer, et elle n'en juge que par des idées vagues de plus et de moins. Elle sent que la cha-

leur de sa main droite n'est pas la même que la chaleur de sa main gauche ; mais elle n'en connoît qu'imparfaitement les rapports.

Si les sensations sont d'especes différentes, elle apperçoit seulement que l'une n'est pas l'autre ; elle juge que le chaud n'est pas le froid : mais dans les commencemens, elle ignore que ce sont deux sensations contraires ; et pour le découvrir, il faut qu'elle ait occasion de remarquer que le chaud et le froid ne peuvent pas se trouver en même tems dans le même corps, et que l'un détruit toujours l'autre. Ainsi ce jugement, *le chaud et le froid sont des sensations contraires*, ne lui est pas aussi naturel qu'il paroît l'être ; elle le doit à l'expérience.

Dans toutes ces occasions il est évident qu'il lui suffit de donner son attention à deux sensations, pour former tous les jugemens qu'elle est capable de porter.

§. 12. Quand deux objets font chacun une sensation composée, elle apperçoit d'abord que l'un n'est pas l'autre : c'est-là son premier jugement.

Mais nous avons vu que l'attention diminue, à proportion du nombre des perceptions entre lesquelles elle se partage. Elle ne peut donc embrasser toutes celles que produisent deux corps, qu'elle ne soit foible à l'égard de chacune.

La statue ne se formera par conséquent les notions de deux objets, qu'autant que

le plaisir bornera successivement son attention aux différentes perceptions qu'elle en reçoit, et les lui fera remarquer chacune en particulier. Elle juge d'abord de leur chaleur, en ne les considérant qu'à cet égard: elle juge ensuite de leur grandeur, en ne les considérant que sous ce rapport; et parcourant de la sorte toutes les idées qu'elle y remarque, elle forme une suite de jugemens, dont elle conserve le souvenir. De-là résulte le jugement total, qu'elle porte de l'un et de l'autre, et qui réunit dans chacun les perceptions qu'elle y a successivement observées. Elle analyse donc naturellement; et cela confirme ce que j'ai démontré dans ma logique, que nous apprenons l'analyse de la nature même.

§. 13. Les jugemens, qui lui donnent les notions composées de deux corps, ne sont donc qu'une répétition de ce qu'elle a fait sur les perceptions, qu'elle regarde comme simples. C'est l'attention donnée d'abord à deux idées, ensuite à deux autres, et ainsi successivement à toutes celles qu'elle est capable d'y remarquer: et s'il en reste, dont elle n'a pas jugé, c'est qu'elle ne leur a point encore donné d'attention, c'est qu'elle ne les a pas remarquées.

Par conséquent, lorsqu'elle compare deux objets, qu'elle en juge, et qu'elle s'en forme des notions complexes, il n'y a point en elle d'autre opération, que lorsqu'elle juge de deux perceptions simples:

car elle ne fait jamais que donner son attention.

§. 14. Quand elle n'avoit que l'odorat, elle conduisoit son attention d'une idée à une autre, elle en remarquoit la différence : mais elle ne faisoit pas des collections, dont elle déterminât les rapports.

Avec la vue, elle pouvoit à la vérité distinguer plusieurs couleurs qu'elle éprouvoit ensemble : mais elle ne remarquoit pas qu'elles formassent des tous figurés. Elle sentoit seulement qu'elle étoit tout à-la-fois de plusieurs manieres.

Ce n'est qu'avec le tact, que détachant ces modifications de son *moi*, et les jugeant hors d'elle, elle en fait des tous différemment combinés, où elle peut démêler une multitude de rapports.

L'attention dont elle est capable avec le toucher, produit donc des effets bien différens de l'attention, dont elle étoit capable avec les autres sens. Or, cette attention, qui combine les sensasions, qui en fait au-dehors des tous, et qui réfléchissant, pour ainsi dire, d'un objet sur un autre, les compare sous différens rapports; c'est ce que j'appelle *réflexion*. Ainsi l'on voit pourquoi notre statue, sans réflexion avec les autres sens, commence a réfléchir avec le toucher (1).

---

(1) La réflexion n'étant dans l'origine que l'attention même, on pourroit la concevoir de maniere qu'elle auroit lieu avec chaque sens. Mais

§. 15. Un corps qu'elle touche, n'est donc à son égard que les perceptions de grandeur, de solidité, de dureté, etc. qu'elle juge réunies : c'est-là tout ce que le tact lui découvre, et elle n'a pas besoin, pour former un pareil jugement, de donner à ces qualités un sujet, un soutien, ou, comme parlent les philosophes, un *substratum*. Il lui suffit de les sentir ensemble.

§. 16. Autant elle remarque de collections de cette espece, autant elle distingue d'objets; et elle ne les compose pas seulement des idées de grandeur, de solidité, de dureté, elle y fait encore entrer la chaleur ou le froid, le plaisir ou la douleur, et en général tous les sentimens que le tact lui apprend à rapporter au-dehors. Ses propres sensations deviennent donc les qualités des objets. Si elles sont vives, telle qu'une chaleur violente, elle les juge en même tems dans sa main et dans les corps qu'elle touche. Si elles sont foibles, telle qu'une chaleur douce, elle ne les juge que dans ces corps. Ainsi elle peut bien quelquefois cesser de les regarder comme à elles : mais elle ne cessera plus de les attribuer aux objets qui les occasionnent. C'est une erreur où les autres sens n'ont pu la faire tomber, puisqu'elle n'appercevoit jamais ses sensa-

---

pour être d'accord sur les questions de cette espece, il suffit de s'entendre. Je fais cette note pour prévenir les disputes de mots : inconvénient fort ordinaire en métaphysique, et contre lequel on ne sauroit trop se tenir en garde.

tions, que comme son moi modifié différemment.

§. 17. Nous venons de voir que, pour rassembler dans les objets les qualités qui leur conviennent, elle a été obligée de les considérer chacune à part. Elle a donc fait des abstractions : car abstraire, c'est séparer une idée de plusieurs autres, qui entrent avec elle dans la composition d'un tout.

En ne donnant, par exemple, son attention qu'à la solidité d'un corps, elle sépare cette qualité des autres auxquelles elle n'a point eu d'égard. Elle fait de la même maniere les idées abstraites de figure, de mouvement, etc. et aussi-tôt chacune de ces notions se généralise, parce qu'elle remarque qu'il n'en est point qui ne convienne à plusieurs objets, ou qui ne se retrouve dans plusieurs collections.

On voit par là, et par ce que nous avons dit en traitant des autres sens, que les idées abstraites naissent nécessairement de l'usage que nous voulons faire de nos organes ; que par conséquent elles ne sont pas aussi éloignées de l'intelligence des hommes qu'on paroît le croire ; et que leur génération n'est pas assez difficile à comprendre, pour supposer que nous ne puissions les tenir que de l'auteur de la nature.

§. 18. Lorsque la statue étoit bornée aux autres sens, elle ne pouvoit faire des abstractions que sur ses propres manieres d'être : elle en séparoit certains accessoires, communs à plusieurs ; elle en séparoit, par

exemple, le contentement ou le mécontentement, qui les accompagnoient, et elle faisoit par ce moyen les notions générales de manieres d'être agréables, et de manieres d'être désagréables.

Mais actuellement qu'elle s'est accoutumée à prendre ses sensations pour les qualités des objets sensibles, c'est-à-dire, pour des qualités qui existent hors d'elle, et pour ainsi dire, par groupes, elle peut les détacher chacune, des collections dont elles font partie, les considérer à part, et former des abstractions sans nombre. Mais n'ayant pas déterminé l'étendue de sa curiosité, nous n'entreprendrons pas de la suivre ici dans toutes ses opérations.

§. 19. Sa curiosité ne la bornera pas à n'étudier que les objets qui l'environnent. Elles se touchera elle-même, et elle étudiera sur-tout la forme de cet organe, avec lequel elle manie les corps. Elle examinera ses doigts, lorsqu'ils s'écartent, se rapprochent, se plient; frappée de la ressemblance qu'elle commence à découvrir entre ses mains, elle sera curieuse d'en juger encore mieux; elle observera ses doigts un à un, deux à deux, etc. par-là elle multipliera ses notions abstraites sur les nombres, et pourra apprendre que sa main droite a autant de doigts que sa main gauche.

Qu'elle considere alors un corps, elle juge qu'il est un, comme un de ses doigts: qu'elle en considere deux, elle juge qu'ils sont d'eux, comme deux de ses doigts.

Voilà donc ses doigts devenus les signes des nombres. Mais nous ne pouvons assurer, jusqu'où elle portera ces sortes d'idées. Il me suffit de prouver par ces détails, qu'elles sont toutes renfermées dans le toucher, et que notre statue les y remarquera, suivant le besoin qu'elle aura de les acquérir.

§. 20. Ayant étendu ses idées sur les nombres, elle sera plus en état de se rendre compte de ses notions abstraites. Elle pourra, par exemple, remarquer qu'elle forme sur un même objet, jusqu'à cinq ou six abstractions : ou, pour parler autrement, qu'elle y peut observer séparément, jusqu'à cinq ou six qualités différentes. Auparavant elle en apperçoit seulement une multitude, qu'il ne lui étoit pas possible de déterminer : ce qui ne pouvoit manquer d'y répandre de la confusion. Ses progrès sur les nombres contribueront donc à ceux de toutes ses autres connoissances.

§. 21. Mais quelle que soit la multitude des objets qu'elle découvre ; quelque combinaison qu'elle en fasse, elle ne s'élevera jamais aux notions abstraites d'être, de substance, d'essence, de nature, etc. ces sortes de phantômes ne sont palpables qu'au tact des philosophes. Dans l'habitude où elle est de juger que chaque corps est une collection de plusieurs qualités, il lui paroîtra tout naturel qu'elles existent réunies, et elle ne songera pas à chercher quel en peut être le lien ou le soutien. L'habitude nous tient souvent lieu de raison

à nous-mêmes, et il faut convenir qu'elle vaut bien quelquefois les raisonnemens des philosophes.

§. 22. Mais supposé que la statue fût curieuse de découvrir comment ces qualités existent dans chaque collection, elle seroit portée comme nous, à imaginer quelque chose qui en est le sujet ; et si elle pouvoit donner un nom à ce quelque chose, elle auroit une réponse toute prête aux questions des philosophes. Elle en sauroit donc autant qu'eux ; c'est-à-dire, qu'ils n'en savent pas plus qu'elle. En effet leurs définitions, expliquées clairement, n'apprennent à un enfant même, que ce que les sens lui ont appris.

§. 23. Parmi les notions abstraites qu'elle acquiert, il y en a deux, qui méritent quelques considérations particulieres, ce sont celles de durée et d'espace.

Dans le vrai elle ne connoît la durée que par la succession de ses idées. Mais elle pourra se la représenter si sensiblement, en imaginant le passé par un espace qu'elle a parcouru, et l'avenir pour un espace à parcourir, que le tems sera à son égard comme une ligne, suivant laquelle elle se meut. Cette maniere d'en juger lui paroîtra même si naturelle, qu'elle pourra bien tomber dans l'erreur de croire, qu'elle ne connoît la durée, qu'autant qu'elle réfléchit sur le mouvement d'un corps. Quand on a plusieurs moyens pour se représenter une chose, on est ordinairement porté à regarder comme le seul, celui qui est plus

sensible. C'est une méprise, que les philosophes mêmes ont peine à éviter. Aussi Locke est-il le premier, qui ait démontré que nous ne connoissons la durée que par la succession de nos idées.

§. 24. Comme elle connoît la durée par la succession de ses idées, elle connoît l'espace par la co-existence de ses idées. Si le toucher ne lui transmettoit pas à-la-fois plusieurs sensations qu'il distingue, qu'il rassemble, qu'il circonscrit dans de certaines limites, et dont, en un mot, il fait un corps, elle n'auroit l'idée d'aucune grandeur. Elle ne trouve donc cette idée que dans la co-existence de plusieurs sensations. Or dès qu'elle connoît une grandeur, elle a de quoi en mesurer d'autres : elle a de quoi mesurer l'intervalle qui les sépare, celui qu'elles occupent ; en un mot, elle a l'idée de l'espace. Comme elle n'auroit donc aucune idée de durée, si elle ne se souvenoit pas d'avoir eu successivement plusieurs sensations, elle n'auroit aucune idée d'étendue ni d'espace, si elle n'avoit jamais eu plusieurs sensations à-la-fois.

Par-tout où elle ne trouve point de résistance, elle juge qu'il n'y a rien, et elle se fait l'idée d'un espace vide. Cependant ce n'est pas une preuve pour qu'il existe un espace sans matiere : elle n'a qu'à se mouvoir avec quelque vivacité, pour sentir au moins un fluide qui lui résiste.

§. 25. D'abord elle n'imagine rien audelà de l'espace qu'elle découvre autour

d'elle ; et en conséquence elle ne croit pas qu'il y en ait d'autre. Dans la suite l'expérience lui apprend peu-à-peu qu'il s'étend plus loin. Alors l'idée de celui qu'elle parcourt devient un modele, d'après lequel elle imagine celui qu'elle n'a point encore parcouru ; et lorsqu'elle a une fois imaginé un espace où elle ne s'est point transportée, elle en imagine plusieurs les uns hors des autres. Enfin ne concevant point de bornes, au-delà desquelles elle puisse cesser d'en imaginer, elle est comme forcée d'en imaginer encore, et elle croit appercevoir l'immensité même.

§. 26. Il en est de même de la durée. Au premier moment de son existence elle n'imagine rien ni avant ni après. Mais lorsqu'elle s'est fait une longue habitude des changemens auxquels elle est destinée, le souvenir d'une succession d'idées est un modele d'après lequel elle imagine une durée antérieure et une durée postérieure ; de sorte que, ne trouvant point d'instant dans le passé ni dans l'avenir, au-delà duquel elle ne puisse pas en imaginer d'autres, il lui semble que sa pensée embrasse toute l'éternité. Elle se croit même éternelle, car elle ne se rappelle pas qu'elle ait commencé, et elle ne soupçonne pas qu'elle doive finir.

§. 27. Cependant elle n'a dans le vrai ni l'idée de l'éternité, ni celle de l'immensité. Si elle juge le contraire, c'est que son imagination lui fait illusion, en lui repré-

sentant comme l'éternité et l'immensité même, une durée et une espace vagues, dont elle ne peut fixer les bornes.

§. 28. A chaque découverte qu'elle fait, elle éprouve que le propre de chaque sensation est de lui faire prendre connoissance, ou de quelque sentiment qu'elle juge en elle, ou de quelque qualité qu'elle juge au-dehors; c'est-à-dire, que le propre de chaque sensation est pour elle ce que nous appelons *idée*; car toute impression qui donne une connoissance, est une idée.

§. 29. Si elle considere ses sensations comme passées, elle ne les apperçoit plus que dans le souvenir qu'elle en conserve, et ce souvenir est encore une idée; car il redonne ou rappelle une connoissance. J'appelerai ces sortes d'idées *intellectuelles*, ou simplement *idées*, pour les distinguer des autres, que je continuerai de nommer *sensations*. Une idée intellectuelle est donc le souvenir d'une sensation. L'idée intellectuelle de solidité, par exemple, est le souvenir d'avoir senti de la solidité dans un corps qu'on a touché; l'idée intellectuelle de chaleur, est le souvenir d'une certaine sensation qu'on a eue; et l'idée intellectuelle de corps, est le souvenir d'avoir remarqué dans une même collection de l'étendue, de la figure, de la dureté, etc.

§. 30. Or, notre statue sent une différence entre éprouver actuellement des sensations, et se souvenir de les avoir eues. Elle les distingue donc de ce que j'appelle *idée intellectuelle*.

Elle remarque qu'elle a de ces sortes d'idées, sans rien toucher, et qu'elle n'a des sensations qu'autant qu'elle touche. La raison qui lui a fait juger ses sensations dans les objets, ne peut lui faire porter le même jugement sur ses idées intellectuelles. Celles-ci lui paroissent donc comme si elle ne les avoit qu'en elle-même.

§. 31. Par les sensations elle ne connoît que les objets présens au tact, et c'est par les idées qu'elle connoît ceux qu'elle a touchés, et qu'elle ne touche plus. Elle ne juge même bien des objets qu'elle touche, qu'autant qu'elle les compare avec ceux qu'elle a touchés : et comme les sensations actuelles sont la source de ses connoissances, le souvenir de ses sensations passées ou les idées intellectuelles en sont tout le fond : c'est par leur secours que les nouvelles sensations se démêlent, et se développent toujours de plus en plus.

§. 32. En effet lorsqu'elle touche un objet, elle ne jugeroit point de sa grandeur, ni de ses degrés de dureté, de chaleur, etc. si elle ne se souvenoit pas d'avoir manié d'autres grandeurs, où elle a trouvé d'autres degrés de dureté et de chaleur. Mais dès qu'elle s'en souvient, elle juge par comparaison cet objet plus ou moins dur, plus ou moins chaud. C'est donc au souvenir ou à l'idée intellectuelle, qu'elle conserve de certaines grandeurs, de certains degrés de dureté et de chaleur, qu'elle juge des nouveaux objets qu'elle rencontre :

c'est ce souvenir, qui lui faisant faire des comparaisons, lui fait remarquer les différentes idées ou connoissances, que les sensations actuelles lui transmettent.

§. 33. Cependant puisque nous avons vu que le souvenir n'est qu'une maniere de sentir, c'est une conséquence que les idées intellectuelles ne different pas essentiellement des sensations mêmes. Mais vraisemblablement notre statue n'est pas capable de faire cette réflexion. Tout ce qu'elle peut savoir, c'est qu'elle a des idées, qui lui servent pour régler ses jugemens, et qui ne sont pas des sensations. Supposé donc qu'elle eût occasion de réfléchir sur l'origine de ces connoissances, voici, je pense, comment elle raisonneroit.

§. 34. » Mes idées sont bien différentes » de mes sensations, puisque les unes sont » en moi, et les autres au contraire dans » les objets. Or, connoître, c'est avoir des » idées. Mes connoissances ne dépendent » donc d'aucune sensation. D'ailleurs, je ne » juge des objets qui font sur moi des » impressions différentes, que par la com- » paraison que j'en fais aux idées que j'ai » déja. J'ai donc des idées avant d'avoir » des sensations. Mais ces idées, me les » suis-je données à moi-même ? Non sans » doute : comment cela seroit-il possible ? » Pour se donner l'idée d'un triangle, ne » faudroit-il pas déja l'avoir ? Or, si je » l'avois, je ne me la donne pas. Je suis » donc un être, qui par moi-même ai na-

» turellement des idées : elles sont nées
» avec moi. «

Les idées étant le fond de toutes nos connoissances, elles constituent plus particuliérement ce que nous nommons l'être pensant : et quoique les sensations soient le principe de la pensée, et n'appartiennent dans le vrai qu'à l'ame, elles paroissent s'arrêter dans le corps, et être tout-à-fait inutiles à la génération des idées. Notre statue ne manqueroit donc pas de tomber dans l'erreur des idées innées, si elle étoit capable, comme nous, de se perdre dans de vaines spéculations. Mais ce n'est pas la peine d'en faire un philosophe, pour lui apprendre à raisonner si mal (1).

§. 35. N'ayant pas déterminé jusqu'où

---

(1) C'est après de pareils raisonnemens qu'on a accordé des sensations à des animaux auxquels on a refusé des idées, et qu'on a cru que nos idées ne venoient point des sens. Les philosophes, considérant l'homme lorsqu'il a déja acquis beaucoup de connoissances, et voyant qu'alors il a des idées indépendamment des sensations actuelles, ils n'ont pas vu que ses idées n'étoient que le souvenir des sensations précédentes ; ils ont conclu au contraire que les idées avoient toujours précédé les sensations. De-là plusieurs systêmes ; celui des idées innées, celui du P. Mallebranche, et celui de quelques anciens, tel que Platon, qui croyoient que l'ame avoit été douée de toutes sortes de connoissances avant son union avec le corps ; et que par conséquent ce que nous croyons apprendre n'est qu'une réminiscence de ce que nous avons su.

elle portera sa curiosité, principal mobile des opérations de son ame, je n'entreprends pas d'entrer dans un plus grand détail des connoissances, que la réflexion peut lui faire acquérir. Il suffit d'observer que tous les rapports des grandeurs étant renfermés dans les sensations du tact, elle les remarquera, lorsqu'elle sera intéressée à les connoître. Mon objet n'est pas d'expliquer la génération de toutes ses idées : je me borne à démontrer qu'elles lui viennent par les sens, et que ce sont ses besoins qui lui apprennent à les démêler.

Sa méthode, pour les acquérir, est d'observer successivement, l'une après l'autre, les qualités qu'elle attribue aux objets : elle analyse naturellement, mais elle n'a aucun langage. Or, une analyse, qui se fait sans signes, ne peut donner que des connoissances bien bornées ; elles sont nécessairement en petit nombre ; et parce qu'il n'a pas été possible d'y mettre de l'ordre, la collection en doit être fort confuse. Lors donc que je traite des idées qu'acquiert la statue, je ne prétends pas qu'elle ait des connoissances pratiques. Toute sa lumiere est proprement un instinct, c'est-à-dire, une habitude de se conduire d'après des idées dont elle ne sait pas se rendre compte ; habitude qui, étant une fois contractée, la guide sûrement, sans qu'elle ait besoin de se rappeler les jugemens qui la lui ont fait prendre. En un mot, elle a acquis des idées. Mais dès qu'une fois ses idées lui ont

appris à se conduire, elle n'y pense plus, et elle agit par habitude. Pour acquérir des connoissances de théorie, il faut nécessairement avoir un langage : car il faut classer et déterminer les idées ; ce qui suppose des signes employés avec méthode. Voyez la premiere partie de ma grammaire, ou ma logique.

CHAPITRE IX.

Observations propres à faciliter l'intelligence de ce qui sera dit en traitant de la vue.

§. 1. APrès les détails où nous venons d'entrer, ce chapitre paroîtra tout-à-fait inutile; et j'avoue qu'il le seroit, s'il ne préparoit pas le lecteur à se convaincre des observations que nous ferons sur la vue. La maniere, dont les mains jugent des objets par le moyen d'un bâton, de deux, ou d'un plus grand nombre, ressemble si fort à la maniere, dont les yeux en jugent, par le moyen des rayons, que depuis Descartes on explique communément l'un de ces problêmes par l'autre. Le premier sera l'objet de ce chapitre.

§. 2. La premiere fois que la statue saisit un bâton, elle n'a connoissance que de la partie qu'elle tient: c'est-là qu'elle rapporte toutes les sensations qu'il fait sur elle.

Elle ne sait donc pas qu'il est étendu; et par conséquent elle ne peut pas juger de la distance des corps, sur lesquels elle le porte.

Ce bâton peut être incliné différemment, et dès-lors il fait sur sa main des impressions différentes. Mais ces impressions ne lui apprennent pas qu'il est incliné, tant qu'elle ignore qu'il est étendu. Elles ne sauroient donc encore lui découvrir les différentes situations des objets.

Pour juger par son moyen des distances, il faut qu'elle l'ait touché dans toute sa longueur ; et pour juger des situations par l'impression qu'elle en reçoit, il faut que pendant qu'elle le tient d'une main, elle en étudie de l'autre la direction.

§. 3. Tant qu'elle ne saura pas juger de la direction de deux bâtons, dont la longueur lui est connue, et qu'elle tient, l'un de la main droite, et l'autre de la main gauche, elle ne pourra pas découvrir s'ils se croisent quelque part, ni même si leurs extrémités s'éloignent, ou si elles se rapprochent. Elle croira souvent toucher deux corps, lorsqu'elle n'en touchera qu'un : elle croira en haut ce qui est en bas ; en bas ce qui est en haut. Mais dès qu'elle sera capable de remarquer les différentes directions, suivant la différence des impressions, alors elle connoîtra la situation des bâtons, et par-là elle jugera de celle des corps.

Ce jugement ne sera d'abord qu'un raisonnement fort lent. Elle se dira en quelque sorte : ces bâtons ne peuvent se croiser, que l'extrémité de celui que je tiens de la main gauche ne soit à ma droite. Par conséquent les corps qu'ils touchent sont dans une situation contraire à celle de mes mains ; et je dois juger à droite ce que je sens de la main gauche, et à gauche ce que je sens de la main droite. Dans la suite ce raisonnement lui deviendra si familier, et se fera si rapidement, qu'elle jugera de la

situation des corps, sans paroître faire la moindre attention à celle de ses mains.

§. 4. Ce n'est plus à l'extrémité qui agit sur sa main, qu'elle rapporte les sensations qu'un bâton lui transmet; elle sent au contraire à l'extrémité opposée, la dureté ou la mollesse des corps, sur lesquels elle le porte; et cette habitude lui fera distinguer des sensations, qu'elle ne distinguoit pas auparavant.

Supposons qu'elle appuie la paume de la main sur trois joncs d'égale longueur, et réunis, comme s'ils n'en formoient qu'un seul, elle aura une sensation confuse, où elle ne démêlera pas l'action de chaque jonc. Ecartons ces joncs seulement par le bas : aussi-tôt elle apperçoit distinctement trois points de résistance, et par-là elle discerne l'impression que chaque jonc fait sur elle.

Mais il faut bien remarquer qu'elle ne fait cette différence, que parce qu'elle a appris à juger de l'inclinaison par la sensation. Si elle n'avoit pas fait les expériences nécessaires pour porter ce jugement, elle sentiroit dans sa main un seul point de résistance, soit que les joncs fussent réunis par le bas, soit qu'ils fussent écartés.

Cette expérience confirme le sentiment que j'ai adopté sur la vue. Car ne se peut-il pas que, comme la main, l'œil ne confonde des sensations semblables, lorsqu'il ne les juge qu'en lui-même, et qu'il ne commence à en faire la différence, qu'au-

tant qu'il s'accoutume à les rapporter au-dehors ? Il suffit de considérer que les rayons font sur lui l'effet que les joncs font sur la main.

§. 5. Pour déterminer l'intervalle que laissent entr'elles les extrémités de deux bâtons qui se croisent, il suffit à un géometre de déterminer la grandeur des angles et celle des côtés.

La statue ne peut pas suivre une méthode, où il y ait autant de précision. Mais elle sait à-peu-près quelle est la grandeur des bâtons, combien ils sont inclinés, le point où ils se croisent; et elle juge que les extrémités qui portent sur les objets, s'écartent ou se rapprochent dans la même proportion que les extrémités qu'elle saisit. On imagine donc comment à force de tâtonner, elle se fera une espece de géométrie, et jugera de la grandeur des corps à l'aide de deux bâtons.

Si elle avoit quatre mains, elle pourroit par le même artifice juger tout à-la-fois de la hauteur et de la largeur d'un objet; et si elle en avoit un plus grand nombre, elle pourroit l'appercevoir sous une plus grande quantité de rapports. Il suffiroit qu'elle contractât l'habitude de porter des jugemens sur les impressions que lui transmettroient dix bâtons ou davantage.

C'est ainsi que sans aucune connoissance de la géométrie, elle se conduiroit, en tâtonnant, d'après les principes de cette science; et pour dire encore plus, c'est

ainsi que dans le développement de nos facultés, il y a des principes qui nous échappent, au moment même qu'ils nous guident. Nous ne les remarquons pas, et cependant nous ne faisons rien que par leur influence.

Aussi la connoissance des principes de la géométrie seroit-elle tout-à-fait inutile à notre statue. Ce ne seroit jamais qu'en tâtonnant, qu'elle en pourroit faire l'application aux bâtons, dont elle se sert. Or, dès qu'elle tâtonne, elle porte nécessairement les mêmes jugemens que si elle raisonnoit d'après ces principes. Il auroit donc été superflu de lui supposer des idées innées sur les grandeurs et sur les situations : c'est assez qu'elle ait des mains.

CHAPITRE X.

Du repos, du sommeil et du réveil dans un homme borné au sens du toucher.

§. 1. LE mouvement paroît à notre statue un état si naturel, et elle a une si grande curiosité de se transporter par-tout et de tout manier, qu'elle ne prévoit pas sans doute l'inaction où elle ne peut manquer de tomber. Mais peu-à-peu ses forces l'abandonnent; et commençant à sentir de la lassitude, elle la combat quelque tems par le desir qu'elle a encore de se mouvoir; enfin, le repos devient le plus pressant de ses besoins; elle sent que malgré elle, sa curiosité cede; elle étend les bras, et reste immobile.

§. 2. Cependant l'activité de sa mémoire se conserve encore; et il lui semble qu'elle ne vit plus, que par le souvenir de ce qu'elle a été : mais la mémoire se repose à son tour; les idées qu'elle retrace, s'affoiblissent insensiblement, et paroissent se perdre dans un éloignement, d'où elles jettent à peine une lueur qui va s'éteindre. Enfin, toutes les facultés sont assoupies : et c'est pour la statue l'état du sommeil.

§. 3. Au bout de quelques heures, le repos commence à lui rendre ses forces. Ses idées reviennent lentement; il semble qu'elles ne paroissent que pour disparoître;

et son ame, suspendue entre le sommeil et la veille, se sent comme une vapeur légere, qui d'un moment à l'autre, se dissipe et se reproduit. Cependant le mouvement renaît peu-à-peu dans toutes les parties de son corps, ses idées se fixent, ses habitudes se renouvellent, son ame lui est rendue toute entiere, elle croit vivre pour la seconde fois.

Ce réveil lui paroît délicieux. Elle porte les mains sur elle avec étonnement, elle les porte sur tout ce qui l'environne : charmée de se retrouver et de retrouver encore les objets qui lui sont familiers, sa curiosité et tous ses desirs renaissent avec plus de vivacité. Elle s'y livre toute entiere, se transporte de côté et d'autre, reconnoît ce qu'elle a déja connu, et acquiert de nouvelles connoissances. Elle se fatigue donc pour la seconde fois, et cédant à la lassitude, elle s'abandonne encore au sommeil.

§. 4. En passant à plusieurs reprises par ces différens états, elle se fera une habitude de les prévoir; et ils lui deviendront si naturels, qu'elle s'endormira et se réveillera sans être étonnée.

§. 5. C'est au souvenir d'avoir passé de l'un à l'autre, qu'elle les distingue. Elle a d'abord senti ses forces l'abandonner insensiblement : elle les a senties ensuite se renouveler tout-à-coup. Ce passage brusque d'une inaction totate à l'exercice de toutes ses facultés, la frappe, la surprend, et

par-là lui paroît une seconde vie. Il suffit donc de l'opposition qui est entre l'instant de foiblesse, qui a immédiatement précédé le sommeil, et l'instant de force où elle se réveille, pour qu'elle se sente, comme si elle avoit cessé d'être. Si elle avoit repris l'usage de ses facultés par des degrés insensibles, elle n'eût rien pu remarquer de semblable.

§. 6. Cependant elle ne se représente pas ce que ce peut être que l'état d'où elle sort au réveil. Elle ne juge point quelle en a été la durée, elle ne sait pas même s'il a duré. Car rien ne peut lui faire soupçonner qu'il y ait eu en elle ni au-dehors quelque succession. Elle n'a donc aucune notion de l'état de sommeil, et elle n'en distingue l'état de veille, que par la secousse que lui donnent toutes ses facultés, au moment que les forces lui sont rendues.

CHAPITRE XI.

De la mémoire, de l'imagination et des songes dans un homme borné au sens du toucher.

§. 1. LES sensations qui viennent par le tact sont de deux especes : les unes sont l'étendue, la figure, l'espace, la solidité, la fluidité, la dureté, la mollesse, le mouvement, le repos ; les autres sont la chaleur et le froid, et différentes especes de plaisirs et de douleurs. Les rapports de celles-ci sont naturellement indéterminés. Elles ne se conservent donc dans la mémoire, que parce que les organes les ont transmises à plusieurs reprises. Mais celles-là ont des rapports qui se connoissent avec plus d'exactitude. Notre statue mesure le volume des corps avec ses mains ; elle mesure l'espace en se transportant d'un lieu dans un autre ; elle détermine les figures, lorsqu'elle en compte les côtés, et qu'elle en suit le contour ; elle juge à la résistance, de la solidité ou de la fluidité, de la dureté ou de la mollesse ; enfin elle saisit une différence sensible entre le mouvement et le repos, lorsqu'elle considere si un corps change ou ne change pas de situation par rapport à d'autres. Voilà donc de toutes les idées, celles qui se lient le plus fortement et le plus facilement dans sa mémoire.

§. 2. D'un côté elle s'est fait une habi-

tude de rapporter toutes ses sensations à l'étendue, puisqu'elle les regarde comme les qualités des objets qu'elle touche. Toutes ses idées ne sont que de l'étendue chaude ou froide, solide ou fluide, etc. par-là, celles dont les rapports sont le plus vagues, comme celles dont les rapports se déterminent le mieux, sont toutes liées à une même idée. En un mot, toutes ses sensations ne sont à son égard, que des modifications de l'étendue.

§. 3. D'un autre côté, la sensation de l'étendue est telle, que notre statue ne la peut perdre que dans un sommeil profond. Lorsqu'elle est éveillée, elle sent toujours qu'elle est étendue; car elle sent toutes les parties de son corps, qui pesent sur le lieu où elles reposent, et qui le mesurent. Tant qu'elle est éveillée, elle ne peut donc pas avec le tact, comme avec les autres sens, être entiérement privée de toute espece de sensations. Il lui en reste toujours une, à laquelle toutes les autres sont liées, et que je regarde, par cette raison, comme la base de toutes les idées dont elle conserve le souvenir. Tout prouve donc que la mémoire des idées, qui viennent par le tact, doit être plus forte, et durer beaucoup plus que celle des idées qui viennent par les autres sens.

§. 4. Les idées peuvent se retracer avec plus ou moins de vivacité. Lorsqu'elles se réveillent foiblement, la statue se souvient seulement d'avoir touché tel ou tel objet : mais

mais lorsqu'elles se réveillent avec force, elle se souvient des objets, comme si elle les touchoit encore. Or j'ai appellé imagination cette mémoire vive, qui fait paroître présent ce qui est absent.

§. 5. Si nous joignons à cette faculté la réflexion, ou cette opération qui combine les idées, nous verrons comment la statue pourra se représenter dans un objet, les qualités qu'elle aura remarquées dans d'autres. Supposons qu'elle desire de jouir tout à-la-fois de plusieurs qualités, qu'elle n'a point encore rencontrées ensemble, elle les imaginera réunies, et son imagination lui procurera une jouissance, qu'elle ne pourroit pas obtenir par le tact.

§. 6. Voilà la signification la plus étendue qu'on donne au mot *imagination* : c'est de le considérer comme le nom d'une faculté, qui combine les qualités des objets, pour en faire des ensembles, dont la nature n'offre point de modeles. Par-là, elle procure des jouissances, qui, à certains égards, l'emportent sur la réalité même : car elle ne manque pas de supposer dans les objets dont elle fait jouir, toutes les qualités qu'on desire y trouver.

§. 7. Mais la jouissance par le toucher peut se réunir à celle qui se fait par l'imagination ; et ce sera alors pour la statue les plus grands plaisirs dont elle puisse avoir connoissance. Lorsqu'elle touche un objet, rien n'empêche que l'imagination ne le lui représente quelquefois avec des qualités

agréables qu'il n'a pas, et ne fasse disparoître par où il pourroit lui déplaire. Il suffira pour cela d'un desir vif d'y rencontrer les unes, et de n'y pas trouver les autres.

§. 8. L'imagination ne peut lui offrir tant d'attraits de la part des objets, qu'elle ne lui fasse souvent trouver du plaisir à se mouvoir, lors même que ses membres fatigués commencent à se refuser à ses desirs. Elle lui retrace même quelquefois ce plaisir avec tant de vivacité, qu'elle la distrait de la lassitude de ses organes. Alors il n'y a qu'un excès de fatigue, qui puisse lui faire goûter le repos. Un état de peine et de douleur sera le fruit d'un desir, auquel elle s'est livrée avec trop peu de modération; et lorsqu'elle en aura souvent fait l'épreuve, elle apprendra à se méfier des attraits du plaisir, et sera plus attentive à consulter ses forces.

§. 9. Entre la veille et le sommeil profond, nous pouvons distinguer deux états mitoyens : l'un où la mémoire ne rappelle les idées que d'une maniere fort légere; l'autre où l'imagination les rappelle avec tant de vivacité et en fait des combinaisons si sensibles, qu'on croit toucher les objets qu'on ne fait qu'imaginer.

Lorsque la statue s'est endormie dans un lieu où elle a appris à se conduire sans danger, elle peut imaginer qu'il est semé d'épines, de cailloux, qu'elle marche, et qu'à chaque pas, elle se déchire, tombe,

se heurte, et ressent de la douleur. Quoiqu'étonnée de ce changement, elle n'en peut douter; et son état est le même pour elle, que si elle étoit éveillée, et que ce lieu fût en effet tel qu'il lui paroît.

§. 10. Pour découvrir la cause de ce songe, il suffit de considérer qu'avant le sommeil, elle avoit les idées d'un lieu où elle pouvoit se promener sans crainte; celles d'épines, de cailloux, de déchiremens, de chûte, de douleur; enfin celles d'un lieu, où elle avoit fait l'épreuve de toutes ces choses. Or qu'arrive-t-il dans le sommeil? C'est que cette derniere idée ne se réveille point du tout. Celles d'épines, de cailloux, de déchiremens, de chûte, de douleur, et du lieu où elle n'a rien connu de semblable, se retracent avec la même vivacité, que si les objets étoient présens; et se réunissant, il faut que la statue croie que ce lieu est devenu tel que son imagination le lui représente. Si elle se fût rappellé le lieu où elle s'est déchirée, où elle a fait des chûtes, elle ne fût pas tombée dans cette erreur. Il ne se fait donc dans les songes des associations si bizarres et si contraires à la vérité, que parce que les idées qui rétabliroient l'ordre, se trouvent interceptées.

Il n'est pas étonnant, qu'alors les idées se reproduisent dans un désordre, qui rapproche et réunit celles qui sont les plus étrangeres. Ainsi que le sommeil est le repos du corps, il est celui de la mémoire,

de l'imagination et de toutes les facultés de l'ame ; et ce repos a différens degrés. Si ces facultés sont entiérement assoupies, le sommeil est profond. Si elles ne le sont que jusqu'à un certain point, la mémoire et l'imagination assez éveillées pour rappeler certaines idées, ne le sont pas assez pour en rappeler d'autres : dès-lors celles qui se présentent, forment les ensembles les plus extraordinaires.

§. 11. Je frappe la statue au milieu de son rêve, et je l'arrache au sommeil. Son premier sentiment est la crainte ; osant à peine se mouvoir, elle étend les bras avec méfiance ; et toute étonnée de ne point retrouver les objets, dont elle a cru recevoir des blessures, elle se souleve et hasarde de marcher. Peu-à-peu elle se rassure : elle ne sait pas si elle se trompe actuellement, ou si elle s'est trompée le moment précédent. Sa confiance augmente, et elle oublie l'état où elle s'est trouvée en songe, pour jouir uniquement de celui où elle est au réveil.

§. 12. Cependant le sommeil lui devient encore nécessaire. Elle s'y livre, elle a de nouveaux songes, et au réveil ils sont suivis du même étonnement.

En effet ces illusions doivent lui paroître bien étranges. Elle ne sauroit soupçonner qu'elles se sont offertes à elle dans le tems qu'elle dormoit, puisqu'elle n'a aucune idée de la durée de son sommeil. Au contraire, elle ne doute pas qu'elle ne fût éveil-

lée ; car veiller, pour elle, c'est toucher et réfléchir sur ce qu'elle touche. Ses songes ne lui paroissent donc pas des songes, et elle n'en doit avoir que plus d'inquiétude. Elle ne comprend pas pourquoi elle porte sur les mêmes objets des jugemens si différens ; elle ne sait où est l'erreur, et elle passe tour-à-tour de la défiance que lui donnent ses songes, à la confiance que lui rend l'état de veille.

§. 13. Il n'est pas possible qu'elle se souvienne de toutes les idées, qu'elle a eues, étant éveillée ; il doit en être de même de celles qu'elle a eues dans le sommeil.

Quant à la cause qui lui rappelle quelques-uns de ses songes, voici mes conjectures.

Si l'impression en a été vive, et s'ils ont offert les idées dans un désordre qui contredise d'une maniere frappante les jugemens qui ont précédé le tems où elle s'est endormie, son étonnement en ce cas lie ces idées à la chaîne de ses connoissances. Au réveil le même étonnement qui subsiste encore, lui fait faire des efforts pour se les rappeler en détail, et elle se les rappelle. Elle n'en aura au contraire aucun souvenir, si l'intervalle du songe au réveil a été assez long, et rempli par un sommeil assez profond, pour effacer toute l'impression de l'étonnement où elle a été. Enfin, s'il ne lui reste que peu de surprise, quelquefois elle ne rappellera qu'une partie de son rêve, d'autres fois elle se souviendra

seulement d'avoir eu des idées fort extraordinaires.

Ses songes ne se gravent donc dans sa mémoire, que parce qu'ils se lient à des jugemens d'habitude qu'ils contredisent ; et c'est la surprise où elle est encore à son réveil, qui l'engage à se les rappeler.

CHAPITRE XII.

Du principal organe du toucher.

§. 1. LEs détails des chapitres précédens démontrent assez que la main est le principal organe du tact. C'est en effet celui qui s'accommode le mieux à toutes sortes de surfaces. La facilité d'étendre, de raccourcir, de plier, de séparer, de joindre les doigts, fait prendre à la main bien des formes différentes. Si cet organe n'étoit pas aussi mobile et aussi flexible, il faudroit beaucoup plus de tems à notre statue pour acquérir les idées des figures : et combien ne seroit-elle pas bornée dans ses connoissances, si elle en étoit privée !

Si ses bras étoient, par exemple, terminés au poignet, elle pourroit découvrir qu'elle a un corps, et qu'il y en a d'autres hors d'elle : elle pourroit, en les embrassant, se faire quelque idée de leur grandeur et de leur forme ; mais elle ne jugeroit qu'imparfaitement de la régularité ou de l'irrégularité de leurs figures.

Elle sera encore plus bornée, si nous ne laissons aucune articulation dans ses membres. Réduite au sentiment fondamental, elle se sentira comme dans un point, s'il est uniforme ; et s'il est varié, elle se sentira seulement de plusieurs manieres à-la-fois.

§. 2. Les organes du toucher étant moins parfaits, moins propres à transmettre des idées, à proportion qu'ils sont moins mobiles et moins flexibles, n'en pourroit-on pas conclure que la main seroit d'un plus grand secours, si elle étoit composée de vingt doigts, qui eussent chacun un grand nombre d'articulations ? Et si elle étoit divisée en une infinité de parties toutes également mobiles et flexibles, un pareil organe ne seroit-il pas une espece de géométrie universelle (1) ?

Ce n'est pas assez que les parties de la main soient flexibles et mobiles, il faut

---

» (1) Si la main, dit M. de Buffon, avoit un » plus grand nombre de parties, qu'elle fût, par » exemple, divisée en vingt doigts, que ces doigts » eussent un plus grand nombre d'articulations et » de mouvemens, il n'est pas douteux que le sentiment du toucher ne fût infiniment plus parfait » dans cette conformation qu'il ne l'est ; parce » que cette main pourroit alors s'appliquer beaucoup plus immédiatement et plus précisément » sur les différentes surfaces des corps ; et si nous » supposons qu'elle fût divisée en une infinité de » parties, toutes mobiles et flexibles, et qui » pussent toutes s'appliquer en même tems sur » tous les points de la surface des corps, un pareil organe seroit une espece de géométrie universelle, (si je puis m'exprimer ainsi,) par » laquelle nous aurions dans le moment même de » l'attouchement, des idées exactes et précises de » la figure de tous ces corps, et de la différence » même infiniment petite de ces figures. « *Histoire naturelle et générale*, *tom. III*, *pag.* 359.

encore que la statue puisse les remarquer les unes après les autres, et s'en faire des idées exactes. Quelle connoissance auroit-elle des corps par le tact, si elle ne pouvoit connoître qu'imparfaitement l'organe avec lequel elle les touche ? Et quelle idée se formeroit-elle de cet organe, si le nombre des parties en étoit infini ? Elle appliqueroit la main sur une infinité de petites surfaces. Mais qu'en résulteroit-il ? Une sensation si composée, qu'elle n'y pourroit rien démêler. L'étude de ses mains seroit trop étendue pour elle, elle s'en serviroit, sans pouvoir jamais bien les connoître ; et elle n'acquerroit que des notions confuses.

Je dis plus : vingt doigts ne lui seroient peut-être pas si commodes que cinq. Il falloit que l'organe, qui devoit lui donner la connoissance des figures les plus composées, fût peu composé lui-même ; sans quoi, il lui eût été difficile de s'en former une notion distincte ; et par conséquent ç'eût été un obstacle aux progrès de ses connoissances : en pareil cas elle auroit eu besoin d'un organe plus simple, qui étant connu plus facilement, l'eût mis en état de faire une idée du plus composé.

§. 3. Je crois donc qu'elle n'a rien à desirer à cet égard. En effet, que manque-t-il à ses mains ? S'il y a des idées qu'elles ne lui donnent pas immédiatement, elles la mettent sur la voie pour les acquérir. Quand on supposeroit, ce qui n'est pas

possible, qu'ayant un grand nombre de doigts très-fins et très-déliés, elle démêleroit toutes les impressions qu'ils lui transmettroient à-la-fois, elle n'en connoîtroit pas mieux les grandeurs, qui sont l'objet des mathématiques. Elle remarqueroit seulement sur la surface des corps des inégalités, qui lui échappent aujourd'hui; mais qui ne lui échapperont plus, lorsqu'elle jouira du sens de la vue.

TROISIEME PARTIE.

Comment le toucher apprend aux autres sens à juger des objets extérieurs.

CHAPITRE PREMIER.

Du toucher avec l'odorat.

§. 1. JOignons l'odorat au toucher, et rendant à notre statue le souvenir des jugemens qu'elle a portés, lorsqu'elle étoit bornée au premier de ces sens, conduisons-la dans un parterre semé de fleurs; toutes ses habitudes se renouvellent, et elle se croit toutes les odeurs qu'elle sent.

§. 2. Etonnée de se trouver ce qu'elle a cessé d'être depuis si long-tems, elle n'en sauroit encore soupçonner la cause. Elle ignore qu'elle vient de recevoir un nouvel organe, et si le tact lui a appris qu'il y a des objets palpables, il ne lui apprend pas encore qu'aucun d'eux soit le principe des sentimens que nous venons de lui rendre.

Elle en juge au contraire d'après l'habitude où elle a été de les regarder comme des manieres d'être, qu'elle ne doit qu'à

elle-même. Il lui paroît tout naturel d'être tantôt une odeur, tantôt une autre : elle n'imagine pas que les corps y puissent contribuer : elle ne leur connoît que les qualités que le tact seule y fait découvrir.

§. 3. La voilà tout à-la-fois deux êtres bien différens : l'un, qu'elle ne peut saisir, et qui paroît lui échapper à chaque instant : l'autre, qu'elle touche, et qu'elle peut toujours retrouver.

§. 4. Portant au hasard la main sur les objets qu'elle rencontre, elle saisit une fleur qui lui reste dans les doigts. Son bras, mu sans dessein, l'approche et l'éloigne tour-à tour de son visage ; elle se sent d'une certaine maniere, avec plus ou moins de vivacité.

Etonnée, elle répete cette expérience avec dessein. Elle prend et quitte plusieurs fois cette fleur. Elle se confirme qu'elle est ou cesse d'être d'une certaine maniere, suivant qu'elle l'approche ou l'éloigne. Enfin elle commence à soupçonner qu'elle lui doit le sentiment dont elle est modifiée.

§. 5. Elle donne toute son attention à ce sentiment, elle observe avec quelle vivacité il augmente, elle en suit les degrés, les compare avec les différens points de distance, où la fleur est de son visage ; et l'organe de l'odorat ayant été plus affecté, lorsqu'il a été touché par le corps odoriférant, elle découvre en elle un nouveau sens.

§. 6. Elle recommence ces expériences :

elle approche la fleur de ce nouvel organe, elle l'en éloigne : elle compare la fleur présente avec le sentiment produit, la fleur absente avec le sentiment éteint : elle se confirme qu'il lui vient de la fleur, elle juge qu'il y est.

§. 7. A force de répéter ce jugement, elle s'en fait une si grande habitude, qu'elle le porte au même instant qu'elle le sent. Dès-lors il se confond si bien avec la sensation, qu'elle n'en sauroit faire la différence. Elle ne se borne plus à juger l'odeur dans la fleur, elle l'y sent.

§. 8. Elle se fait une habitude des mêmes jugemens, à l'occasion de tous les objets qui lui donnent des sentimens de cette espece ; et les odeurs ne sont plus ses propres modifications : ce sont des impressions que les corps odoriférans font sur l'organe de l'odorat ; ou plutôt ce sont les qualités mêmes de ces corps.

§. 9. Ce n'est pas sans surprise qu'elle se voit engagée à porter des jugemens si différens de ceux qui lui ont été auparavant si naturels ; et ce n'est qu'après des expériences souvent réitérées, que le toucher détruit les habitudes contractées avec l'odorat. Elle a autant de peine à mettre les odeurs au nombre des qualités des objets, que nous en avons nous mêmes à les regarder comme nos propres modifications.

§. 10. Mais enfin familiarisée peu-à-peu avec ces sortes de jugemens, elle distingue les corps auxquels elle juge que les odeurs

appartiennent, de ceux auxquels elle juge qu'elles n'appartiennent pas. Ainsi l'odorat réuni au toucher, lui fait découvrir une nouvelle classe d'objets palpables.

§. 11. Remarquant ensuite la même odeur dans plusieurs fleurs, elle ne la regarde plus comme une idée particuliere, elle la regarde au contraire comme une qualité commune à plusieurs corps. Elle distingue par conséquent autant de classes de corps odoriférans, qu'elle découvre d'odeurs différentes; et elle se forme une plus grande quantité de notions abstraites ou générales, que lorsqu'elle étoit bornée au sens de l'odorat.

§. 12. Curieuse d'étudier de plus en plus ces nouvelles idées, tantôt elle sent les fleurs une à une, tantôt elle en sent plusieurs ensemble. Elle remarque la sensation qu'elles font séparément, et celle qu'elles font après leur réunion. Elle distingue plusieurs odeurs dans un bouquet, et son odorat acquiert un discernement qu'il n'eût point eu, sans le secours du tact.

Mais ce discernement aura des bornes, si les odeurs lui viennent d'une certaine distance, si elles sont en grand nombre, et il lui sera impossible d'en reconnoître aucune. Cependant il y a lieu de conjecturer que son discernement à cet égard sera plus étendu que le nôtre: car les odeurs ayant plus d'attrait pour elle que pour nous, qui sommes partagés entre toutes les jouissances des autres sens, elle s'exercera da-

vantage à en démêler les différences.

Ces deux sens, par l'exercice qu'ils se procurent mutuellement, produisent donc, étant réunis, des connoissances et des plaisirs qu'ils ne donneroient pas étant séparés.

z. 13. Pour appercevoir sensiblement comment les jugemens se distinguent des sensations ou s'y confondent, parfumons des corps dont la figure peu composée soit familiere à notre statue, et présentons-les-lui au premier moment que nous lui donnons le sens de l'odorat. Qu'une certaine odeur soit, par exemple, toujours dans un triangle, un autre dans une carré; chacune se liera avec la figure qui lui est particuliere, et dès-lors la statue ne pourra plus être frappée de l'un ou de l'autre, qu'aussi-tôt elle ne se représente un triangle ou un carré : elle croira sentir une figure dans une odeur, et toucher une odeur dans une figure.

Elle remarquera que, s'il y a des figures qui n'ont point d'odeur, il n'y a point d'odeur qui n'emporte constamment une certaine figure; et elle attribuera à l'odorat des idées qui n'appartiennent qu'au toucher. Pour bouleverser ensuite toutes ses notions, il n'y auroit qu'à parfumer de différentes odeurs des corps de même figure, et à parfumer de la même odeur des corps de figure différente.

§. 14. Le jugement qui lie une figure triangulaire à une odeur, peut se répéter

rapidement, toutes les fois que l'occasion s'en présente, parce qu'il n'a pour objet que des idées peu composées. C'est pourquoi il est propre à se confondre avec la sensation. Mais si la figure étoit compliquée, il faudroit un plus grand nombre de jugemens pour la lier à l'odeur. La statue ne se la représenteroit plus avec la même facilité; elle ne jugeroit plus que la figure et l'odeur lui sont connues par le même sens.

Lorsqu'elle étudie, par exemple, une rose au toucher, elle lie l'odeur à l'ensemble des feuilles, à leur tissu, et à toutes les qualités par où le tact la distingue des autres fleurs qui lui sont connues. Par-là elle s'en fait une notion complexe, qui suppose autant de jugemens qu'elle y remarque de qualités propres à la lui faire reconnoître. A la vérité elle en jugera quelquefois à la premiere impression qu'elle sentira, en y portant la main. Mais elle y sera si souvent trompée, qu'elle s'appercevra bientôt que, pour éviter toute méprise, elle est obligée de se rappeler l'idée la plus distincte que le tact lui en a donnée; et de se dire, *la rose differe de l'œillet, parce qu'elle a telle forme, tel tissu*, etc. Or, ces jugemens étant en grand nombre, il ne lui est plus possible de les répéter tous, au moment qu'elle sent cette fleur. Au lieu donc de sentir les qualités palpables dans l'odeur, elle s'apperçoit qu'elle se les rappelle peu-à-peu; et elle ne tombe plus dans l'erreur

d'attribuer à l'odorat des idées qu'elle ne doit qu'au toucher.

Ses méprises sont fort sensibles, lorsqu'à l'occasion des odeurs, elle répete, sans le remarquer, des jugemens dont elle a contracté l'habitude. Elle en fera qui le seront beaucoup moins, quand nous lui donnerons le sens de la vue.

CHAPITRE II.

De l'ouïe, de l'odorat et du tact réunis.

§. 1. NOtre statue sera comme dans le chapitre précédent, étonnée de se trouver ce qu'elle a été, si au moment que nous ajoutons l'ouïe à l'odorat et au toucher, elle reprend toutes les habitudes qu'elle a contractées avec le premier de ces sens. Ici elle est le chant des oiseaux, là le bruit d'une cascade, plus loin celui des arbres agités, un moment après le bruit du tonnerre ou d'un orage terrible.

Toute entiere à ces sentimens, son tact et son odorat n'ont plus d'exercice. Qu'un silence profond succede tout-à-coup, il lui semblera qu'elle est enlevée à elle-même. Elle est quelque tems sans pouvoir reprendre l'usage de ses premiers sens. Enfin rendue peu-à-peu à elle, elle recommence à s'occuper des objets palpables et odoriférans.

§. 2. Elle trouve ce qu'elle ne cherchoit pas : car ayant saisi un corps sonore, elle l'agite sans en avoir le dessein ; et l'ayant par hasard tour-à-tour approché et éloigné de son oreille, c'en est assez pour la déterminer à le rapprocher et à l'éloigner à plusieurs reprises. Guidée par les différens degrés d'impression, elle l'applique à l'organe de l'ouïe ; et après avoir répété cette expérience, elle juge les sons dans cette

partie, comme elle a jugé les odeurs dans une autre.

§. 3. Cependant elle observe que son oreille n'est modifiée qu'à l'occasion de ce corps : elle entend des sons, lorsqu'elle l'agite, elle n'entend plus rien, lorsqu'elle cesse de l'agiter. Elle juge donc que ces sons viennent de lui.

§. 4. Elle répete ce jugement, elle parvient à le faire avec tant de promptitude, qu'elle ne remarque plus d'intervalle entre le moment où ces sons lui frappent l'oreille, et celui où elle juge qu'ils sont dans ce corps. Entendre ces sons et les juger hors d'elle, sont deux opérations qu'elle ne distingue plus. Au lieu donc de les appercevoir comme des manieres d'être d'elle-même, elle les apperçoit comme des manieres d'être du corps sonore. En un mot, elle les entend dans ce corps.

§. 5. Si nous lui faisons faire la même expérience sur d'autres sons, elle portera encore les mêmes jugemens, et elle les confondra avec la sensation. Dans la suite cette maniere de sentir lui deviendra même si familiere, que son oreille n'aura plus besoin des leçons du tact. Tout son lui paroîtra venir de dehors, même dans les occasions où elle ne pourra pas toucher les corps qui le transmettent. Car un jugement ayant été confondu par habitude avec une sensation, il doit se confondre avec toutes les sensations de même espece.

§. 6. Si plusieurs sons que la statue a étu-

diés, raisonnent ensemble, elle les discernera, non-seulement parce que son oreille est capable d'en saisir jusqu'à un certain point la différence; mais sur-tout parce qu'elle vient de contracter l'habitude de les juger dans des corps qu'elle distingue. C'est ainsi que le toucher contribue à augmenter le discernement de l'ouïe.

Par conséquent, plus elle s'aidera du toucher pour faire la différence des sons, plus elle apprendra à les distinguer. Mais elle les confondra toutes les fois que les corps qui les produisent, cesseront de se démêler au tact.

Le discernement de l'ouïe a donc des bornes, parce qu'il y a des cas où le toucher lui-même ne sauroit tout démêler. Je ne parle pas des bornes qui ont pour cause un défaut de conformation.

§. 7. C'est sur les objets qui sont à la portée de sa main, que la statue commence à faire des expériences. En conséquence il lui semble d'abord, à chaque bruit qui frappe son oreille, qu'elle n'a qu'à étendre le bras pour saisir le corps qui le rend : car elle n'a pas encore appris à le juger plus éloigné. Mais comme elle y est trompée, elle fait un pas, elle en fait un second; et à mesure qu'elle avance, elle observe que le bruit augmente, jusqu'au moment où le corps qui le produit, est aussi près d'elle qu'il peut l'être.

Ces expériences lui apprennent peu-à-peu à juger des différens éloignemens de ce

corps ; et ces jugemens, devenus familiers, se répetent si rapidement, que se confondant avec la sensation même, elle reconnoît enfin les distances à l'ouïe. Elle apprendra de la même maniere, si un corps est à sa droite ou à sa gauche. En un mot elle appercevra la distance et la situation d'un objet à l'ouïe, toutes les fois que l'une et l'autre seront les mêmes, que dans les cas, où elle a eu occasion de faire beaucoup d'expériences. N'ayant même que ce moyen pour s'en assurer, au défaut du tact, elle en fera si souvent usage, qu'elle jugera quelquefois aussi sûrement, que nous jugeons nous-mêmes avec les yeux.

Mais elle courra risque de s'y méprendre, toutes les fois qu'elle entendra des corps dont elle n'aura pas encore étudié la variété des situations et des distances. Il faut donc qu'elle s'accoutume à porter autant de jugemens différens, qu'il y a d'especes de corps sonores et de circonstances où ils se font entendre.

§. 8. Si elle n'avoit jamais entendu le même son, qu'elle n'eût touché la même figure et réciproquement, elle croiroit que les figures emportent avec elles les idées des sons, et que les sons emportent avec eux les idées des figures ; et elle ne sauroit repartir au toucher et à l'ouïe les idées qui appartiennent à chacun de ces sens. De même si chaque son eût constamment été accompagné d'une certaine odeur, et chaque odeur d'un certain son, il ne lui seroit

pas possible de distinguer les idées qu'elle doit à l'odorat, de celles qu'elle doit à l'ouïe. Ces erreurs sont semblables à celles où nous l'avons fait tomber dans le chapitre précédent; et elles préparent aux observations que nous allons faire sur la vue.

CHAPITRE III.

Comment l'œil apprend à voir la distance, la situation, la figure, la grandeur et le mouvement des corps.

§. 1. L'Etonnement de notre statue est encore la premiere chose à remarquer, au moment que nous lui rendons la vue. Mais il est vraisemblable que les expériences qu'elle a faites sur les sensations de l'odorat, de l'ouïe et du toucher, lui feront bientôt soupçonner que ce qui lui paroît encore des manieres d'être d'elle-même, pourroit être des qualités qu'un nouveau sens va lui faire découvrir dans les corps.

§. 2. Nous avons vu qu'étant bornée au tact, elle ne pouvoit pas juger des grandeurs, des situations et des distances, par le moyen de deux bâtons, dont elle ne connoissoit ni la longueur, ni la direction. Or les rayons sont à ses yeux ce que les bâtons sont à ses mains; et l'œil peut être regardé comme un organe, qui a en quelque sorte une infinité de mains, pour saisir une infinité de bâtons. S'il étoit capable de connoître par lui-même la longueur et la direction des rayons, il pourroit, comme la main, rapporter à une extrêmité ce qu'il sentiroit à l'autre; et juger des grandeurs, des distances et des situations. Mais bien loin que le sentiment qu'il éprouve, lui

apprenne la longueur et la direction des rayons, il ne lui apprend pas seulement s'il y en a. L'œil n'en sent l'impression, que comme la main sent celle du premier bâton qu'elle touche par l'un des bouts.

Quand même nous accorderions à notre statue une connoissance parfaite de l'optique, elle n'en seroit pas plus avancée. Elle sauroit qu'en général les rayons font des angles plus ou moins grands, à proportion de la grandeur et de la distance des objets. Mais il ne lui seroit pas possible de mesurer ces angles. Si, comme il est vrai, les principes de l'optique sont insuffisans, pour expliquer la vision, ils le sont à plus forte raison, pour nous apprendre à voir.

D'ailleurs, cette science n'instruit point sur la maniere dont il faut mouvoir les yeux. Elle suppose seulement qu'ils sont capables de différens mouvemens, et qu'ils doivent changer de forme, suivant les circonstances.

L'œil a donc besoin des secours du tact, pour se faire une habitude des mouvemens propres à la vision; pour s'accoutumer à rapporter ses sensations à l'extrémité des rayons, ou à-peu-près, et pour juger par-là des distances, des grandeurs, des situations et des figures. Il s'agit de découvrir ici quelles sont les expériences les plus propres à l'instruire.

§. 3. Soit hasard, soit douleur occasionnée par une lumiere trop vive, la statue porte

porte la main sur ses yeux ; à l'instant les couleurs disparoissent. Elle retire la main, les couleurs se reproduisent. Dès-lors elle cesse de les prendre pour ses manieres d'être. Il lui semble que ce soit quelque chose d'impalpable, qu'elle sent au bout de ses yeux, comme elle sent au bout de ses doigts les objets qu'elle touche.

Mais, comme nous l'avons vu, chacune est une modification simple, qui ne donne par elle-même aucune idée distincte d'étendue : car pareille idée seroit celle d'une étendue figurée ou circonscrite ; et par conséquent elle seroit une idée dont la statue, bornée au sens de la vue, étoit absolument privée. Une couleur ne représentera donc pas des dimensions à des yeux qui n'ont pas appris à la rapporter sur toutes les parties d'une surface : ils se sentiront seulement modifiés en eux-mêmes, et ils ne verront rien encore au-delà.

Mais, quoique les sensations de chaud et de froid ne portent avec elles aucune idée d'étendue, elles s'étendent cependant sur toutes les dimensions des corps, auxquels nous avons appris à les rapporter. C'est de la même maniere que les couleurs s'étendront sur les objets : le toucher fera contracter aux yeux l'habitude de les juger sur une surface, comme il y juge lui-même le chaud et le froid.

§. 4. Parce que les couleurs sont enlevées à la statue, lorsqu'elle porte la main sur la surface extérieure de l'organe de la vue, et

parce qu'elles lui sont rendues toutes les fois qu'elle retire la main, il faut nécessairement qu'elle les voie paroître ou disparoître, comme si elles étoient sur cette surface même, et c'est-là qu'elle commence à leur donner de l'étendue.

Quand les corps s'éloignent ou s'approchent, elle ne juge donc point encore ni de leur distance, ni de leur mouvement. Elle apperçoit seulement des couleurs qui paroissent plus ou moins, ou qui disparoissent tout-à-fait.

§. 5. Cette surface lumineuse est égale à la surface extérieure de l'œil, c'est tout ce que voit la statue : ses yeux n'apperçoivent rien au-delà, elle ne démêle donc point de bornes dans cette surface : elle la voit immense.

§. 6. Si nous offrons à sa vue une grande partie de l'horison, la surface qu'elle verra sur ses yeux pourra représenter une vaste campagne, variée par les couleurs et par les formes d'une multitude innombrable d'objets. La statue voit donc toutes ces choses : elle les voit, dis-je, mais elle n'en a point d'idée, et elle ne peut pas même en avoir d'aucune.

Cette proposition paroîtra sans doute un paradoxe à ceux qui décident que *la vue seule, indépendamment du toucher, nous donne l'idée de l'étendue, puisque l'étendue est l'objet nécessaire de la vision ;* et que *la différence des couleurs nous fera remarquer nécessairement les bornes ou limites qui séparent deux couleurs,*

et par conséquent nous donnera une idée de figure.

Il est certain que nous remarquons tout cela nous-mêmes, et je conviens que la statue voit tout ce que nous remarquons, et plus encore. Mais lorsqu'elle n'a pas appris du coucher à diriger ses yeux, est-elle capable de remarquer ces choses comme nous? Et en a-t-elle des idées, si elle ne les remarque pas?

Il ne suffit pas de répéter, d'après Locke, que toutes nos connoissances viennent des sens: si je ne sais pas comment elles en viennent, je croirai qu'aussi-tôt que les objets font des impressions sur nous, nous avons toutes les idées que nos sensations peuvent renfermer, et je me tromperai. Voilà ce qui m'est arrivé, et ce qui arrive encore à tous ceux qui écrivent sur cette question. Il semble qu'on ne sache pas qu'il y a de la différence entre voir et regarder; et cependant nous ne nous faisons pas des idées, aussi-tôt que nous voyons; nous ne nous en faisons qu'autant que nous regardons avec ordre, avec méthode. En un mot, il faut que nos yeux analysent: car ils ne saisiront pas l'ensemble de la figure la moins composée, s'ils n'en ont pas observé toutes les parties séparément, l'une après l'autre, et dans l'ordre où elles sont entre elles. Or, les yeux de la statue savent-ils analyser, lorsqu'ils ne voient encore les couleurs qu'en eux-mêmes ou tout au plus sur leur prunelle? Voilà proprement à quoi

se réduit la question. Je suis persuadé qu'un mathématicien, à qui on la proposeroit, en se servant, comme je fais, du mot *analyser*, répondroit, sans balancer, que les yeux de la statue n'analysent pas; car il se souvient combien il lui en a coûté à lui-même pour apprendre l'analyse. Mais si on la lui proposoit avec le mot *regarder*, ce qui au fond n'y change rien, je crois qu'il répondroit également sans balancer: ses yeux regardent, puisqu'ils voient.

Il fera certainement cette réponse, s'il pense que les yeux seuls, *indépendamment au toucher*, nous donnent des idées de figure, aussi-tôt qu'ils voient des couleurs. Mais comment des yeux, dont la vue ne s'étend pas au-delà de la prunelle, sauroient-ils regarder? Car enfin, pour regarder, il faut qu'ils sachent se diriger sur un seul des objets qu'ils voient; et pour se faire une idée de la figure de cet objet, quelque peu composée qu'elle soit, il faut qu'ils sachent se diriger sur chacune de ses parties, successivement et dans l'ordre où elles sont entre elles. Mais comment se dirigeront ils en suivant un ordre qu'ils ne connoissent pas? Comment même se dirigeront-ils sur quelque chose? Cette action de leur part ne suppose-t-elle pas un espace, dans lequel ils recevroient les objets à différentes distances de leur prunelle, et à différentes distances entre eux, espace qu'ils ne connoissent pas encore? Je ne dirai donc pas, comme tout le monde, et comme j'ai dit

jusqu'à présent moi-même, et fort peu exactement, que nos yeux ont besoin d'apprendre à voir; car ils voient nécessairement tout ce qui fait impression sur nous; mais parce qu'il ne suffit pas de voir pour se faire des idées, je dirai qu'ils ont besoin d'apprendre à regarder.

C'est de la différence qui est entre ces deux mots, que dépendoit l'état de la question. Or, pourquoi cette différence qui n'échappe pas aux plus petits grammairiens, échappe-t-elle aux philosophes? Voilà donc comment nous raisonnons. Nous établissons mal l'état d'une question, nous ne savons pas l'établir, et cependant nous prétendons la résoudre (1). Je viens de me prendre moi-même sur le fait, et j'avoue que je m'y suis pris souvent; mais j'y prends plus souvent les autres.

Enfin quoiqu'il ait pu nous en coûter, voilà la question réduite à une question bien simple, et il est prouvé que les yeux de la statue ont besoin d'apprendre à regarder. Voyons comment le toucher les instruira.

§. 7. Par curiosité ou par inquiétude, la statue porte la main devant ses yeux: elle l'éloigne, elle l'approche; et la surface qu'elle voit, en est plus lumineuse ou plus

---

(1) J'ai démontré dans ma logique que nous devons toutes nos idées à l'analyse, et que toute question bien établie se résoud en quelque sorte d'elle-même.

obscure. Aussi-tôt elle juge que le mouvement de sa main est la cause de ces changemens ; et comme elle sait qu'elle la meut à une certaine distance, elle soupçonne que cette surface n'est pas aussi près d'elle qu'elle l'a cru.

§. 8. Qu'alors elle touche un corps qu'elle a devant les yeux, elle substituera une couleur à une autre si elle le couvre avec la main ; et si elle retire la main, la premiere couleur reparoîtra. Il lui semble donc que sa main fait, à une certaine distance, succéder ces deux couleurs.

Une autre fois elle la promene sur une surface, et voyant une couleur qui se meut sur une autre couleur, dont les parties paroissent et disparoissent tour-à-tour, elle juge sur ce corps la couleur immobile, et sur sa main la couleur qui se meut. Ce jugement lui devient familier ; et elle voit les couleurs s'éloigner de ses yeux, et se porter sur sa main et sur les objets qu'elle touche.

§. 9. Etonnée de cette découverte, elle cherche autour d'elle, si elle ne touchera pas tout ce qu'elle voit. Sa main rencontre un corps d'une nouvelle couleur, son œil apperçoit une autre surface, et les mêmes expériences lui font porter les mêmes jugemens.

Curieuse de découvrir s'il en est de même de toutes les sensations de cette espece, elle porte la main sur tout ce qui l'environne ; et touchant un corps peint de plu-

sieurs couleurs, son œil contracte l'habitude de les démêler sur une surface qu'il juge éloignée.

C'est sans doute par une succession de sentimens bien agréables pour elle, qu'elle conduit ses yeux dans ce cahos de lumiere et de couleurs. Engagée par le plaisir, elle ne se lasse point de recommencer les mêmes expériences et d'en faire de nouvelles. Elle accoutume peu-à-peu ses yeux à se fixer sur les objets qu'elle touche; ils se font une habitude de certains mouvemens; et bientôt ils percent comme à travers un nuage, pour voir dans l'éloignement les objets que la main saisit, et sur lesquels elle semble répandre la lumiere et les couleurs.

§. 10. En conduisant tour-à-tour sa main de ses yeux sur les corps, et des corps sur ses yeux, elle mesure les distances. Elle approche ensuite ces mêmes corps, et les éloigne alternativement. Elle étudie les différentes impressions que son œil reçoit à chaque fois; et s'étant accoutumée à lier ces impressions avec les distances connues par le tact, elle voit les objets tantôt plus près, tantôt plus loin, parce qu'elle les voit où elle les touche.

§. 11. La premiere fois qu'elle porte la vue sur un globe, l'impression qu'elle en reçoit, ne représente qu'un cercle plat, mêlé d'ombre et de lumiere. Elle ne voit donc pas encore un globe: car son œil n'a pas appris à juger du relief sur une surface

où l'ombre et la lumiere sont distribuées dans une certaine proportion. Mais elle touche, et parce qu'elle apprend à porter avec la vue les mêmes jugemens qu'elle porte avec le tact, ce corps prend sous ses yeux le relief qu'il a sous ses mains.

Elle réitere cette expérience, et elle répete le même jugement. Par-là elle lie les idées de rondeur et de convexité à l'impression que fait sur elle un certain mélange d'ombre et de lumiere. Elle essaie ensuite de juger d'un globe, qu'elle n'a pas encore touché. Dans les commencemens elle s'y trouve sans doute quelquefois embarrassée: mais le tact leve l'incertitude; et par l'habitude qu'elle se fait de juger qu'elle voit un globe, elle forme ce jugement avec tant de promptitude et d'assurance, et lie si fort l'idée de cette figure à une surface, où l'ombre et la lumiere sont dans une certaine proportion, qu'enfin elle ne voit plus à chaque fois que ce qu'elle s'est dit si souvent qu'elle doit voir.

§. 12. Elle apprendra également à voir un cube, lorsque ses yeux faisant une étude des impressions qu'ils reçoivent au moment que la main sent les angles et les faces de cette figure, elle contractera l'habitude de remarquer dans les différens degrés de lumiere les mêmes angles et les mêmes faces; et ce n'est qu'alors qu'elle discernera un globe d'un cube.

§. 13. L'œil ne parvient donc à voir distinctement une figure, que parce que la

main lui apprend à en saisir l'ensemble. Il faut que, le dirigeant sur les différentes parties d'un corps, elle lui fasse donner son attention d'abord à une, puis à deux, peu-à-peu à un plus grand nombre, et en même tems aux différentes impressions de la lumiere. S'il n'étudioit pas séparément chaque partie, il ne verroit jamais la figure entiere; et s'il n'étudioit pas avec quelle variété la lumiere agit sur lui, il ne verroit que des surfaces plates. Ainsi la statue ne parvient à voir tant de choses à-la-fois, que parce que les ayant remarquées séparément, elle se rappelle en un instant tous les jugemens qu'elle a portés l'un après l'autre.

§. 14. Notre expérience peut nous convaincre combien la mémoire est nécessaire pour parvenir à saisir l'ensemble d'un objet fort composé. Au premier coup-d'œil qu'on jette sur un tableau, on le voit fort imparfaitement : mais on porte la vue d'une figure à l'autre, et même on n'en regarde pas une toute entiere. Plus on la fixe, plus l'attention se borne à une de ses parties : on n'apperçoit, par exemple, que la bouche.

Par-là, nous contractons l'habitude de parcourir rapidement tous les détails du tableau; et nous le voyons tout entier, parce que la mémoire nous présente à-la-fois tous les jugemens que nous avons portés successivement.

Mais cela est encore très-borné à notre égard. Si j'entre, par exemple, dans un grand cercle, il ne me donne d'abord

qu'une idée vague de multitude. Je ne sais que je suis au milieu de dix ou douze personnes, qu'après les avoir comptées; c'est-à-dire, qu'après les avoir parcourues une à une avec une lenteur qui me fait remarquer la suite de mes jugemens. Si elles n'avoient été que trois, je ne les aurois pas moins parcourues; mais c'eût été avec une rapidité qui ne m'eût pas permis de m'en appercevoir.

Si nos yeux n'embrassent une multitude d'objets qu'avec le secours de la mémoire, ceux de notre statue auront besoin du même secours pour saisir l'ensemble de la figure la plus simple. Car n'étant pas exercés, cette figure est encore trop composée pour eux. La statue n'aura donc l'idée d'un triangle, qu'après l'avoir analysé.

§. 15. C'est la main, qui fixant successivement la vue sur les différentes parties d'une figure, les grave toutes dans la mémoire : c'est elle qui conduit, pour ainsi dire, le pinceau, lorsque les yeux commencent à répandre au-dehors la lumiere et les couleurs qu'ils ont d'abord senties en eux-mêmes. Ils les apperçoivent où le toucher leur apprend qu'elles doivent être : ils voient en haut ce qu'il leur fait juger en haut, en bas ce qu'il leur fait juger en bas : en un mot, ils voient les objets dans la même situation que le tact les représente.

Le renversement de l'image n'y met aucun obstacle; parce que tant qu'ils n'ont pas été instruits, il n'y a proprement pour

eux ni haut ni bas. Le toucher, qui peut seul découvrir ces sortes de rapports, peut seul aussi leur apprendre à en juger.

D'ailleurs ne voyant au-dehors, que parce qu'ils rapportent les couleurs sur les objets que la main touche, il faut nécessairement qu'ils s'accordent à porter sur les situations les mêmes jugemens que le toucher.

§. 16. Chacun fixe l'objet que la main saisit, chacun rapporte les couleurs à la même distance, au même lieu; et comme le renversement de l'image ne leur empêche pas de voir un objet dans sa vraie situation, la même image, quoique double, ne leur empêche pas de le voir simple. La main les force à juger d'après ce qu'elle sent en elle-même. En les obligeant de rapporter au-dehors les sensations qu'ils éprouvent en eux, elle les leur fait rapporter à chacun sur l'unique objet qu'elle touche, et au seul endroit même où elle le touche. Il n'est donc pas naturel qu'ils le voient double.

§. 17. Par la même raison, elle leur apprend au même instant à juger des grandeurs. Dès qu'elle leur fait voir les couleurs sur ce qu'elle touche, elle leur apprend à les étendre chacune sur toutes les parties qui les leur envoient; elle dessine devant eux une surface, dont elle marque les bornes.

Ainsi, soit qu'elle éloigne ou qu'elle approche un objet, il leur paroît de la même grandeur, quoiqu'alors l'image augmente ou diminue; comme il leur paroît simple

et dans sa situation, quoique l'image s. i: double et renversée.

§. 18. Enfin elle leur fait voir le mouvement des corps, parce qu'elle les accoutume à suivre les objets qu'elle fait passer d'un point de l'espace à l'autre.

§. 19. Jusqu'ici la statue n'a étudié à la vue que les objets qui sont à la portée de sa main ; car c'est par-là qu'elle doit nécessairement commencer. Elle n'a donc point encore appris à voir au-delà, et elle se voit comme renfermée dans un court espace. A la vérité le transport de son corps lui a appris que l'espace doit être beaucoup plus grand ; mais elle n'imagine pas comment il pourra le lui paroître aux yeux. En vain, se diroit-elle, il y a de l'étendue au-delà de celle que je vois : un pareil jugement ne peut la lui rendre visible. Ainsi qu'elle ne voit jusqu'à la portée de la main, que parce qu'ayant en même tems vu et touché à plusieurs reprises les objets qui sont dans cet espace, elle a si fort lié les jugemens du tact avec les sensations de lumiere, que voir et juger se font tout à-la-fois, et se confondent : elle ne verra plus loin, que lorsque de nouvelles expériences lui feront confondre, avec ces mêmes sensations, les jugemens qu'elle portera sur d'autres distances.

Elle apperçoit donc un espace qui s'étend environ à deux pieds autour d'elle. Son œil instruit par le tact en mesure les parties, détermine la figure et la grandeur des

objets qui y sont renfermés, les place à différentes distances, juge de leur situation, de leur mouvement et de leur repos.

§. 20. Quant à ceux qui sont plus éloignés, elle les voit tous à l'extrêmité de cette enceinte qui borne sa vue. Elle les apperçoit comme sur une surface lumineuse, concave et immobile. Ils lui paroissent figurés, parce que les expériences qu'elle a faites sur ceux qui sont à la portée de la main, suffisent à cet effet. S'ils se meuvent horisontalement, elle les voit passer d'une partie de la surface à l'autre : s'ils s'approchent ou s'ils s'éloignent d'elle, elle les voit seulement augmenter et diminuer d'une maniere fort sensible. Mais elle ne juge point de leur vraie grandeur ; car elle n'a appris à connoître à la vue, les objets renfermés dans le court espace seul visible pour elle, que parce que le tact lui a fait lier différentes idées de grandeurs aux différentes impressions qui se font sur ses yeux. Or ces impressions varient à proportion des distances, puisque les imaginations diminuent ou augmentent dans la même proportion. N'ayant donc fait aucune expérience pour lier ces impressions avec les grandeurs qui sont à quelques pas d'elle, elle ne peut juger des objets éloignés que d'après les habitudes qu'elle a contractées. L'impression causée par de petites images, doit par conséquent les lui faire paroître petits, et l'impression causée par de grandes images, doit les lui faire

paroître grands ; car c'est ainsi qu'elle juge de ceux que le tact a mis à la portée de ses yeux. Les liaisons qu'elle a formées pour juger, à la vue, des grandeurs qui sont à un pied ou à deux, ne suffisent donc pas pour juger de celles qui sont au-delà. Elles ne peuvent à ce sujet que la jeter dans l'erreur.

Cette surface, qui termine sa vue, est précisément le même phénomene que la voûte du ciel, à laquelle tous les astres semblent attachés, et qui paroît porter de tous côtés sur les extrêmités des terres où la vue peut s'étendre. Elle la voit immobile tant qu'elle l'est elle-même : elle la voit qui fuit devant elle, ou qui la suit, lorsqu'elle change de place. C'est ainsi que le ciel à l'horison nous paroît se mouvoir.

§. 21. Cependant elle étend les bras pour saisir ce qu'elle voit. Surprise de ne rien toucher, elle avance. Enfin elle rencontre un corps : aussi-tôt les jugemens de la vue s'accordent avec ceux du tact. Un moment après elle recule : d'abord l'objet ne lui paroît pas en être plus loin d'elle. Mais ayant essayé d'y porter la main, et n'ayant pu l'atteindre, elle va encore à lui ; et s'en étant éloignée et rapprochée à plusieurs reprises, elle s'accoutume peu-à-peu à le voir hors de la portée de la main.

Le mouvement qu'elle a fait pour s'en éloigner, lui donne à-peu-près une idée de l'espace qu'elle laisse entr'elle et lui : elle sait quelle en étoit la grandeur quand elle

le touchoit ; et si le tact lui a appris à le voir à deux pieds, d'une certaine grandeur, le souvenir qui lui reste de cette grandeur, lui apprend à la lui conserver à une plus grande distance.

Alors elle peut juger à la vue s'il s'éloigne ou s'il s'approche, ou s'il se meut dans quelqu'autre direction ; car elle en voit les mouvemens dans les changemens qui arrivent, aux impressions qui se font sur ses yeux. Il est vrai que ces changemens sont les mêmes, soit qu'elle aille à lui, ou qu'il vienne à elle, soit qu'elle passe devant lui dans une certaine direction, ou qu'il passe devant elle dans une direction contraire ; mais le sentiment qu'elle a de son propre mouvement ou de son propre repos, ne lui permet pas de s'y tromper.

Elle s'accoutume donc à lier différentes idées de distance, de grandeur et de mouvement aux différentes impressions de lumiere. Elle ne sait pas à la vérité que les images, qui se tracent au fond de l'œil, diminuent à proportion des distances. Elle ne sait pas même s'il y a de pareilles images. Mais elle éprouve des sensations différentes, et les jugemens dont elle se fait une habitude, suivant les circonstances, venant à se confondre avec ces sensations, ce n'est plus dans ses yeux qu'elle sent la lumiere et les couleurs ; elle les sent à l'autre extrêmité des rayons, comme elle sent la solidité, la fluidité, etc. au bout du bâton avec lequel elle touche les corps.

Ainsi plus ses yeux reglent leurs jugemens, d'après les leçons du toucher, plus l'espace leur paroît prendre de profondeur. Elle apperçoit la lumiere et les couleurs, qui, répandues sur les objets, en déduisent la grandeur, la figure, en tracent le mouvement dans l'espace; en un mot, elle les voit où elle juge qu'elles doivent être.

§. 22. Cependant quelque souvenir qu'elle ait de la grandeur d'un objet, elle ne peut l'empêcher de diminuer à ses yeux, à mesure qu'il s'éloigne d'elle. Voici la raison de ce phénomene.

Un objet n'est visible qu'autant que l'angle, qui détermine l'étendue de son image sur la rétine, est d'une certaine grandeur. Je suppose qu'il doive être au moins d'une minute: mais c'est uniquement pour fixer nos idées; car la chose doit varier suivant les yeux.

Dans cette supposition on conçoit aisément qu'un objet vu distinctement à une certaine distance, ne peut s'éloigner, qu'à chaque instant les angles, qui faisoient voir les moindres parties, ne deviennent plus petits, et que plusieurs ne se trouvent au-dessous d'une minute. Il faut même que dans quelques-uns les côtés se rapprochent au point de se confondre en une seule ligne. Ainsi de plusieurs angles il s'en formera un, dont les côtés se confondront encore, si l'objet continue à s'éloigner. Il y aura donc des parties qui cesseront de se tracer sur la rétine. Elles se ramasseront, se pé-

nétreront, se confondront avec celles qui se peindront encore; et les extrêmités de l'objet se rapprocheront. L'image, par exemple, la tête d'un homme se fera sans distinction de traits.

Or le toucher n'apprend à l'œil à voir les objets dans leur véritable grandeur, que parce qu'il lui apprend à en démêler les parties, et à les appercevoir les unes hors des autres. C'est ce qu'il ne peut faire, qu'autant qu'elles sont tracées distinctement sur la rétine. Car les yeux ne sauroient parvenir à remarquer dans leurs sensations ce qui n'y seroit pas. Ils doivent donc juger un objet plus ramassé et plus petit, quand il est dans un éloignement où quantité de traits de son image se confondent. Par conséquent, à quelque distance que soit un objet, il continue de paroître de la même grandeur, tant que la diminution des angles n'altere pas sensiblement l'image qui se peint sur la rétine; et c'est parce que cette altération se fait par des degrés insensibles, qu'un objet qui s'éloigne paroît diminuer insensiblement.

§. 23. Non seulement les yeux de la statue démêlent les objets qu'elle ne touche plus, ils démêlent encore ceux qu'elle n'a pas touchés, pourvu qu'ils en reçoivent des sensations semblables, ou à-peu-près. Car le tact ayant une fois lié différens jugemens à différentes impressions de lumiere, ces impressions ne peuvent plus se reproduire que les jugemens ne se répetent et ne se

confondent avec elles. C'est ainsi qu'elle s'accoutume peu-à-peu à voir sans le secours du toucher.

§. 24. Cependant les expériences qui lui ont appris à voir la distance, la grandeur et la figure d'un corps, ne suffiront pas toujours pour lui apprendre à voir la distance, la grandeur et la figure de tout autre. Il faut qu'elle fasse autant d'observations, qu'il y a d'objets qui réfléchissent différemment la lumiere ; il faut même que sur chaque objet elle multiplie ses observations, suivant les différens degrés de distance ; et encore, malgré toutes ces précautions, se trompera-t-elle souvent sur les grandeurs, sur les distances et sur les figures.

Ce n'est, par conséquent, qu'après bien des études, qu'elle commencera à s'assurer mieux des jugemens de sa vue : mais il lui sera impossible d'éviter absolument toute méprise. Souvent elle sera trompée par les expériences mêmes, auxquelles elle croit devoir se fier davantage. Accoutumée, par exemple, à lier l'idée de proximité à la vivacité de la lumiere, et l'idée d'éloignement à son obscurité ; quelquefois des corps lumineux lui paroîtront plus proches qu'ils ne sont, et au contraire des corps peu éclairés lui paroîtront plus éloignés.

§. 25. Il pourroit même arriver à ses yeux d'être avec le toucher en contradiction, au point de ne pouvoir plus s'accorder à porter avec lui les mêmes jugemens. Ils ver-

ront, par exemple, de la convexité sur un relief peint, où la main n'appercevra qu'une surface plate. Sans doute étonnée de ce nouveau phénomene, elle ne sait lequel croire de ces deux sens: en vain le tact releve l'erreur de la vue; les yeux accoutumés à juger par eux-mêmes, ne consultent plus leur maître. Ayant appris de lui à voir d'une maniere, ils ne peuvent plus apprendre à voir différemment.

En effet, ils ont contracté une habitude qui ne peut leur être enlevée, parce que les jugemens qui leur font voir de la convexité dans une certaine impression d'ombre et de lumiere, sont devenus naturels. Car ayant été faits à bien des reprises, ils se répetent rapidement, et se confondent avec la sensation, toutes les fois que la même impression d'ombre et de lumiere a lieu.

Si l'on disposoit les choses de maniere, que parmi les objets que notre statue auroit occasion de toucher, il y eût autant de reliefs peints sur des surfaces plates, que de corps véritablement convexes; elle seroit fort embarrassée pour distinguer à la vue ceux qui ont de la convexité, de ceux qui n'en ont pas. Elle y seroit trompée si souvent, qu'elle n'oseroit s'en rapporter à ses yeux; elle n'en croiroit plus que le toucher.

Une glace mettroit encore ces deux sens en contradiction. La statue ne douteroit pas qu'il n'y eût au-delà un grand espace.

Elle seroit fort étonnée d'être arrêtée par un corps solide, et elle le seroit encore autant, lorsqu'elle commenceroit à reconnoître les objets qu'il lui répete. Elle n'imagine pas comment ils se doublent à la vue; et elle ne sait pas s'ils ne pourroient pas aussi se doubler au tact.

§. 26. Non-seulement la vue sera en contradiction avec le toucher, elle le sera encore avec elle-même. La statue juge par exemple, qu'une tour est ronde et fort petite, quand elle est à une certaine distance. Elle approche, et elle en voit sortir des angles, elle la voit grandir à ses yeux. Se trompe-t-elle, ou s'est-elle trompée? C'est ce qu'elle ne saura, que lorsqu'elle sera à portée de toucher la tour. Ainsi le tact, qui seul a instruit les yeux, peut aussi lui seul faire discerner les occasions où l'on peut compter sur leur témoignage.

§. 27. Mais si la statue est privée de ce secours, elle s'aidera de toutes les connoissances qu'elle a acquises. Tantôt elle jugera de la distance par la grandeur. Un objet lui paroît-il aussi grand à la vue qu'au toucher, elle le voit près; lui paroît-il plus petit, elle le voit loin. Car elle a remarqué que les apparences des grandeurs varient suivant les distances.

§. 28. D'autres fois elle détermine les distances par le degré de netteté des figures qui s'offrent à ses yeux. Ayant souvent observé qu'elle voit plus confusément les objets qui sont éloignés, et plus distinctement

ceux qui sont proches, elle lie l'idée d'éloignement à la vue confuse d'une figure, et l'idée de proximité à la vue distincte. Elle prend donc l'habitude de voir un objet fort loin, quand elle le voit peu distinctement; et de le voir près, quand elle en distingue mieux les parties.

§. 29. Alors jugeant de la grandeur par la distance, comme elle juge dans d'autres occasions de la distance par la grandeur, elle voit plus grand ce qu'elle croit plus loin. Deux arbres, par exemple, qui lui enverront des images de même étendue, ne lui paroîtront point égaux, ni à la même distance, si l'un se peint plus confusément que l'autre: elle verra plus grand et plus loin celui où elle discernera moins de choses. Une mouche encore lui paroîtra un oiseau dans l'éloignement, si passant rapidement devant ses yeux, elle ne laisse appercevoir qu'une image confuse, semblable à celle d'un oiseau éloigné.

Ces principes sont connus de tout le monde, et la peinture les confirme. Un cheval qui occupe sur la toile le même espace qu'un mouton, paroîtra plus grand et dans l'enfoncement, pourvu qu'il soit peint d'une maniere plus confuse.

C'est ainsi que les idées de distance, de grandeur et de figure, d'abord acquises par le toucher, se prêtent ensuite des secours, pour rendre les jugemens de la vue plus sûrs.

§. 30. Notre statue voyant l'espace pren-

dre de la profondeur à ses yeux, a encore un moyen pour connoître avec plus de précision les distances, et par conséquent les grandeurs. C'est de porter la vue sur les objets, qui sont entr'elle et celui qu'elle fixe. Elle le voit plus loin et plus grand, si elle en est séparée par des champs, des bois, des rivieres. Car l'étendue des champs, des bois et des rivieres lui étant connue, c'est une mesure qui détermine combien elle en est éloignée. Mais si quelque élévation lui cache les objets intermédiaires, elle ne jugera de sa distance, qu'autant que quelque circonstance lui en rappelera la grandeur. Un cheval immobile peut, par exemple, lui paroître assez petit et assez près. Il se meut : à ses mouvemens elle le reconnoît : aussi-tôt elle le juge de la grandeur ordinaire, et elle l'apperçoit dans l'éloignement.

Elle le croit d'abord assez petit et assez près, parce qu'aucun objet intermédiaire ne lui en fait voir la distance, et qu'aucune circonstance ne lui apprend ce que ce peut être. Mais dès que le mouvement le lui fait reconnoître, elle le voit à-peu-près de la grandeur qu'elle sait appartenir à cet animal; et elle le voit loin d'elle, parce qu'elle juge que l'éloignement est la seule cause qui ait pu le rendre si confus à ses yeux.

§. 31. Avec ces secours, elle discerne donc assez bien à l'œil les distances : mais elle n'y réussit plus, aussi-tôt qu'ils viennent à lui manquer; et sa vue est bornée là, où

elle cesse de voir des objets intermédiaires, et où elle n'apperçoit que des corps, dont le tact ne lui a pas appris la grandeur. Les cieux lui paroissent former une voûte, qui ne s'éleve pas au-dessus des montagnes, et qui ne s'étend pas au-delà des terres que son œil embrasse. Faites-lui voir d'autres objets au-dessus de ces montagnes et au-delà de ces terres; cette voûte aura plus de hauteur et plus d'étendue. Mais elle en auroit eu moins, si on avoit supposé les montagnes moins élevées, et les terres resserrées dans des bornes plus étroites. Le faîte d'un arbre lui auroit paru toucher le ciel.

Ce phénomene est donc, comme nous l'avons dit, le même que celui qui bornoit sa vue à deux pieds d'elle : et puisque n'ayant aucun moyen pour juger de l'éloignement des astres, ils lui paroissent tous à la même distance, c'est une preuve que dans la supposition que nous avons faite plus haut, tous les objets ont dû lui paroître à la portée de sa main.

§. 32. Cependant familiarisée avec les grandeurs, elle les compare, et cette comparaison influe sur les jugemens qu'elle en porte. Dans les commencemens elle ne juge pas un objet absolument grand, ni absolument petit; mais elle en juge par rapport à des grandeurs, qui lui étant plus familieres, sont à son égard la mesure de toutes les autres. Elle voit grand, par exemple, tout ce qui est au-dessus de sa

hauteur, et petit, tout ce qui est au-dessous. Ces comparaisons se font ensuite si rapidement, qu'elle ne les remarque plus; et dès lors la grandeur et la petitesse deviennent pour elle des idées absolues. Une pyramide de vingt pieds, qu'elle aura trouvée absolument grande à côté d'une de dix, elle la jugera absolument petite à côté d'une de quarante; et elle ne soupçonnera pas que ce soit la même.

Au reste, il n'est pas nécessaire pour ces expériences, que les objets soient de même espece: il suffit que l'œil ait occasion de comparer grandeur à grandeur. C'est pourquoi dans une plaine fort étendue, les mêmes objets lui paroîtront plus petits, que dans un pays coupé par des côteaux.

Cette maniere de comparer les grandeurs est encore une cause qui contribue à les diminuer aux yeux, suivant qu'elles sont plus éloignées, et sur-tout plus élevées. Car l'œil ne peut suivre un objet qui fuit devant lui, ou qui s'éleve dans l'air, qu'il ne le compare avec un plus grand espace, à proportion qu'il le voit à une plus grande distance.

§. 33. Tels sont les moyens par où la statue apprendra à juger à la vue de l'espace, des distances, des situations, des figures, des grandeurs et du mouvement. Plus elle se sert de ses yeux, plus l'usage lui en devient commode. Ils enrichissent la mémoire des plus belles idées, suppléent à l'imperfection des autres sens, jugent

jugent des objets qui leur sont inaccessibles, et se portent dans un espace, auquel l'imagination peut seule ajouter. Aussi leurs idées se lient si fort à toutes les autres, qu'il n'est presque pas possible à la statue de penser aux objets odoriférans, sonores ou palpables, sans les revêtir aussi-tôt de lumiere et de couleur. Par l'habitude qu'ils contractent de saisir tout un ensemble, d'en embrasser même plusieurs, et de juger de leurs rapports, ils acquierent un discernement si supérieur, que la statue les consulte par préférence. Elle s'applique donc moins à reconnoître au son les situations et les distances, à discerner les corps par les nuances des odeurs qu'ils exhalent, ou par les différences que la main peut découvrir sur leur surface. L'ouïe, l'odorat, le toucher en sont par conséquent moins exercés. Peu-à-peu devenus plus paresseux, ils cessent d'observer dans les corps toutes les différences qu'ils y démêloient auparavant; et ils perdent de leur finesse, à proportion que la vue acquiert plus de sagacité.

CHAPITRE IV.

Pourquoi on est porté à attribuer à la vue, des idées qu'on ne doit qu'au toucher. Par quelle suite de réflexions on est parvenu à détruire ce préjugé.

§. 1. IL nous est devenu si naturel de juger à l'œil des grandeurs, des figures, des distances et des situations, qu'on aura peut-être encore bien de la peine à se persuader que ce ne soit là qu'une habitude due à l'expérience. Toutes ces idées paroissent si intimément liées avec les sensations de couleur, qu'on n'imagine pas qu'elles en aient jamais été séparées. Voilà, je pense, l'unique cause qui peut retenir dans le préjugé. Mais pour le détruire tout-à-fait, il suffit de faire des suppositions semblables à celles que nous avons déja faites.

§. 2. Notre statue croiroit infailliblement que les odeurs et les sons lui viennent par les yeux, si, lui donnant tout à-la-fois la vue, l'ouïe et l'odorat, nous supposions que ces trois sens fussent toujours exercés ensemble; en sorte qu'à chaque couleur qu'elle verroit, elle sentît une certaine odeur, et entendît un certain son, et qu'elle cessât de sentir et d'entendre lorsqu'elle ne verroit rien.

C'est donc parce que les odeurs et les sons se transmettent sans se mêler avec les

couleurs, qu'elle démêle si bien ce qui appartient à l'ouïe et à l'odorat. Mais comme le sens de la vue et celui du toucher agissent en même tems, l'un pour nous donner les idées de lumiere et de couleur, l'autre pour nous donner celles de grandeur, de figure, de distance et de situation, nous distinguons difficilement ce qui appartient à chacun de ces sens, et nous attribuons à un seul ce que nous devrions partager entr'eux.

Ainsi la vue s'enrichit aux dépens du toucher, parce que n'agissant qu'avec lui, ou qu'en conséquence des leçons qu'elle en a reçues, ses sensations se mêlent avec les idées qu'elle lui doit. Le tact au contraire agit souvent seul, et ne nous permet pas d'imaginer que les sensations de lumiere et de couleur lui appartiennent.

Mais si la statue ne voyoit jamais que les corps qu'elle toucheroit, et ne touchoit jamais que ceux qu'elle verroit, il lui seroit impossible de discerner les sensations de la vue de celles du toucher. Elle ne soupçonneroit seulement pas qu'elle eût des yeux. Ses mains lui paroîtroient voir et toucher tout ensemble.

Ce sont donc des jugemens d'habitude qui nous font attribuer à la vue, des idées que nous ne devons qu'au tact.

§. 3. Il me semble que lorsqu'une découverte est faite, il est curieux de connoître les premiers soupçons des philosophes, et sur-tout les réflexions de ceux qui ont été sur le point de saisir la vérité.

Mallebranche est, je crois, le premier qui ait dit qu'il se mêle des jugemens dans nos sensations. Il remarque que bien des lecteurs seront choqués de ce sentiment. Mais ils le seront sur-tout quand ils verront les explications que ce philosophe en donne. Car il n'évite un préjugé, que pour tomber dans une erreur. Ne pouvant comprendre comment nous formerions nous-mêmes ces jugemens, il les attribue à Dieu : maniere de raisonner fort commode, et presque toujours la ressource des philosophes.

» Je crois devoir avertir, dit-il, que ce » n'est point notre ame qui forme les juge- » mens de la distance, de la grandeur, » etc. des objets ; ... mais que c'est Dieu, » en conséquence des lois de l'union de » l'ame et du corps. C'est pour cela que j'ai » appelé *naturel* ces sortes de jugemens, » pour marquer qu'ils se font en nous, sans » nous et malgré nous. .... Dieu seul peut » nous instruire en un instant de la gran- » deur, de la figure, du mouvement et » des couleurs des objets qui nous envi- » ronnent «.

Il explique encore plus au long dans un éclaircissement sur l'optique, comment il imagine que Dieu forme pour nous ces jugemens.

Locke n'étoit pas capable de faire de pareils systêmes. Il reconnoît que nous ne voyons des figures convexes, qu'en vertu d'un jugement que nous formons nous-mê-

mes, et dont nous nous sommes fait une habitude. Mais la raison qu'il en donne n'est pas satisfaisante.

» Comme nous nous sommes, dit-il, ac-
» coutumés par l'usage à distinguer quelle
» sorte d'image les corps convexes pro-
» duisent ordinairement en nous, et quels
» changemens arrivent dans la réflexion de
» la lumiere, selon la différence de la fi-
» gure sensible des corps, nous mettons
» aussi-tôt à la place de ce qui nous paroît,
» la cause même de l'image que nous vo-
» yons, et cela en vertu d'un jugement
» que la coutume nous a rendu habituel;
» de sorte que joignant à la vision un ju-
» gement que nous confondons avec elle,
» nous nous formons l'idée d'une figure
» convexe...... «

Peut-on supposer que les hommes connoissent les images que les corps convexes produisent en eux, et les changemens qui arrivent dans la réflexion de la lumiere, selon la différence des figures sensibles des corps?

Molineux, en proposant un problême qui a donné occasion de développer tout ce qui concerne la vue, paroît n'avoir saisi qu'une partie de la vérité.

» Supposez, lui fait dire Locke, un
» aveugle de naissance, qui soit présente-
» ment homme fait, auquel on ait appris
» à distinguer par l'attouchement un globe
» et un cube de même métal, et à-peu-
» près de même grosseur..... On demande

» si, en les voyant, il pourra les discer-
» ner? «

Les conditions que les deux corps soient de même métal et de même grosseur, sont superflues; et la derniere paroît supposer que la vue peut, sans le secours du tact, donner différentes idées de grandeur. Cela étant, on ne voit pas pourquoi Locke et Molineux nient qu'elle puisse toute seule discerner les figures.

D'ailleurs, ils auroient dû raisonner sur les distances, les situations et les grandeurs, comme sur les figures; et conclure qu'au moment où un aveugle-né ouvriroit les yeux à la lumiere, il ne jugeroit d'aucune de ces choses. Car elles se retrouvent toutes en petit dans la perception des différentes parties d'un globe et d'un cube. C'est se contredire que de supposer qu'un œil, qui discerneroit les situations, les grandeurs et les distances, ne sauroit discerner les figures. Le docteur Barclai est le premier qui ait pensé que la vue par elle-même ne jugeroit d'aucune de ces choses.

Une autre conséquence qui n'auroit pas dû échapper à Locke, c'est que des yeux sans expérience ne verroient qu'en eux-mêmes la lumiere et les couleurs, et que le tact peut seul leur apprendre à voir au-dehors.

Enfin Locke auroit dû remarquer qu'il se mêle des jugemens dans toutes nos sensations, par quelque organe qu'elles soient transmises à l'ame. Mais il dit précisément le contraire.

Tout cela prouve qu'il faut bien du tems, bien des méprises et bien des demi-vues, avant d'arriver à la vérité. Souvent on est tout auprès, et on ne sait pas la saisir.

CHAPITRE V.

D'un aveugle-né, à qui les cataractes ont été abaissées.

§. 1. CHezelden, fameux chirurgien de Londres, a eu plusieurs fois occasion d'observer des aveugles-nés, à qui il a abaissé les cataractes. Comme il a remarqué que tous lui ont à peu-près dit les mêmes choses, il s'est borné à rendre compte de celui dont il a tiré le plus de détails.

C'étoit un jeune homme de 13 à 14 ans. Il eut de la peine à se prêter à l'opération; il n'imaginoit pas ce qui pouvoit lui manquer. En connoîtrai-je mieux, disoit-il, mon jardin? M'y promenerai-je plus librement? D'ailleurs, n'ai-je pas sur les autres l'avantage d'aller la nuit avec plus d'assurance? C'est ainsi que les compensations qu'il trouvoit dans son état, lui faisoient qu'il étoit tout aussi-bien partagé que nous. En effet, il ne pouvoit regretter un bien qu'il ne connoissoit pas.

Invité à se laisser abattre les cataractes, pour avoir le plaisir de diversifier ses promenades, il lui paroissoit plus commode de rester dans les lieux qu'il connoissoit

parfaitement ; car il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût jamais lui être aussi facile de se conduire à l'œil dans ceux où il n'avoit pas été. Il n'eût donc point consenti à l'opération, s'il n'eût souhaité de savoir lire et écrire. Ce seul motif le décida ; et l'on commença par abaisser la cataracte à l'un de ses yeux.

§. 2. Il faut remarquer qu'il n'étoit point si aveugle, qu'il ne distinguât le jour d'avec la nuit. Il discernoit même à une grande lumiere le blanc, le noir et le rouge. Mais ces sensations étoient si différentes de celles qu'il eut dans la suite, qu'il ne les put pas reconnoître.

§. 3. Quand il commença à voir, les objets lui parurent toucher la surface extérieure de son œil. La raison en est sensible.

Avant qu'on lui abaissât les cataractes, il avoit souvent remarqué qu'il cessoit de voir la lumiere, aussi-tôt qu'il portoit la main sur ses yeux. Il contracta donc l'habitude de la juger au-dehors. Mais parce que c'étoit une lueur foible et confuse, il ne discernoit pas assez les couleurs, pour découvrir les corps qui les lui envoyoient. Il ne les jugeoit donc pas à une certaine distance, il ne lui étoit donc pas possible d'y démêler de la profondeur : et, par conséquent, elles devoient lui paroître toucher immédiatement ses yeux. Or, l'opération ne put produire d'autre effet, que de rendre la lumiere plus vive et plus distincte.

Ce jeune homme devoit donc continuer de la voir, où il l'avoit jugée jusqu'alors, c'est-à-dire, contre son œil.

Par conséquent, il n'appercevoit qu'une surface égale à la grandeur de cet organe.

§. 4. Mais il prouva la vérité des observations que nous avons faites : car tout ce qu'il voyoit lui paroissoit d'une grandeur étonnante. Son œil n'ayant point encore comparé grandeur à grandeur, il ne pouvoit avoir à ce sujet des idées relatives. Il ne savoit donc point encore démêler les limites des objets, et la surface, qui le touchoit, devoit, comme à la statue, lui paroître immense. Aussi nous assure-t-on qu'il fut quelque tems avant de concevoir qu'il y eût quelque chose au-delà de ce qu'il voyoit.

§. 5. Il appercevoit tous les objets pêle-mêle et dans la plus grande confusion, et il ne les distinguoit point, quelque différentes qu'en fussent la forme et la grandeur. C'est qu'il n'avoit point encore appris à saisir à la vue plusieurs ensembles. Comment l'auroit-il appris ? Ses yeux, qui n'avoient jamais rien analysé, ne savoient pas regarder, ni par conséquent remarquer différens objets, et se faire de chacun des idées distinctes.

Mais à mesure qu'il s'accoutuma à donner de la profondeur à la lumiere, et à créer, pour ainsi dire, un espace au-devant de ses yeux, il plaça chaque objet à différentes distances, assigna à chacun le lieu

qu'il devoit occuper, et commença à juger à l'œil de leur forme et de leur grandeur relative.

§. 6. Tant qu'il ne se fut point encore familiarisé avec ces idées, il ne les comparoit que difficilement; et il étoit bien éloigné d'imaginer comment les yeux pourroient être juges des rapports de grandeur. C'est pourquoi n'étant point encore sorti de sa chambre, il disoit, que quoiqu'il la sût plus petite que la maison, il ne comprenoit pas comment elle pourroit le lui paroître à la vue. En effet, son œil n'avoit point fait jusques-là de comparaisons de cette espece. C'est aussi par cette raison, qu'un objet d'un pouce, mis devant son œil, lui paroissoit aussi grand que la maison.

§. 7. Des sensations aussi nouvelles, et dans lesquelles il faisoit à chaque instant des découvertes, ne pouvoient manquer de lui donner la curiosité de tout voir, et de tout étudier à l'œil. Aussi lorsqu'on lui montroit des objets, qu'il reconnoissoit au toucher, il les observoit avec soin pour les reconnoître une autre fois à la vue. Il y apportoit même d'autant plus d'attention, qu'il ne les avoit d'abord reconnus ni à leur forme, ni à leur grandeur : mais il avoit tant de choses à retenir, qu'il oublioit la maniere de voir quelques objets, à mesure qu'il apprenoit à en voir d'autres. J'apprends, disoit-il, mille choses en un jour, et j'en oublie tout autant.

§. 8. Dans cette situation, les objets qui

réfléchissent le mieux la lumiere, et dont l'ensemble se saisit plus facilement, devoit lui plaire plus que les autres. Tels sont les corps polis et réguliers. Aussi nous assure-t-on qu'ils lui paroissoient plus agréables ; mais il ne put en rendre raison. Ils lui plaisoient même déja davantage, dans un tems où il ne savoit point encore bien dire quelle en étoit la forme (1).

§. 9. Comme le relief des objets n'est pas aussi sensible dans la peinture, que dans la réalité, ce jeune homme fut quelque tems à ne regarder les tableaux, que comme des plans différemment colorés : ce ne fut qu'au bout de deux mois qu'ils lui parurent

---

(1) Je crois devoir avertir que ne n'est pas-là précisément ce que rapporte Chezelden. Car en même tems qu'il dit que ce jeune homme ne pouvoit discerner les objets, quelque différentes qu'en fussent la forme et la grandeur, il assure qu'il trouvoit beaucoup plus agréables ceux qui étoient réguliers. Pour moi, cela me paroît tout-à-fait contradictoire ; et Chezelden ne s'est pas expliqué avec assez de soin. Il étoit naturel que ce jeune homme ne distinguât ni forme ni grandeur, au premier moment qu'il vit la lumiere ; mais il ne lui eût pas été possible de trouver plus de plaisir à voir des objets réguliers, si sa vue eût continué d'être aussi confuse. Il n'a donc pu les juger plus agréables, que lorsqu'il commençoit à démêler des formes et des grandeurs. Il avoit sans doute de la peine à expliquer à ses observateurs les différences qu'il remarquoit alors : et c'est peut-être ce qui a fait juger qu'elles lui avoient échappé jusqu'à ce moment.

représenter des corps solides ; et ce fut une découverte, qu'il parut faire tout-à-coup. Surpris de ce phénomene, il les regardoit, il les touchoit, et il demandoit, quel est le sens qui me trompe ? Est-ce la vue ou le to ucher?

§. 10. Mais un prodige pour lui, ce fut le portrait en mignature de son pere. Cela lui paroissoit aussi extraordinaire, que *de mettre un muid dans une pinte*, c'étoit son expression. Son étonnement avoit pour cause l'habitude que son œil avoit prise, de lier la forme à la grandeur d'un objet. Il ne s'étoit pas encore accoutumé à juger que ces deux choses peuvent être séparées.

§. 11. Nous avons du penchant à nous prévenir, et nous présumons volontiers que tout est bien dans un objet qui nous a plu par quelqu'endroit. Aussi ce jeune homme paroissoit-il surpris que les personnes qu'il aimoit le mieux, ne fussent pas les plus belles : et que les mets qu'il goûtoit davantage, ne fussent pas les plus agréables à l'œil.

§. 12. Plus il exerçoit sa vue, plus il se félicitoit d'avoir consenti à se laisser abaisser la cataracte ; et il disoit que chaque nouvel objet étoit pour lui un délice nouveau. Il parut sur-tout enchanté, lorsqu'on le conduisit à Epsom, où la vue est très-belle et très-étendue. Il appeloit ce spectacle, une maniere de voir. Il n'avoit pas tort ; car il y a en effet autant de manieres de voir, qu'il entre de jugemens diffé-

rens dans la vision : et combien n'y en doit-il pas entrer, à la vue d'une campagne fort vaste et fort variée ! Il le sentoit mieux que nous, parce qu'il les formoit avec peu de facilité.

§. 13. On remarque que le noir lui étoit désagréable, et que même il se sentit saisi d'horreur la premiere fois qu'il vit un negre. C'est peut-être parce que cette couleur lui rappeloit son premier état.

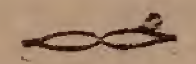
§. 14. Enfin, plus d'un an après, on fit l'opération sur l'autre œil, et elle réussit également. Il vit de cet œil tout en grand, mais moins qu'il n'avoit fait avec le premier. Je crois démêler la raison de cette différence. C'est que ce jeune homme prévenu qu'il devoit voir de la même maniere avec celui-ci, mêla aux sensations qu'il lui transmettoit, les jugemens dont il s'étoit fait une habitude avec celui par où on avoit commencé l'opération. Mais comme il n'y pouvoit pas porter du premier coup la même précision, il vit de cet œil les objets encore trop grands. La même prévention put aussi les lui faire voir moins confusément, qu'il n'avoit fait avec le premier. Mais on n'en dit rien.

Lorsqu'il commença à regarder un objet des deux yeux, il crut le voir une fois plus grand. C'est qu'il etoit plus naturel que l'œil, qui voyoit en petit, ajoutât aux grandeurs qu'il appercevoit, qu'il n'étoit naturel que celui qui voyoit en grand, en retranchât.

Mais ses yeux ne virent point double : parce que le toucher, en apprenant à celui qui venoit de s'ouvrir à la lumiere, à démêler les objets, les lui fit voir, où il les faisoit voir à l'autre.

§. 15. Au reste, Chezelden remarque que ce qui embarrassoit beaucoup les aveugles-nés, à qui il a abaissé les cataractes, c'étoit de diriger les yeux sur les objets qu'ils vouloient regarder. Cela devoit être : jusqu'alors n'ayant pas eu besoin de les mouvoir, ils n'avoient pu se faire une habitude de les conduire, et cela confirme ce que j'ai démontré.

Il n'est pas possible qu'il n'y ait des choses à desirer dans des observations qu'on fait pour la premiere fois sur des phénomenes, où il entre mille détails difficiles à saisir. Mais elles servent au moins à donner des vues pour observer une autre fois avec plus de succès. Je hasarderai les miennes dans le chapitre suivant.



CHAPITRE VI.

Comment on pourroit observer un aveugle-né, à qui on abaisseroit les cataractes.

§. 1. UNe précaution à prendre avant l'opération des cataractes, ce seroit de faire réfléchir l'aveugle-né sur les idées qu'il a reçues par le toucher; en sorte qu'étant en état d'en rendre compte, il pût assurer si la vue les lui transmet, et dire de lui-même ce qu'il voit, sans qu'on fût presque obligé de lui faire des questions.

§. 2. Les cataractes étant abaissées, il seroit nécessaire de lui défendre l'usage de ses mains, jusqu'à ce qu'on eût reconnu les idées auxquelles le concours du toucher est inutile. On observeroit si la lumiere qu'il apperçoit lui paroît fort étendue; s'il lui est possible d'en déterminer les bornes; si elle est si confuse, qu'il n'y puisse pas distinguer plusieurs modifications.

Après lui avoir montré deux couleurs séparément, on les lui montreroit ensemble, et on lui demanderoit s'il reconnoît quelque chose de ce qu'il a vu. Tantôt on en feroit passer successivement un plus grand nombre sous ses yeux, tantôt on les offriroit en même tems, et on chercheroit combien il en peut démêler à-la-fois; on examineroit sur-tout, s'il discerne les grandeurs, les figures, les situations, les dis-

tances et le mouvement. Mais il faudroit l'interroger avec adresse, et éviter toutes les questions, qui indiquent la réponse. Lui demander s'il voit un triangle ou un carré, ce seroit lui dire comment il doit voir, et donner des leçons à ses yeux.

§. 3. Un moyen bien sûr pour faire des expériences capables de dissiper tous les doutes, ce seroit d'enfermer dans une loge de glace, l'aveugle à qui on viendroit d'abattre les cataractes. Car ou il verra les objets qui sont au-delà, et jugera de leur forme et leur grandeur; ou il n'appercevra que l'espace borné par les côtés de sa loge, et ne prendra tous ces objets que pour des surfaces différemment colorées, qui lui paroîtront s'étendre, à mesure qu'il y portera la main.

Dans le premier cas, ce sera une preuve que l'œil juge, sans avoir tiré aucun secours du tact; et dans le second, qu'il ne juge qu'après l'avoir consulté.

Si, comme je le présume, cet homme ne voit point au-delà de sa loge, il s'ensuit que l'espace qu'il découvre à l'œil, sera moins considérable, à mesure que sa loge sera moins grande: il sera d'un pied, d'un demi-pied, ou plus petit encore. Par-là on sera convaincu qu'il n'auroit pas pu voir les couleurs hors de ses yeux, si le toucher ne lui avoit pas appris à les voir sur les côtés de sa loge.

CHAPITRE VII.

De l'idée que la vue jointe au toucher donne de la durée.

§. 1 QUand notre statue commence à jouir de la lumiere, elle ne sait pas encore que le soleil en est le principe. Pour en juger, il faut qu'elle ait remarqué que le jour cesse presque aussi-tôt que cet astre a disparu. Cet événement la surprend sans doute beaucoup, la premiere fois qu'il arrive. Elle croit le soleil perdu pour toujours. Environnée d'épaisses ténebres, elle appréhende que tous les objets qu'il éclairoit, ne se soient perdus avec lui : elle ose à peine changer de place, il lui semble que la terre va manquer sous ses pas. Mais au moment qu'elle cherche à le reconnoître au toucher, le ciel s'éclaircit, la lune répand sa lumiere, une multitude d'étoiles brille dans le firmament. Frappée de ce spectacle, elle ne sait si elle en doit croire ses yeux.

Bientôt le silence de toute la nature l'invite au repos : un calme délicieux suspend ses sens : sa paupiere s'appesantit ; ses idées fuient, échappent : elle s'endort.

A son réveil, quelle est sa surprise de retrouver l'astre qu'elle croyoit s'être éteint pour jamais. Elle doute qu'il ait disparu, et elle ne sait que penser du spectacle qui lui a succédé.

§. 2. Cependant ces révolutions sont trop fréquentes, pour ne pas dissiper enfin ses doutes. Elle juge que le soleil paroîtra et disparoîtra encore, parce qu'elle a remarqué qu'il a paru et disparu plusieurs fois; et elle porte ce jugement avec d'autant plus de confiance, qu'il a toujours été confirmé par l'événement. La succession des jours et des nuits devient donc à son égard une chose toute naturelle. Ainsi dans l'ignorance où elle est, ses idées de possibilité n'ont pour fondement que des jugemens d'habitude. C'est ce que nous avons déja observé, et ce qui ne peut manquer de l'entraîner dans bien des erreurs. Une chose, par exemple, impossible aujourd'hui, parce que le concours des causes qui peuvent seules la produire, n'a pas lieu, lui paroîtra possible, parce qu'elle est arrivée hier.

§. 3. Les révolutions du soleil attirent de plus en plus son attention. Elle l'observe lorsqu'il se leve, lorsqu'il se couche, elle le suit dans son cours; et elle juge à la succession de ses idées, qu'il y a un intervalle entre le lever de cet astre et son coucher, et un autre intervalle entre son coucher et son lever.

Ainsi le soleil dans sa course devient pour elle la mesure du tems, et marque la durée de tous les états par où elle passe. Auparavant, une même idée, une même sensation qui ne varioit point, avoit beau subsister, ce n'étoit pour elle qu'un instant

indivisible; et quelqu'inégalité qu'il y eût entre les instans de sa durée, ils étoient tous égaux à son égard : ils formoient une succession, où elle ne pouvoit remarquer ni lenteur, ni rapidité. Mais actuellement jugeant de sa propre durée par l'espace que le soleil a parcouru, elle lui paroît plus lente ou plus rapide. Ainsi après avoir jugé des révolutions solaires par sa durée, elle juge de sa durée par les révolutions solaires; et ce jugement lui devient si naturel, qu'elle ne soupçonne plus que la durée lui soit connue par la succession de ses idées.

§. 4. Plus elle rapportera aux différentes révolutions du soleil les événemens dont elle conserve quelque souvenir, et ceux qu'elle est accoutumée à prévoir, plus elle en saisira toute la suite. Elle verra donc mieux dans le passé et dans l'avenir.

En effet, qu'on nous enleve toutes les mesures du tems, n'ayons plus d'idée d'année, de mois, de jour, d'heure, oublions-en jusqu'aux noms; alors bornés à la succession de nos idées, la durée se montrera à nous fort confusément. C'est donc à ces mesures que nous en devons les idées les plus distinctes.

Dans l'étude de l'histoire, par exemple, la suite des faits retrace le tems confusément; la division de la durée en siecles, en années, en mois, en donne une idée plus distincte; enfin la liaison de chaque événement à son siecle, à son année, à son mois, nous rend capables de les par-

courir dans leur ordre. Cet artifice consiste sur-tout à se faire des époques ; on conçoit que notre statue peut en avoir.

Au reste, il n'est pas nécessaire que les révolutions, pour servir de mesures, soient d'égale durée ; il suffit que la statue le suppose. Nous n'en jugeons pas nous-mêmes autrement.

§. 5. Trois choses concourent donc aux jugemens que nous portons de la durée : premiérement, la succession de nos idées ; en second lieu, la connoissance des révolutions solaires ; enfin, la liaison des événemens à ces révolutions.

§. 6. C'est de-là que naissent pour le commun des hommes les apparences des jours si longs et des années si courtes, et pour un petit nombre, les apparences des jours courts et des années longues.

Que la statue soit quelque tems dans un état, dont l'uniformité l'ennuie ; elle en remarquera davantage le tems que le soleil sera sur l'horison, et chaque jour lui paroîtra d'une longueur insupportable. Si elle passe de la sorte une année, elle voit que tous ses jours ont été semblables, et sa mémoire n'en marquant pas la suite par une multitude d'événemens, ils lui semblent s'être écoulés avec une rapidité étonnante.

Si ses jours au contraire, passés dans un état où elle se plaît, pouvoient être chacun l'époque d'un événement singulier, elle remarqueroit à peine le tems que le soleil est sur l'horison, et elle les trouveroit

d'une briéveté surprenante. Mais une année lui paroîtroit longue, parce qu'elle se la retraceroit comme la succession d'une multitude de jours distingués par une suite d'événemens.

Voilà pourquoi, dans le désœuvrement, nous nous plaignons de la lenteur et de la rapidité des années. L'occupation au contraire fait paroître tous les jours courts et les années longues: les jours courts, parce que nous ne faisons pas attention au tems dont les révolutions solaires font la mesure; les années longues, parce que nous nous les rappelons par une suite de choses qui supposent une durée considérable.

CHAPITRE VIII.

Comment la vue, ajoutée au toucher, donne quelque connoissance de la durée du sommeil, et apprend à distinguer l'état de songe de l'état de veille.

§. 1. SI notre statue, s'étant endormie, quand le soleil étoit à l'orient, se réveille, quand il descend vers l'occident, elle jugera que son sommeil a eu une certaine durée; et si elle ne se rappelle aucun songe, elle croira avoir duré, sans avoir pensé. Mais il se pourroit que ce fût une erreur: car peut-être le sommeil n'a-t-il pas été assez profond, pour suspendre entiérement l'action des facultés de l'ame.

§. 2. Si au contraire elle se souvient d'avoir eu des songes, elle a un moyen de plus pour s'assurer de la durée de son sommeil. Mais à quoi reconnoîtra-t-elle l'illusion des songes? A la maniere frappante dont ils contredisent les connoissances qu'elle avoit avant de s'endormir, et dans lesquelles elle se confirme à son réveil.

Supposez, par exemple, qu'elle ait cru pendant le sommeil, voir des choses fort extraordinaires, et qu'au moment où elle en va sortir, il lui parût être dans des lieux où elle n'a point encore été. Sans doute elle est étonnée de ne pas s'y trouver au réveil; de reconnoître au contraire l'endroit où

elle s'est couchée; d'ouvrir les yeux, comme s'ils avoient été long-tems fermés à la lumiere, et de reprendre enfin l'usage de ses membres, comme si elle sortoit d'un repos parfait. Elle ne sait encore si elle s'est trompée, ou si elle se trompe. Il semble qu'elle ait également raison de croire qu'elle a changé de lieu, et qu'elle n'en a pas changé. Mais enfin ayant eu fréquemment des songes, elle y remarque un désordre, où ses idées sont toujours en contradiction avec l'état de veille qui les suit, comme avec celui qui les a précédés, et elle juge que ce ne sont que des illusions. Car accoutumée à rapporter ses sensations hors d'elle, elle n'y trouve de la réalité, qu'autant qu'elle découvre des objets auxquels elle les peut rapporter encore.

CHAPITRE IX.

De la chaîne des connoissances, des abstractions et des desirs, lorsque la vue est ajoutée au toucher, à l'ouïe et à l'odorat.

§. 1. Nous avons prouvé que ce sont des jugemens, qui lient aux sensations de lumiere et de couleur les idées d'espace, de grandeur et de figure. D'abord ces jugemens se font à l'occasion des corps, qui agissent en même tems sur la vue et sur le tact : ensuite ils deviennent si familiers, que la statue les répete, lors même que l'objet ne fait impression que sur l'œil, et elle se forme les mêmes idées que si la vue et le toucher continuoient de juger ensemble.

Par ce moyen, la lumiere et les couleurs deviennent les qualités des objets ; et elles se lient à la notion de l'étendue, base de toutes les idées dont se forme la mémoire.

La chaîne des connoissances en est donc plus étendue, les combinaisons en varient davantage, et les idées interceptées occasionnent dans le sommeil mille associations différentes. Quoique dans les ténebres, la statue verra en songe les objets éclairés de la même lumiere, et peints des mêmes couleurs, qu'au grand jour.

§. 2. Elle aura une notion plus générale de

de ce que nous appelons *sensation*. Car sachant que la lumiere et les couleurs lui viennent par un organe particulier, elle les considérera sous ce rapport, et distinguera quatre especes de sensations.

§. 3. Quand elle étoit bornée à la vue, une couleur n'étoit qu'une modification particuliere de son ame. Actuellement chaque couleur devient une idée abstraite et générale ; car elle la remarque sur plusieurs corps. C'est un moyen qu'elle a de plus, pour distribuer les objets dans différentes classes.

§. 4. La vue presque passive, quand elle étoit le seul sens de la statue, est plus active, depuis qu'elle est jointe au toucher. Car elle a appris à employer la force, qui lui a été donnée pour fixer les objets. Elle n'attend pas qu'ils agissent sur elle, elle va au-devant de leur action. En un mot, elle a appris à regarder.

§. 5. Puisque l'activité de la vue augmente, elle en sera plus sensiblement le siege du desir. Nous avons vu que le desir est dans l'action des facultés, excitées par l'inquiétude que produit la privation d'un plaisir.

§. 6. Aussi l'imagination cessera-t-elle de retracer les couleurs avec la même vivacité, parce que plus il est facile de se procurer les sensations mêmes, moins on s'exerce à les imaginer.

§. 7. Enfin la statue capable d'attention par la vue, ainsi que par les trois autres

sens, pourra se distraire des sons et des odeurs, en s'appliquant à considérer vivement un objet coloré. C'est ainsi que les sens ont les uns sur les autres le même empire que l'imagination a sur tous.

CHAPITRE X.

Du goût réuni au toucher.

§. 1. LE sens du goût s'instruit si promptement, qu'à peine s'apperçoit-on qu'il ait besoin d'apprentissage. Cela devoit être, puisqu'il est nécessaire à notre conservation, dès les premiers momens de notre naissance.

§. 2. La faim ne peut encore avoir d'objet déterminé, lorsque la statue en éprouve pour la premiere fois le sentiment: car les moyens, propres à la soulager, lui sont tout-à-fait inconnus. Elle ne desire donc aucune espece de nourriture, elle desire seulement de sortir d'un état qui lui déplaît. Dans cette vue, elle se livre à toutes les sensations agréables dont elle a connoissance. C'est le seul remede dont elle puisse faire usage, et il la distrait quelque peu de sa peine.

§. 3. Cependant l'inquiétude redouble, se répand dans toutes les parties de son corps, et passe d'une maniere plus particuliere sur ses levres, dans sa bouche. Alors elle porte la dent sur tout ce qui s'offre à elle, mord les pierres, la terre, broute

l'herbe, et son premier choix est de se nourrir des choses qui résistent moins à ses efforts. Contente d'une nourriture qui l'a soulagée, elle ne songe pas à en chercher de meilleure. Elle ne connoît encore d'autre plaisir à manger, que celui de dissiper sa faim.

§. 4. Mais trouvant une autre fois des fruits, dont les couleurs et les parfums charment ses sens, elle y porte la main. L'inquiétude qu'elle ressent, toutes les fois que la faim se renouvelle, lui fait naturellement saisir tous les objets qui peuvent lui plaire. Ce fruit lui reste dans les doigts : elle le fixe, elle le sent avec une attention plus vive. Sa faim augmente, elle le mord, sans en attendre d'autre bien, qu'un soulagement à sa peine. Mais quel est son ravissement ! avec quel plaisir ne savoure-t-elle pas ces sucs délicieux ! Et peut-elle résister à l'attrait d'en manger, et d'en manger encore ?

§. 5. Ayant fait cette expérience (1) à

(1) Tel est l'artifice de la nature pour nous faire apporter à nos besoins des remedes dont nous sommes encore incapables de connoître les effets. Il se montre d'une maniere admirable dans un enfant nouvellement né. L'inquiétude passe de l'estomac aux joues, à la bouche ; lui fait prendre le teton, comme il auroit saisi toute autre chose ; fait mouvoir ses levres de toute sorte de manieres, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé le moyen d'exprimer le lait destiné à le nourrir. Alors l'enfant est invité par le plaisir à réitérer les mêmes mouvemens, et il fait tout ce qui est nécessaire à sa conservation.

plusieurs reprises, elle se connoît un nouveau besoin, découvre par quel organe elle y peut satisfaire, et apprend quels objets y sont propres. Alors la faim n'est plus, comme auparavant, un sentiment qui n'a point d'objet déterminé : mais elle porte toutes les facultés à procurer la jouissance de tout ce qui la peut dissiper.

CHAPITRE XI.

Observations générales sur la réunion des cinq sens.

AVec le besoin de nourriture, notre statue va devenir l'objet de bien des observations. Mais avant d'entrer dans le détail de toutes les circonstances qui y donneront lieu, il faut considérer ce qui est commun à la réunion de chaque sens avec le toucher.

§. 1. Lorsqu'elle jouit tout à-la-fois du tact et de l'odorat, elle remarque les qualités des corps, par les rapports qu'elles ont à ces deux sens, et elle se fait les idées générales de deux especes de sensations ; sensations du toucher, sensations de l'odorat : car elle ne sauroit alors confondre en une seule classe des impressions qui se font sur des organes si différens.

Il en est de même, lorsque nous ajoutons l'ouïe, la vue et le goût à ces deux sens. Elle se connoît donc en général cinq especes de sensations.

Si pour lors nous supposons que réfléchissant sur les corps, elle en considere les qualités, sans avoir égard aux cinq manieres différentes, dont ils agissent sur ses organes, elle aura la notion générale de sensation; c'est-à-dire, qu'elle ne formera qu'une classe de toutes les impressions que les corps font sur elle. Et cette idée est plus générale, lorqu'elle a trois sens, que lorsqu'elle est bornée à deux; lorsqu'elle en a quatre, que lorsqu'elle est bornée à trois, etc.

§. 2. Privée du toucher, elle étoit dans l'impuissance d'exercer par elle-même aucun des autres sens; et elle ne pouvoit se procurer la jouissance d'une odeur, d'un son, d'une couleur et d'une saveur, qu'autant que son imagination agissoit avec une force capable de les lui rendre présentes. Mais actuellement la connoissance des corps odoriférans, sonores, palpables et savoureux, et la facilité de s'en saisir, lui sont un moyen si commode pour obtenir ce qu'elle desire, que son imagination n'a pas besoin de faire les mêmes efforts. Plus, par conséquent, ces corps seront à sa portée, moins son imagination s'exercera sur les sensations, dont ils ont donné la connoissance. Elle perdra donc de son activité: mais puisque l'odorat, l'ouïe, la vue et le goût en seront plus exercés, ils acquerront un discernement plus fin et plus étendu. Ainsi ce que ces sens gagnent par leur réunion avec le toucher, dédommage avanta-

geusement la statue de ce qu'elle a perdu du côté de l'imagination.

§. 3. Ses sensations étant devenues à son égard les qualités mêmes des objets, elle ne peut s'en rappeler, en imaginer, ou en éprouver, qu'elle ne se représente des corps. Par-là elles entrent toutes dans quelques unes des collections que le tact lui a fait faire, deviennent des propriétés de l'étendue, se lient étroitement à la chaîne des connoissances par la même idée fondamentale, que les sensations du toucher; et la mémoire, ainsi que l'imagination, en sont plus riches, que lorsqu'elle n'avoit pas encore l'usage de tous ses sens.

§. 4. Nous avons remarqué, quand nous considérions l'odorat, l'ouïe, la vue et le goût, chacun séparément, que notre statue étoit toute passive par rapport aux impressions qu'ils lui transmettoient. Mais actuellement elle peut être active à cet égard dans bien des occasions : car elle a en elle des moyens pour se livrer à l'impression des corps, ou pour s'y soustraire.

§. 5. Nous avons aussi remarqué, que le desir ne consistoit que dans l'action des facultés de l'ame, qui se portoient à une odeur, dont il restoit quelque souvenir. Mais depuis la réunion de l'odorat au toucher, il peut encore embrasser l'action de toutes les facultés propres à lui procurer la jouissance d'un corps odoriférant. Ainsi lorsqu'elle desire une fleur, le mouvement passe de l'organe de l'odorat dans toutes

les parties du corps ; et son desir devient l'action de toutes les facultés dont elle est capable.

Il faut remarquer la même chose à l'occasion des autres sens. Car le toucher les ayant instruits, continue d'agir avec eux, toutes les fois qu'il peut leur être de quelque secours. Il prend part à tout ce qui les intéresse ; leur apprend à s'aider tous réciproquement ; et c'est à lui que tous nos organes, toutes nos facultés doivent l'habitude de se porter vers les objets propres à notre conservation.

QUATRIEME PARTIE.

Des besoins, de l'industrie et des idées d'un homme isolé qui jouit de tous ses sens.

Si on se rappelle que j'ai démontré combien les signes sont nécessaires pour se faire des idées distinctes de toute espece, on sera porté à juger que je suppose souvent dans la statue plus de connoissance qu'elle n'en peut acquérir.

Mais il faut distinguer, comme j'ai fait plus haut, des connoissances de théorie et des connoissances pratiques. Or, ce sont les premieres pour lesquelles nous avons besoin d'un langage, parce qu'elles consistent dans une suite d'idées distinctes, et que par conséquent il a fallu des signes pour les classer avec ordre et les déterminer.

Les connoissances pratiques sont au contraire des idées confuses, qui reglent nos actions, sans que nous soyions capables de remarquer comment elles nous font agir. C'est qu'elles consistent plutôt dans les habitudes qui sont une suite de nos jugemens, que dans nos jugemens mêmes. Car, lorsqu'une fois nous avons contracté ces habitudes, nous agissons sans pouvoir observer les jugemens qui les accompagnent, et c'est pourquoi nous ne pouvons pas nous en rendre compte. Alors quoique nous nous conduisions bien, c'est sans savoir comment; à

notre insu ; et nous obéissons à une impulsion, à un instinct que nous ne connoissons pas : car ces mots *impulsion* et *instinct* signifient proprement la même chose.

Il y a long-tems qu'on est forcé de reconnoître qu'il entre nécessairement des jugemens dans l'usage que nous faisons de nos sens. Quand donc j'aurois mal expliqué comment la statue apprend à se servir des siens, il n'en seroit pas moins vrai qu'elle porte des jugemens. Or, ces jugemens, qu'elle ne remarque pas, sont l'instinct qui la conduit ; et les habitudes d'agir qu'elle a contractées d'après ces jugemens, sont ce que j'entends par *connoissances pratiques*. Si pour faire connoître ces jugemens, je suis obligé de les développer, je ne prétends pas qu'elle les développe elle-même. Elle ne le peut pas, parce que n'ayant point de langage, elle n'a pas de moyen pour en faire l'analyse. Mais pour contracter des habitudes, il lui suffit de porter ces jugemens, et elle n'a pas besoin de les remarquer. Croira-t-on qu'un enfant ne commence à juger que lorsqu'il commence à parler ? Certainement il ne sentiroit pas le besoin d'apprendre une langue, s'il ne sentoit pas celui de prononcer des jugemens. Il en a donc déja porté, quand il commence à parler, c'est-à-dire, quand il commence à faire, avec des mots, l'analyse de sa pensée : il ne dit que ce qu'il faisoit auparavant sans pouvoir le dire.

CHAPITRE PREMIER.

Comment cet homme apprend à satisfaire à ses besoins avec choix.

§. 1. Si nous imaginons que la nature dispose les choses de maniere à prévenir tous les besoins de notre statue, et que voulant la toucher avec les précautions d'une mere, qui craint de blesser ses enfans, elle en écarte jusqu'aux plus légeres inquiétudes, et se réserve à elle seule le soin de veiller à sa conservation; cet état nous paroîtra peut-être digne d'envie. Néanmoins que seroit-ce qu'un homme de cette espece? Un animal enséveli dans une profonde léthargie. Il est, mais il reste comme il est; à peine se sent-il. Incapable de remarquer les objets qui l'environnent, incapable d'observer ce qui se passe en lui-même, son ame se partage indifféremment entre toutes les perceptions, auxquelles ses sens ouvrent un passage. En quelque sorte semblable à une glace, sans cesse il reçoit de nouvelles images, et jamais il n'en conserve aucune.

En effet quelle occasion auroit cet homme de s'occuper de lui, ou de ce qui est au-dehors? La nature a tout pris sur elle, et elle a si fort prévenu ses besoins, qu'elle ne lui laisse rien à desirer. Elle a voulu éloigner de lui toute inquiétude, toute

douleur : mais pour avoir craint de le rendre malheureux, elle le borne à des sensations, dont il ne peut connoître le prix, et qui passent comme une ombre.

§. 2. J'exige donc qu'elle paroisse moins occupée du soin de prévenir les maux, dont il peut être menacé ; qu'elle s'en repose quelque peu sur lui, et qu'elle se contente de mettre à sa portée toutes les choses nécessaires à ses besoins.

Dans cette abondance la statue forme des desirs, mais elle a dans le moment toujours de quoi se satisfaire. Toute la nature semble encore veiller sur elle : à peine a-t-elle permis que son repos fût interrompu par le moindre mal-aise, qu'elle paroît s'en repentir, et qu'elle donne tous ses soins à prévenir une plus grande inquiétude. Par cette vigilance, elle la met à l'abri de bien des maux, mais aussi elle la frustre de bien des plaisirs. Le mal-aise est léger, le desir qui le suit est peu de chose, la prompte jouissance ne permet pas qu'aucun besoin augmente considérablement, et le plaisir, qui en fait tout le prix, est proportionné à la foiblesse du besoin.

Le repos de notre statue étant aussi peu troublé, l'équilibre s'entretient presque toujours également dans toutes les parties de son corps, et son tempérament souffre à peine quelque altération. Elle doit, par conséquent, se conserver long-tems : mais elle vit dans un degré bien foible, et qui

n'ajoute à l'existence que le moins qu'il est possible.

§ 3. Changeons la scene, et supposons que la statue ait des obstacles à surmonter, pour obtenir la possession de ce qu'elle desire. Alors les besoins subsistent long-tems avant d'être soulagés. Le mal-aise, foible dans son origine, devient insensiblement plus vif; il se change en inquiétude, il se termine quelquefois à la douleur.

Tant que l'inquiétude est légere, le desir a peu de force : la statue se sent peu pressée de jouir : une sensation vive peut la distraire et suspendre sa peine. Mais le desir augmente avec l'inquiétude ; il vient un moment où il agit avec tant de violence, qu'on ne trouve de remede qne dans la jouissance, il se change en passion.

§. 4. La premiere fois que la statue satisfait à un besoin, elle ne devine pas qu'elle doive l'éprouver encore. Le besoin soulagé, elle s'abandonne à sa premiere tranquillité.

Ainsi, sans précaution pour l'avenir, elle ne songe qu'au présent, elle ne songe qu'à écarter la peine que produit un besoin, au moment qu'elle souffre.

§. 5. Elle demeure à-peu-près dans cet état, tant que ses besoins sont foibles, en petit nombre, et qu'elle trouve peu d'obstacles à les soulager. Accoutumée à régler ses desirs sur l'intérêt, qui naît du contraste des plaisirs et des peines, il n'y a

que l'expérience des maux qu'elle souffre, pour ne les avoir pas prévus, qui puisse lui faire porter ses vues au-delà de sa situation présente. Le passé peut seul lui apprendre à lire dans l'avenir.

Elle ne peut donc remarquer la fréquence de ses besoins, et les tourmens qu'elle a essuyés, toutes les fois qu'elle n'a pas eu assez tôt de quoi y remédier, qu'elle ne se fasse bientôt une habitude de les prévoir, et de prendre des précautions pour les prévenir ou pour les soulager de bonne heure. Dans le tems même où elle n'a pas le moindre mal-aise, l'imagination lui rappelle tous les maux auxquels elle a été exposée, et les lui représente comme prêts à l'accabler encore. Aussi-tôt elle ressent une inquiétude de la même espece que celle que le besoin pourroit produire; elle souffre d'avance quelque chose de semblable à ce ce qu'elle souffriroit, si le besoin étoit présent.

Combien l'imagination ne la rendroit-elle pas malheureuse si elle bornoit là ses effets! Mais elle lui retrace bientôt les objets qui ont servi plusieurs fois à la soulager. Dès-lors elle lui fait presque goûter les mêmes plaisirs que la jouissance; et l'on diroit qu'elle ne lui a donné de l'inquiétude, pour un mal éloigné, qu'afin de lui procurer une jouissance qui anticipe sur l'avenir.

Ainsi, tandis que la crainte la menace de maux semblables à ceux qu'elle a déja

soufferts, l'espérance la flatte de les prévenir, ou d'y remédier : l'une et l'autre lui dérobent à l'envi le sentiment du moment présent, pour l'occuper d'un tems qui n'est point encore, ou qui même ne sera jamais ; de ces deux passions naissent le besoin de précautions, et l'adresse à en prendre. Elle passe donc tout-à-tour de l'une à l'autre, suivant que les dangers se répetent, et qu'ils sont plus ou moins difficiles à éviter ; et ces passions acquierent tous les jours de nouvelles forces. Elle s'effraie ou se flatte à tout propos. Dans l'espérance, l'imagination lui leve tous les obstacles, lui présente les objets par les plus beaux côtés, et lui fait voir qu'elle en va jouir : illusion qui souvent la rend plus heureuse que la jouissance. Dans la crainte elle voit tous les maux ensemble, elle en est menacée, elle touche au moment où elle en doit être accablée, elle ne connoît aucun moyen de les éviter, et peut-être seroit-elle moins malheureuse de les ressentir.

C'est ainsi que l'imagination lui présente tous les objets qui ont quelque rapport à l'espérance ou à la crainte. Tantôt l'une de ses passions domine, tantôt l'autre, et quelquefois elles se balancent si bien, qu'on ne sauroit déterminer laquelle des deux agit davantage. Destinées à rendre la statue plus industrieuse sur les mesures nécessaires à sa conservation, elles paroissent veiller à ce qu'elle ne soit ni trop heureuse, ni trop malheureuse.

§. 6. Instruite, par l'expérience, des moyens qui peuvent soulager ou prévenir ses besoins, elle réfléchit sur les choix qu'elle a à faire. Elle examine les avantages et les inconvéniens des objets qu'elle a jusqu'à présent fuis ou recherchés. Elle se rappelle les méprises où elle est tombée, pour s'être souvent déterminée trop à la hâte, et avoir obéi aveuglément au premier mouvement de ses passions. Elle regrette de ne s'être pas mieux conduite. Elle sent que désormais il dépend d'elle de se régler d'après les connoissances qu'elle a acquises; et, s'accotumant à en faire usage, elle apprend peu-à-peu à résister à ses desirs, et même à les vaincre. C'est ainsi qu'intéressée à éviter la douleur, elle diminue l'empire des passions, pour étendre celui que la raison doit avoir sur sa volonté, et pour devenir libre (1).

§. 7. Dans cette situation, elle étudie d'autant plus les objets qui peuvent contribuer à ses plaisirs ou à ses peines, qu'elle sait avoir souffert pour ne les avoir pas assez connus; et que l'expérience lui prouve qu'il est à sa disposition de les mieux connoître. Ainsi l'ordre de ses études est déterminé par ses besoins. Les plus vifs et les plus fréquens sont donc ceux qui l'engagent dans les premieres recherches qu'elle fait.

---

(1) Voyez la Dissertation qui est à la fin de cet ouvrage.

§. 8. Tel est le besoin de nourriture, comme plus nécessaire à sa conservation. En soulageant sa faim, elle renouvelle ses forces; et elle sent qu'il lui est important de les renouveler, pour jouir de toutes ses facultés. Tous ses autres besoins cedent à celui-là. La vue, le toucher, l'ouïe et l'odorat ne semblent faits que pour découvrir et procurer ce qui peut flatter le goût. Elle prend donc un nouvel intérêt à ce que la nature offre à ses regards. Sa curiosité ne se borne plus à démêler la couleur des objets, leur odeur, leur figure, etc. Si elle les étudie par ces qualités, c'est sur-tout pour apprendre à reconnoître ceux qui sont propres à la nourrir. Elle ne voit donc point un fruit dont elle a mangé, elle ne le touche point, elle ne le sent point, sans juger s'il est bon ou mauvais au goût. Ce jugement augmente le plaisir qu'elle a de le voir, de le toucher, de le sentir; et ce sens contribue à lui rendre les autres d'un plus grand prix. Il a sur-tout beaucoup d'analogie avec l'odorat. Le parfum des fruits l'intéressoit bien moins avant qu'elle eût l'organe du goût; et le goût perdroit toute sa finesse, si elle elle étoit privée de l'odorat. Mais dès qu'elle a ces deux sens, leurs sensations se confondent, et en deviennent plus délicieuses.

Elle donne à ses idées un ordre bien différent de celui qu'elles avoient auparavant; parce que le besoin, qui détermine ses facultés, est lui-même bien différent de ceux

qui l'ont mue jusqu'alors. Elle s'applique avec intérêt à des objets auxquels elle n'avoit point encore donné d'attention; et ceux dont elle peut se nourrir, sont aussi ceux qu'elle distingue en plus de classes. Elle s'en fait des idées complexes, en les considérant comme ayant telle couleur, telle odeur, telle forme et telle saveur à-la-fois, et elle se forme à leur occasion des idées abstraites et générales, en considérant les qualités qui sont communes à plusieurs.

§. 9. Elle les compare les uns avec les autres, et elle desire d'abord de se nourrir par préférence de ces fruits, où elle se souvient d'avoir trouvé un goût qui lui a plu davantage. Dans la suite elle s'accoutume peu-à-peu à cette nourriture; et l'habitude qu'elle s'en fait devient quelquefois si grande, qu'elle influe autant dans son choix que le plaisir même.

Elle mêle donc bientôt des jugemens au plaisir qu'elle trouve à en faire usage. Si elle n'en méloit pas, elle ne seroit portée à manger que pour se nourrir. Mais ce jugement, *il est bon*, *il est excellent*, *il est meilleur que tout autre*, lui fait un besoin de la sensation qu'un fruit peut produire. Ce qui suffit alors à la nourrir, ne suffit pas à son plaisir. Il y a en elle deux besoins, l'un causé par la privation de nourriture, l'autre par la privation d'une saveur qui méritent la préférence; et ce dernier est une faim qui la trompe quelquefois, et qui la fait manger au-delà du nécessaire.

§. 10. Cependant son goût se blase pour certains fruits : alors, ou elle s'en dégoûte tout-à-fait, ou si elle desire encore d'en manger, ce n'est plus que par habitude. Dans ce dernier cas, elle s'en nourrit, en espérant toujours de le savourer comme elle a fait auparavant. Elle y est si fort accoutumée, qu'elle s'imagine toujours qu'elle va retrouver un plaisir pour lequel elle n'est plus faite ; et cette idée contribue à entretenir son desir.

Frustrée dans son espérance, son desir n'en devient que plus violent. Elle fait de nouveaux essais, et elle en fait jusqu'à ce qu'il ne lui soit plus possible de continuer. C'est ainsi que les excès où elle tombe ont souvent pour cause une habitude contractée, et l'ombre d'un plaisir que l'imagination lui retrace sans cesse, et qui lui échappe toujours.

§. 11. Elle en est punie. La douleur l'avertit bientôt que le but du plaisir n'est pas uniquement de la rendre heureuse pour le moment, mais encore de concourir à sa conservation ; ou plutôt de rétablir ses forces, pour lui rendre l'usage de ses facultés : car elle ne sait pas ce que c'est que se conserver.

§. 12. Si la nature, par affection pour elle, n'eût attaché à ces effets que des sentimens agréables, elle l'eût trompée, et se fût trompée elle-même : la statue croyant chercher son bonheur, n'eût couru qu'à sa perte.

Mais ces avertissemens ne peuvent se répéter, qu'elle n'apprenne enfin qu'elle doit mettre un frein à ses desirs. Car rien n'est si naturel que de regarder comme l'effet d'une chose ce qui vient constamment à sa suite.

Dès-lors elle n'éprouvera plus de pareils desirs, que l'imagination ne lui retrace aussi-tôt tous les maux qu'elle a soufferts. Cette vue lui fait craindre jusqu'aux objets qui lui plaisent davantage, et elle est entre deux inquiétudes qui se combattent.

Si l'idée des peines se réveille avec peu de vivacité, la crainte sera foible, et ne fera que peu de résistance. Si elle est vive, la crainte sera forte, et tiendra plus long-tems en suspens. Enfin cette idée pourra être a un point où, éteignant tout-à-fait le desir, elle inspirera du dégoût pour un objet qui avoit souhaité avec ardeur.

C'est ainsi que voyant, tout à-la-fois du plaisir et du danger à préférer les fruits qu'elle aime davantage, elle apprendra à se nourrir avec plus de choix ; et que, trouvant plus d'obstacles à satisfaire ses desirs, elle en sera exposée à des besoins plus grands. Car ce n'est pas assez qu'elle remédie à l'inquiétude causée par le besoin de nourriture ; il faut encore qu'elle appaise l'inquiétude que produit la privation d'un plaisir, et qu'elle l'appaise sans danger.

CHAPITRE II.

De l'état d'un homme abandonné à lui-même, et comment les accidens auxquels il est exposé, contribuent à son instruction.

§. 1. LA statue, étant instruite des objets propres à la nourrir, sera plus ou moins occupée du soin de sa nourriture, suivant les obstacles qu'elle aura à surmonter. Ainsi nous pouvons la supposer dans un séjour où, toute entiere à ce besoin, elle n'acquerroit point d'autres connoissances.

Si nous diminuons les obstacles, elle sera aussi-tôt appellée par les plaisirs qui s'offrent à chacun de ces sens. Elle s'intéressera à tout ce qui les frappe. Par conséquent tout entretiendra sa curiosité, l'excitera, l'augmentera; et elle passera tour-à-tour, de l'étude des objets propres à la nourrir, à l'étude de tout ce qui l'environne.

§. 2. Tantôt la curiosité la porte à s'étudier elle-même. Elle observe ses sens, les impressions qu'ils lui transmettent; ses plaisirs, ses peines, ses besoins, les moyens de les satisfaire; et elle se fait une espece de plan de ce qu'elle a à fuir ou à rechercher.

§. 3. D'autres fois elle étudie plus particuliérement les objets qui attirent son attention. Elle en fait différentes classes, sui-

vant les différences qu'elle y remarque; et le nombre de ses notions abstraites augmente à proportion que sa curiosité est excitée par le plaisir de voir, de sentir, de goûter, d'entendre, de toucher.

La curiosité lui fait-elle porter les yeux sur les animaux, elle voit qu'ils se meuvent et se nourrissent comme elle; qu'ils ont des organes, pour saisir ce qui leur convient; des yeux, pour se conduire; des armes, pour attaquer, ou pour se défendre; de l'agilité ou de l'adresse, pour échapper au danger; de l'industrie, pour tendre des pieges: et elle les distingue par la figure, les couleurs, et sur-tout par les qualités, qui l'étonnent davantage.

Surprise des combats qu'ils se livrent, elle l'est bien plus encore, lorsqu'elle remarque, que les plus foibles, déchirés par les plus forts, répandent leur sang, et perdent tout mouvement. Cette vue lui peint sensiblement le passage de la vie à la mort: mais elle ne pense pas qu'elle puisse être destinée à finir de la même maniere. La vie lui paroît une chose si naturelle, qu'elle n'imagine pas comment elle en pourroit être privée. Elle sait seulement qu'elle est exposée à la douleur; qu'il y a des corps, qui peuvent l'offenser, la déchirer. Mais l'expérience lui a appris à les connoître et à les éviter.

Elle vit donc dans la plus grande sécurité au milieu des animaux qui se font la guerre. L'univers est un théâtre où elle

n'est que spectateur ; et elle ne prévoit pas qu'elle en doive jamais ensanglanter la scene.

§. 4. Cependant un ennemi vient à elle. Ignorant le péril qui la menace, elle ne songe point à l'éviter, et elle en fait une cruelle expérience. Elle se défend. Heureusement assez forte pour se soustraire à une partie des coups qui lui sont portés, elle échappe : elle n'a reçu que des blessures peu dangereuses. Mais l'idée de cet animal reste présente à sa mémoire ; elle se lie à toutes les circonstances où elle en a été assaillie. Est-ce dans un bois ? la vue d'un arbre, le bruit des feuilles mettra sous ses yeux l'image du danger. Elle a une vive frayeur, parce qu'elle est foible ; elle la sent se renouveler, parce qu'elle ignore encore les précautions que sa situation demande ; tout devient pour elle un objet de terreur, parce que l'idée du péril est si fort liée à tout ce qu'elle rencontre, qu'elle ne sait plus discerner ce qu'elle doit craindre. Un mouton l'épouvante ; et, pour oser l'attendre, il lui faudroit un courage qu'elle ne peut avoir encore.

Revenue de son premier trouble, elle est presque étonnée de voir des animaux qui fuient devant elle. Elle les voit fuir une seconde fois, elle les voit toujours fuir, et elle s'assure enfin qu'elle n'en a rien à craindre.

A peine commence-t-elle à secouer son inquiétude, que son premier ennemi re-

paroît, ou qu'elle est même attaquée par un autre. Elle échappe à ce nouveau danger, non sans en avoir reçu quelque offense.

§. 5. Ces sortes d'accidens l'inquietent, la troublent à proportion qu'ils se multiplient davantage, et que les suites en sont plus fâcheuses. La frayeur qu'elle en a, occasionne dans toutes les parties de son corps de violens frémissemens. Les dangers passent, mais les frémissemens durent, ou se renouvelent à chaque instant, et en retracent l'image. Incapable de faire la différence des circonstances, suivant qu'il est plus ou moins probable qu'elle est à l'abri de pareils événemens, elle a la même inquiétude pour un péril éloigné, et pour celui qui la menace de près : souvent même elle en a une plus grande. Elle les fuit également tous deux, parce qu'elle sent toute sa foiblesse, quand elle a attendu trop tard, pour se garantir. Ainsi sa crainte devenant plus active que son espérance, elle en suit davantage les mouvemens : et elle prend bien plus de précautions contre les maux auxquels elle est exposée, que de mesures pour obtenir les biens dont elle peut jouir. Elle s'applique donc à reconnoître les animaux qui lui font la guerre ; elle fuit les lieux qu'ils paroissent habiter : elle juge de ce qu'elle en a à craindre par les coups qu'elle leur voit porter à ceux qui sont foibles comme elle. La frayeur de ces derniers redouble la sienne ; leur fuite,

leurs cris l'avertissent du danger qui la menace. Tantôt elle s'étudie à l'éviter par adresse : tantôt elle se saisit pour sa défense de tout ce que le hasard lui présente ; supplée par industrie, mais avec bien de la lenteur, aux armes que la nature lui a refusées ; apprend peu-à-peu à se défendre ; sort victorieuse du combat, et flattée de ses succès, elle commence à se sentir un courage qui la met quelquefois au-dessus du péril, ou qui même la rend téméraire. Alors tout prend pour elle une face nouvelle ; elle a de nouvelles vues, de nouveaux interêts : sa curiosité change d'objets ; et souvent plus occupée de sa défense, que du besoin de sa nourriture, elle ne s'applique qu'à combattre avec avantage.

§. 6. Elle est bientôt exposée à de nouveaux maux. La saison change presque tout-à-coup, les plantes se dessechent, le pays devient aride, et elle respire un air qui la blesse de toute part ; elle apprend à se vêtir de tout ce qui peut entretenir sa chaleur, et à se réfugier dans les lieux où elle est plus à l'abri des injures du ciel.

Cependant souvent exposée à souffrir long-tems par la privation de toute sorte de nourriture, c'est alors qu'elle use de la supériorité que l'adresse ou la force lui donne sur quelques animaux : elle les attaque, les saisit, les dévore. N'ayant plus d'autre moyen pour se nourrir, elle imagine des ruses, des armes : et elle réussit d'autant

d'autant plus dans cet art, que le combat lui devient aussi essentiel que la nourriture. La voilà donc en guerre avec tous les animaux, soit pour attaquer, soit pour se défendre.

C'est ainsi que l'expérience lui donne des leçons, qu'elle lui fait souvent payer de son sang. Mais pouvoit-elle l'instruire à moins de frais ?

§. 7. Se nourrir, se précautionner contre tout accident ; ou s'en défendre, et satisfaire sa curiosité : voilà tous les besoins naturels de notre statue. Ils déterminent tour-à-tour ses facultés, et ils sont le principe des connoissances qu'elle acquiert. Tantôt supérieure aux circonstances, elle ouvre un libre carriere à ses desirs ; d'autres fois, subjuguée par les circonstances, elle trame elle-même ses malheurs. Si les succès sont traversés par des revers, les revers sont aussi réparés par des succès ; et ces objets semblent tour-à-tour conspirer à ses peines et à ses plaisirs. Elle flotte donc entre la confiance et l'incertitude, et traînant ses espérances et ses craintes, elle touche d'un moment à l'autre à son bonheur et à sa ruine. L'expérience seule la met insensiblement au-dessus des dangers, l'éleve aux connoissances nécessaires à sa conservation, et lui fait contracter toutes les habitudes qui la doivent gouverner. Mais comme sans expérience, il n'y auroit point de connoissances, il n'y auroit point d'expérience sans les besoins ; et il n'y auroit point de

besoins sans l'alternative des plaisirs et des peines. Tout est donc le fruit du principe que nous avons établi, dès l'entrée de cet ouvrage.

Nous allons traiter des jugemens que la statue porte des objets, suivant la part qu'ils ont à ses plaisirs ou à ses peines.

CHAPITRE III.

Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter de la bonté et de la beauté des choses.

§. 1. LEs mots *bonté* et *beauté* expriment les qualités par où les choses contribuent à nos plaisirs. Par conséquent, tout être sensible a des idées d'une bonté et d'une beauté relatives à lui.

En effet, on appelle *bon* tout ce qui plaît à l'odorat ou au goût; et on appelle *beau*, tout ce qui plaît à la vue, à l'ouïe ou au toucher.

Le bon et le beau sont encore relatifs aux passions ou à l'esprit. Ce qui flatte les passions est bon; ce que l'esprit goûte est beau; et ce qui plaît en même tems aux passions et à l'esprit, est bon et beau tout ensemble.

§. 2. Notre statue connoît des odeurs et des saveurs agréables, et des objets qui flattent ses passions : elle a donc des idées du bon. Elle connoît aussi des objets

qu'elle voit, qu'elle entend, qu'elle touche, et que son esprit conçoit avec plaisir : elle a donc encore des idées du beau.

§. 3. Une conséquence qui se présente, c'est que le bon et le beau ne sont point absolus : ils sont relatifs au caractere de celui qui en juge, et à la maniere dont il est organisé (1).

§. 4. Le bon et le beau se prêtent des secours mutuels. Une pêche que voit la statue, lui plaît par la vivacité des couleurs : elle est belle à ses yeux. Aussi-tôt la saveur s'en retrace à son imagination, elle est vue avec plus de plaisir, elle en est plus belle.

La statue mange cette pêche ; alors le plaisir de la voir se mêle à celui de la goûter : elle en est meilleure.

§. 5. L'utilité contribue à la bonté et à la beauté des choses. Les fruits bons et beaux, par le seul plaisir de les voir et de les savourer, sont meilleurs et plus beaux, lorsque nous pensons qu'ils sont propres à rétablir nos forces.

§. 6. La nouveauté et la rareté y contribuent aussi : car l'étonnement que donne un objet déja bon et beau par lui-même,

(1) Il ne faut pas perdre de vue le titre de ce chapitre. Nous considérons un homme qui vit seul, et nous ne cherchons pas quelle est la bonté et la beauté des choses, nous cherchons seulement les jugemens qu'il en peut porter. Tout ce qu'il jugera bon, ne sera pas moralement bon; comme tout ce qu'il jugera beau, ne sera pas réellement beau.

joint à la difficulté de le posséder, augmente le plaisir d'en jouir.

§. 7. La bonté et la beauté des choses consistent dans une seule idée, ou dans une multitude d'idées qui ont certains rapports entr'elles. Une seule saveur, une seule odeur peuvent être bonnes : la lumiere est belle, un son pris tout seul peut être beau.

Mais lorsqu'il y a multitude d'idées, un objet est meilleur ou plus beau, à proportion que les idées se démêlent davantage, et que leurs rapports sont mieux apperçus : car on jouit avec plus de plaisir. Un fruit où l'on reconnoît plusieurs saveurs, également agréables, est meilleur qu'une seule de ces saveurs : un objet dont les couleurs se prêtent mutuellement de l'éclat, est plus beau que la lumiere seule.

Les organes ne peuvent saisir distinctement qu'un certain nombre de sensations ; l'esprit ne peut comparer à-la-fois qu'un certain nombre d'idées : une trop grande multitude fait confusion. Elle nuit donc au plaisir, et par conséquent, à la bonté et à la beauté des choses.

Une petite quantité de sensations ou d'idées se confondent encore, si quelqu'une domine trop sur les autres. Il faut donc pour la plus grande bonté et pour la plus grande beauté, que le mêlange en soit fait suivant certaines proportions.

§. 8. C'est à l'exercice de ses organes et de son esprit, que notre statue doit l'avan-

tage d'embrasser plus d'idées et plus de rapports. Le bon et le beau sont donc encore relatifs à l'usage qu'elle a appris à faire de ses facultés. Telle chose qui dans un tems a été fort bonne ou fort belle, cessera de l'être ; tandis qu'une autre à laquelle elle n'avoit donné aucune attention, deviendra de la plus grande bonté ou de la plus grande beauté.

En cela, comme en toute autre chose, elle ne jugera que par rapport à elle. D'abord elle prend ses modeles dans les objets qui contribuent plus directement à son bonheur ; ensuite elle juge des autres objets par ces modeles ; et ils lui paroissent plus beaux, lorsqu'ils lui ressemblent davantage. Car après cette comparaison, elle trouve à les voir un plaisir qu'elle n'avoit point goûté jusqu'alors. Un arbre, par exemple, chargé de fruits, lui plaît et lui rend agréable la vue d'un autre qui n'en porte point, mais qui a quelque ressemblance avec lui.

§. 9. Il n'est pas possible d'imaginer tous les différens jugemens qu'elle portera suivant les circonstances : ce seroit d'ailleurs une recherche assez inutile. Il suffit d'observer qu'il y a pour elle, comme pour nous, une bonté et une beauté réelles ; et que si elle a à ce sujet moins d'idées, c'est qu'aussi elle a moins de besoins, moins de connoissances et moins de passions.

CHAPITRE IV.

Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter des objets dont il dépend.

§. 1. LA statue sent à chaque instant la dépendance où elle est de tout ce qui l'environne. Si les objets répondent souvent à ses vœux, ils traversent presque aussi souvent ses projets : ils la rendent malheureuse, ou ne lui accordent qu'une partie du bonheur qu'elle desire.

Persuadée qu'elle ne fait rien, sans avoir intention de le faire, elle croit voir un dessein, par-tout où elle découvre quelque action. En effet, elle n'en peut juger que d'après ce qu'elle remarque en elle-même ; et il lui faudroit bien des observations, pour parvenir à mieux régler ses jugemens. Elle pense donc que ce qui lui plaît, a en vue de lui plaire ; et que ce qui l'offense, a en vue de l'offenser. Par-là son amour et sa haine deviennent des passions d'autant plus violentes, que le dessein de contribuer à son bonheur ou à son malheur, se montre plus sensiblement dans tout ce qui agit sur elle.

§. 2. Alors elle ne se borne plus à desirer la jouissance des plaisirs, que les objets peuvent lui procurer, et l'éloignement des peines dont ils la menacent : elle souhaite qu'ils aient intention de la combler de

biens, et de détourner de dessus sa tête toute sorte de maux : elle souhaite en un mot qu'ils lui soient favorables, et ce desir est une sorte de priere.

Elle s'adresse en quelque sorte au soleil; et parce qu'elle juge que s'il l'éclaire et l'échauffe, il a dessein de l'éclairer et de l'échauffer, elle le prie de l'éclairer et de l'échauffer encore. Elle s'adresse aux arbres, et elle leur demande des fruits, ne doutant pas qu'il dépend d'eux d'en porter ou de n'en pas porter. En un mot, elle s'adresse à toutes les choses dont elle croit dépendre.

Souffre-t-elle sans en découvrir la cause dans ce qui frappe ses sens? elle s'adresse à la douleur, comme à un ennemi invisible, qu'il lui est important d'appaiser. Ainsi l'univers se remplit d'êtres visibles et invisibles, qu'elle prie de travailler à son bonheur.

Telles sont ses premieres idées, lorsqu'elle commence à réfléchir sur sa dépendance. D'autres circonstances donneront lieu à d'autres jugemens, et multiplieront ses erreurs. J'ai fait voir ailleurs les égaremens où l'on peut être entraîné par la superstition : mais je renvoie aux ouvrages des philosophes éclairés, pour s'instruire des découvertes que la raison bien conduite peut faire à ce sujet.

CHAPITRE V.

De l'incertitude des jugemens que nous portons sur l'existence des qualités sensibles.

§. 1. NOtre statue, je le suppose, se souvient qu'elle a été elle-même son, saveur, odeur, couleur : elle sait combien elle a eu de peine à s'accoutumer à rapporter ces sensations au-dehors. Y a-t-il donc dans les objets des sons, des saveurs, des odeurs, des couleurs ? Qui peut l'en assurer ? Ce n'est certainement ni l'ouïe, ni l'odorat, ni le goût, ni la vue : ces sens par eux-mêmes ne peuvent l'instruire que des modifications qu'elle éprouve. Elle n'a d'abord senti que son être, dans les impressions dont ils sont susceptibles ; et s'ils les lui font aujourd'hui sentir dans les corps, c'est qu'ils ont contracté l'habitude de juger d'après le témoignage du tact. Y a-t-il donc au moins de l'étendue ? Mais lorsqu'elle a le sentiment du toucher, qu'apperçoit-elle, si ce n'est encore ses propres modifications? Le toucher n'est donc pas plus croyable que les autres sens : et puisqu'on reconnoît que les sons, les saveurs, les odeurs et les couleurs n'existent pas dans les objets, il se pourroit que l'étendue n'y existât pas davantage (1).

(1) S'il n'y a point d'étendue, dira-t-on peut-être, il n'y a point de corps. Je ne dis pas qu'il n'y

§. 2. La statue ne s'arrêtera vraisemblablement pas à ces doutes. Peut-être les jugemens, dont elle s'est fait une habitude, ne lui permettront-ils pas de les former. Elle en seroit cependant plus capable que nous, parce qu'elle sait mieux comment elle a appris à voir, à entendre, à sentir, à goûter, à toucher. Quoi qu'il en soit, il

---

a point d'étendue, je dis seulement que nous ne l'appercevons que dans nos propres sensations. D'où il s'ensuit que nous ne voyons point les corps en eux-mêmes. Peut-être sont-ils étendus, et même savoureux, sonores, colorés, odoriférans : peut-être ne sont-ils rien de tout cela. Je ne soutiens ni l'un ni l'autre, et j'attends qu'on ait prouvé qu'ils sont ce qu'ils nous paroissent, ou qu'ils sont toute autre chose.

N'y eût-il point d'étendue, ce ne seroit donc pas une raison pour nier l'existence des corps. Tout ce qu'on pourroit et devroit raisonnablement inférer, c'est que les corps sont des êtres qui occasionnent en nous des sensations, et qui ont des propriétés sur lesquelles nous ne saurions rien assurer.

Mais, insistera-t-on, il est décidé par l'écriture que les corps sont étendus, et vous rendez au moins la chose douteuse.

Si cela est, la foi rend certain ce qui est douteux en philosophie, et il n'y a point là de contradiction. En pareil cas le philosophe doit douter, quand il consulte sa raison ; comme il doit croire, quand la révélation l'éclaire. Mais l'écriture ne décide rien à ce sujet. Elle suppose les corps étendus, comme elle les suppose colorés, sonores, etc. et certainement c'est-là une de ces questions que Dieu a voulu abandonner aux disputes des philosophes.

lui est inutile d'avoir plus de certitude à cet égard. L'apparence des qualités sensibles suffit pour lui donner des desirs, pour éclairer sa conduite, et pour faire son bonheur ou son malheur; et la dépendance où elle est des objets auxquels elle est obligée de les rapporter, ne lui permet pas de douter qu'il existe des êtres hors d'elle. Mais quelle est la nature de ces êtres? Elle l'ignore, et nous l'ignorons nous-mêmes. Tout ce que nous savons, c'est que nous les appellons *corps*.

CHAPITRE VI.

Considération sur les idées abstraites et générales, que peut acquérir un homme qui vit hors de toute société.

L'Histoire que nous venons de faire des connoissances de notre statue, montre sensiblement comment elle distribue les êtres en différentes classes, suivant leurs rapports à ses besoins; et, par conséquent, comment elle se fait des notions abstraites et générales. Mais pour mieux connoître la nature de ses idées, il est important d'entrer dans de nouveaux détails.

§. 1. Elle n'a point d'idée générale, qui n'ait d'abord été particuliere. L'idée générale d'orange, par exemple, n'est dans son origine que l'idée de telle orange.

§. 2. L'idée particuliere, lorsqu'un ob-

jet est présent aux sens, c'est la collection de plusieurs qualités qui se montrent ensemble. L'idée de telle orange, c'est la couleur, la forme, la saveur, l'odeur, la solidité, le poids, etc.

§. 3. Cette idée particuliere, quand l'objet n'agit plus sur les sens, c'est le souvenir qui reste de ce qu'on a connu à la vue, au goût, à l'odorat, etc. Fermez les yeux; l'idée de la lumiere est le souvenir d'une impression que vous avez éprouvée : ne touchez rien; l'idée de solidité est le souvenir de la résistance que vous avez rencontrée, en maniant des corps : ainsi du reste.

§. 4. Substituons successivement, et une à une, plusieurs oranges à la premiere, et qu'elles soient toutes semblables; notre statue croira toujours voir la même, et elle n'aura à ce sujet qu'une idée particuliere.

En voit-elle deux à-la-fois? aussi-tôt elle reconnoît dans chacune la même idée particuliere, et cette idée devient un modele auquel elle les compare, et avec lequel elle voit qu'elles conviennent l'une et l'autre. Elle découvrira de la même maniere que cette idée est commune à trois, quatre oranges, et elle la rendra aussi générale qu'elle peut l'être pour elle.

L'idée particuliere d'un cheval, et celle d'un oiseau deviendront également générales, lorsque les circonstances feront comparer plusieurs chevaux et plusieurs oiseaux; et ainsi de tous les objets sensibles.

Comme la statue n'a l'usage d'aucun signe, elle ne peut pas classer ses idées avec ordre, ni, par conséquent, en avoir d'aussi générales que nous. Mais elle ne peut pas non plus n'avoit absolument point d'idées générales. Si un enfant qui ne parle pas encore, n'en avoit pas d'assez générales pour être communes au moins à deux ou trois individus, on ne pourroit jamais lui apprendre à parler, car on ne peut commencer à parler une langue, que parce qu'avant de la parler, on a quelque chose à dire, que parce qu'on a des idées générales : toute proposition en renferme nécessairement.

Ayant les notions générales d'orange, de cheval, d'oiseau, notre statue les distinguera, par la même raison, qu'elle distingue une orange d'un oiseau, et un oiseau d'un cheval. Elle rapportera donc chacun de ces individus au modele général dont elle s'est fait l'idée, c'est-à dire, à la classe, à l'espece à laquelle il appartient.

Or, comme un modele qui convient à plusieurs individus, est une idée générale ; de même deux, trois modeles, sous lesquels on arrange des individus tout différens, sont différentes classes, ou, pour parler le langage des philosophes, différentes especes de notions générales.

§. 5. Lorsqu'elle jette les yeux sur une campagne, elle apperçoit quantité d'arbres dont elle ne remarque point encore la différence ; elle voit seulement ce qu'ils ont

de commun ; elle voit qu'ils portent chacun des branches, des feuilles, et qu'ils sont arrêtés à l'endroit où ils croissent. Voilà le modele de l'idée générale d'arbre.

Elle va ensuite des uns aux autres : elle observe la différence des fruits, elle se fait des modeles, par où elle distingue autant de sortes d'arbres qu'elle remarque d'especes de fruits ; et ce sont là des idées moins générales que la premiere.

Elle se fera de même l'idée générale d'animal, si elle voit dans l'éloignement plusieurs animaux, dont la différence lui échappe ; et elle les distinguera en plusieurs especes, lorsqu'elle sera à portée de voir en quoi ils different.

§. 6. Elle généralise donc davantage, à proportion qu'elle voit d'une maniere plus confuse ; et elle se fait des notions moins générales, à proportion qu'elle démêle plus de différence dans les choses. On voit par-là combien il lui est facile de se faire des idées générales. (1)

D'abord toutes les pommes, par exem-

(1) La distribution des êtres en différentes especes, n'a donc pour principes que l'imperfection de notre maniere de voir. Elle n'est donc pas fondée dans la nature des choses, et les philosophes ont eu tort de vouloir déterminer l'essence de chaque espece d'être. Voilà cependant ce qui a été de tout tems l'objet de leurs recherches. Cette erreur vient de ce qu'ils étoient persuadés que nos idées avoient été gravées en nous par la main d'un Dieu, qui, avant de nous les donner, avoit sans doute consulté la nature des choses.

ple, lui paroissent conformes au même modele. Mais dans la suite elle ne trouve pas à chacune une saveur également agréable. Dès-lors le desir du plaisir et la crainte du dégoût les lui font comparer, sous les rapports qu'elle y peut découvrir : elle apprend à les distinguer à la vue, à l'odorat, au toucher; elle s'en forme différens modeles propres à éclairer son choix; et elle les distribue en autant de classes qu'elle y remarque de différences.

§. 7. Quant aux objets qui ne l'intéressent ni par le plaisir, ni par la peine, ils restent confondus dans la foule, et elle n'en acquiert aucune connoissance.

Il ne faut que réfléchir sur nous, pour se convaincre de cette vérité. Tous les hommes ont les mêmes sensations; mais le peuple occupé à des travaux pénibles, l'homme du monde tout entier à des objets frivoles, et le philosophe, qui s'est fait un besoin de l'étude de la nature, ne sont sensibles ni aux mêmes plaisirs, ni aux mêmes peines. Aussi tirent-ils des mêmes sensations des connoissances bien différentes.

§. 8. Voici donc l'ordre dans lequel notre statue se fait des idées d'espece. D'abord elle n'apperçoit que les différences les plus sensibles, et elle a des idées très-générales, mais en petit nombre.

Si c'est la couleur qui la frappe davantage, elle ne sera qu'une classe de plusieurs especes de fleurs : si c'est le volume, un levreau et un chat ne seront pour elle qu'une seule espece d'animal.

Les besoins lui donnant ensuite occasion de considérer les objets par d'autres qualités, elle fera des especes subordonnées aux premieres. D'une notion générale, il s'en formera plusieurs qui le seront moins.

Elle passe donc tout d'un coup des idées particulieres aux plus générales; d'où elle descend à de moins générales, à mesure qu'elle remarque la différence des choses. C'est ainsi qu'un enfant, après avoir appelé *or* tout ce qui est jaune, acquiert ensuite les idées de cuivre, de tombac; et d'une idée générale en fait plusieurs qui le sont moins.

§. 9. Par la génération de ces idées, il est évident qu'elles ne présenteront à notre statue que des qualités différemment combinées. Elle voit, par exemple, la solidité, l'étendue, la divisibilité, la figure, la mobilité, etc. réunies dans tout ce qu'elle touche; et elle a, par conséquent, l'idée de corps. Mais si on lui demandoit ce que c'est qu'un corps, et qu'elle pût répondre; elle en montreroit un, et diroit, *c'est cela* : c'est-à-dire, cela où vous trouverez tout à-la-fois de la solidité, de l'étendue, de la divisibilité, de la figure, etc.

§. 10. Un philosophe répondroit : *c'est un être, une substance étendue, solide*, etc. Comparons ces deux réponses, et nous verrons qu'il ne connoît pas mieux qu'elle, la nature du corps. Son seul avantage, si c'en est un, c'est de s'être fait un langage, qui ne paroît savant, que parce qu'il n'est pas

celui de tout le monde. Car dans le vrai, les mots *être*, *substance*, ne signifient rien de plus, que le mot *cela*.

§. 11. De là, il faut conclure que les idées qu'elle a des objets sensibles, sont confuses; car j'appelle confuse toute idée qui ne représente pas d'une maniere distincte toutes les qualités de son objet. Or il n'est point de corps, dont elle ait une connoissance aussi parfaite; elle n'y voit que les propriétés, que ses besoins lui donnent occasion d'y remarquer. Avec plus de sagacité elle en démêleroit un plus grand nombre, et si elle pouvoit pénétrer jusques dans la nature des êtres; elle n'en trouveroit pas deux parfaitement semblables. Elle ne suppose donc que plusieurs ne different point entr'eux, que parce qu'elle les voit confusément.

§. 12. Quant à ses notions abstraites, il y en a de confuses et de distinctes.

Elle connoît, par exemple, assez bien un son, pour le distinguer d'une odeur, d'une saveur, et de tout autre son; mais il lui paroît simple, quoique multiple. (1) Plusieurs couleurs, mêlées ensemble, ne produisent à son égard que l'apparence d'une seule. Il en est de même de toutes les impressions des sens. Elle ne démêle donc pas tout ce qu'elles renferment; et elle est

---

(1) Cela est évident du bruit, et n'est pas moins certain des sons harmoniques; car on a remarqué qu'il n'en est point qui ne soit triple.

encore plus éloignée de découvrir toutes les causes qui concourent à chaque sensation. Elle n'a donc à ce sujet que des notions fort confuses.

Mais ces mêmes sensations lui donnent des idées de grandeur et de figure, et si elle ne peut assurer quelle est précisément la grandeur et la figure des corps, ni déterminer exactement les rapports qu'ils ont entr'eux, elle sait comment une grandeur peut être le double ou la moitié d'une autre, et elle connoît fort bien une ligne, un triangle, un carré. Elle a donc, en pareil cas, des idées distinctes. Il suffit pour cela qu'elle considere les grandeurs, en faisant abstraction des objets.

§. 13. De ces deux sortes d'idées naissent deux sortes de vérités. Lorsque la statue remarque qu'un corps est triangulaire, elle porte un jugement qui peut devenir faux; car ce corps peut changer de figure. Mais lorsqu'elle remarque qu'un triangle a trois côtés, son jugement est vrai, et le sera toujours; puisque trois côtés déterminent l'idée du triangle. Elle apperçoit donc des vérités qui changent ou qui peuvent changer, toutes les fois qu'elle veut juger de ce que les choses sont en elles-mêmes; elle apperçoit au contraire des vérités qui ne changent point, toutes les fois qu'elle se borne à juger des idées distinctes et abstraites, qu'elle a des grandeurs.

Elle a, par conséquent, avec le seul secours des sens, des connoissances de toute espece.

CHAPITRE VII.

D'un homme trouvé dans les forêts de Lithuanie.

§. 1. NOtre statue, comme nous l'avons remarqué, pourroit être si fort occupée du soin de sa nourriture, qu'elle n'auroit pas un moment à donner à l'étude des objets, dont elle étoit curieuse avant qu'elle eût l'organe du goût. Ne vivant que pour satisfaire à ce pressant besoin, les plaisirs des autres sens n'auroient plus d'attrait pour elle : elle ne remarqueroit plus les objets qui pourroient les produire. Sans étonnement, sans curiosité, elle cesseroit de réfléchir sur ce qu'elle a su, elle en oublieroit bientôt une partie; elle oublieroit comment elle a appris ce qu'elle sait encore; et elle ne douteroit pas qu'elle n'eût toujours senti, entendu, vu et touché, comme elle sent, entend, voit et touche. Toute entiere à la recherche d'une nourriture, que je suppose extrêmement rare, elle meneroit une vie purement animale. A-t-elle faim? elle se meut, elle va par-tout où elle se souvient d'avoir trouvé des alimens. Sa faim est-elle dissipée? le repos devient son besoin le plus pressant; elle reste où elle est, elle s'endort.

Dans de pareilles circonstances, le besoin de nourriture engourdit donc à certains égards les facultés de son ame : il tourne

vers lui toute leur action. Il est même vraisemblable, qu'au lieu de se conduire d'après sa propre réflexion, elle prendroit des leçons des animaux, avec qui elle vivroit plus familiérement. Elle marcheroit comme eux, imiteroit leurs cris, brouteroit l'herbe, ou dévoreroit ceux dont elle auroit la force de se saisir. Nous sommes si fort portés à l'imitation, qu'un Descartes à sa place n'apprendroit pas à marcher sur ses pieds : tout ce qu'il verroit suffiroit pour l'en détourner.

§. 2. Tel étoit vraisemblablement le sort d'un enfant d'environ dix ans, qui vivoit parmi les ours, et qu'on trouva en 1694, dans les forêts qui confinent la Lithuanie et la Russie. Il ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds et sur ses mains, n'avoit aucun langage, et formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut long-tems avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-il d'une maniere bien barbare. Aussitôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état ; mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau.

§. 3. Quand on dit que cet enfant ne donnoit aucun signe de raison, ce n'est pas qu'il ne raisonnât suffisamment pour veiller à sa conservation ; mais c'est que sa réflexion, jusqu'alors appliquée nécessairement à ce seul objet, n'avoit point eu occasion de se porter sur ceux dont nous

nous occupons. Il n'avoit aucune des idées que notre statue a acquises, lorsqu'elle connoissoit d'autres besoins que celui de chercher des alimens : il manquoit de toutes les connoissances que les hommes doivent à leur commerce réciproque. En un mot, il paroissoit sans raison, non qu'absolument il n'en eût point, mais parce qu'il en avoit moins que nous.

§. 4. Quelquefois notre conscience, c'est-à-dire, le sentiment de ce qui se passe en nous, partagée entre un grand nombre de perceptions, qui agissent sur nous avec une force à-peu-près égale, est si foible, qu'il ne nous reste aucun souvenir de ce que nous avons éprouvé. A peine sentons-nous pour lors que nous existons : des jours s'écouleroient comme des momens, sans que nous en fissions la différence ; et nous éprouverions des milliers de fois la même perception, sans remarquer que nous l'avons déja eue. Un homme qui a acquis beaucoup d'idées, et qui se les est rendues familieres, ne peut pas demeurer long-tems dans cette espece de léthargie. Plus la provision de ses idées est grande, plus il y a lieu de croire que quelqu'une aura occasion de se réveiller, d'exercer son attention d'une maniere particuliere, et de le retirer de cet assoupissement. Cet enfant n'avoit pas un pareil secours. Ses facultés engourdies ne pouvoient être secouées, que par le besoin de chercher de la nourriture ; et sa vie ressembloit à un sommeil, qui ne seroit in-

terrompu que par des songes. Il étoit donc naturel qu'il oubliât son premier état.

Cependant il n'est pas vraisemblable qu'il en perdît tout-à-coup le souvenir. Si, au bout de quelques jours, on l'eût ramené dans les bois où on l'avoit pris, il eût sans doute reconnu les lieux où il avoit vécu; il se fût rappelé les alimens dont il s'étoit nourri, et les moyens qu'il avoit employés pour se les procurer : il n'eût pas eu besoin de s'instruire une seconde fois de toutes ces choses; mais le souvenir en fut effacé par de nouvelles idées, et sur-tout par le long intervalle qui s'écoula jusqu'au moment où il fut en état de répondre aux questions qu'on lui fit. Néanmoins, pour mieux s'en assurer, il eût fallu le reconduire dans les forêts où il avoit été trouvé. Quoiqu'il ne se souvînt pas de ces lieux quand on lui en parloit, peut-être auroit-il su les reconnoître quand il les auroit vus.

CHAPITRE VIII.

D'un homme qui se souviendroit d'avoir reçu successivement l'usage de ses sens.

EN supposant que notre statue se souvînt de l'ordre dans lequel les sens lui ont été accordés, il suffiroit de la faire réfléchir sur elle-même, pour remettre sous les yeux les principales vérités que nous avons démontrées.

§. 1. Que suis-je, diroit-elle, et qu'ai-je été ? Qu'est-ce que ces sons, ces odeurs, ces saveurs, ces couleurs que j'ai pris successivement pour mes manieres d'être, et que les objets paroissent aujourd'hui m'enlever ? Qu'est-ce que cette étendue, que je découvre en moi et au-delà, sans bornes ? Ne seroit-ce que différentes manieres de me sentir ! Avant que la vue me fût rendue, l'espace des cieux m'étoit inconnu : avant que j'eusse l'usage des membres, j'ignorois qu'il y eût quelque chose hors de moi. Que dis-je ? je ne savois pas que je fusse étendue : je n'étois qu'un point lorsque j'étois réduite au sentiment uniforme. Quelle est donc cette suite de sentimens, qui m'a fait ce que je suis, et qui peut-être a fait ce qu'est à mon égard tout ce qui m'environne ?

Je ne sens que moi, et c'est dans ce que je sens en moi que je vois au-dehors : ou

plutôt je ne vois pas au-dehors ; mais je me suis fait une habitude de certains jugemens, qui transportent mes sensations où elles ne sont pas.

Au premier moment de mon existence, je ne savois point ce qui se passoit en moi ; je n'y démêlois rien encore : je n'avois aucune conscience de moi-même : j'étois, mais sans desirs, sans crainte, je jouissois à peine de moi : et, si j'eusse continué d'exister de la sorte, je n'aurois jamais soupçonné que mon existence pût embrasser deux instans.

Mais j'éprouve successivement plusieurs sensations : elles occupent ma capacité de sentir, à proportion des degrés de peine ou de plaisir qui les accompagnent. Par-là elles restent présentes à ma mémoire lorsqu'elles ne le sont plus à mon organe. Mon attention étant partagée entre elles, je les compare, je juge de leurs rapports, je me fais des idées abstraites, je connois des vérités générales.

Alors toute l'activité dont je suis capable se porte aux manieres d'être qui m'ont plu davantage ; j'ai des besoins, je forme des desirs, j'aime, je hais, j'espere, je crains, j'ai des passions ; et ma mémoire m'obéit quelquefois avec tant de vivacité, que je m'imagine éprouver des sensations que je ne fais que me rappeler.

Etonnée de ce qui se passe en moi, je m'observe avec encore plus d'attention. A chaque instant je sens que je ne suis plus

ce que j'ai été. Il me semble que je cesse d'être moi, pour redevenir un autre moi-même. Jouir et souffrir font tour-à-tour mon existence ; et, par la succession de mes manieres d'être, je m'apperçois que je dure. Il falloit donc que ce *moi* variât à chaque instant, au hasard de se changer souvent contre un autre, où il m'est douloureux de me retrouver.

Plus je compare mes manieres d'être, plus la jouissance ou la souffrance m'en est sensible. Le plaisir et la douleur continuent à l'envi d'attirer mon attention : l'un et l'autre développent toutes mes facultés : je ne me fais des habitudes que parce que je leur obéis ; et je ne vis plus que pour desirer ou pour craindre.

§. 2. Mais bientôt je suis à-la-fois de plusieurs manieres. Accoutumée à les remarquer lorsqu'elles se succedent, je les remarque encore lorsque je les éprouve ensemble ; et mon existence me paroît se multiplier dans un même moment.

Cependant je porte les mains sur moi-même, je les porte sur ce qui m'environne. Aussi-tôt une nouvelle sensation semble donner du corps à toutes mes manieres d'être. Tout prend de la solidité sous mes mains. Etonnée de ce nouveau sentiment, je le suis encore plus de ne me pas retrouver dans tout ce que je touche. Je me cherche où je ne suis pas : il me semble que j'avois seule le droit d'exister, et que tout ce que je rencontre, se formant, aux dépens de mon

mon être, ne se fait connoître à moi que pour me réduire à des limites toujours plus étroites. Que deviens je en effet, lorsque je compare le point où je suis avec l'espace que remplit cette multitude d'objets que je découvre ?

Dès ce moment il me semble que mes manieres d'être cessent de m'appartenir : j'en fais des collections hors de moi : j'en forme tous les objets dont je prends connoissance. Des idées qui demandent moins de comparaisons, je m'éleve aux idées que je n'acquiers qu'autant que je combine. Je conduis mon attention d'un objet à un autre ; et, rassemblant dans la notion que je me forme de chacun les idées et les rapports que j'y remarque, je réfléchis sur eux.

Si je me suis d'abord mue par le seul plaisir de me mouvoir, je me meus bientôt dans l'espérance de rencontrer de nouveaux plaisirs ; et, devenant capable de curiosité, je passe continuellement de la crainte à l'espérance, du mouvement au repos : quelquefois j'oublie ce que j'ai souffert, d'autres fois je me précautionne contre les maux dont je suis menacée : enfin le plaisir et la douleur, seuls principes de mes desirs, m'apprennent à me conduire dans l'espace, et à me faire à toute occasion de nouvelles idées.

§. 3. Pourrois-je avoir d'autres facultés que celles de me mouvoir et de manier des corps ? Je ne l'imaginois pas ; car j'avois totalement perdu le souvenir de ce que j'ai

été. Quelle fut donc ma surprise, lorsque je me retrouvai son, saveur, odeur, lumiere et couleur! Bientôt il me semble que je me suis laissé séduire à une illusion que le toucher paroît dissiper. Je juge que toutes ces manieres d'être me viennent des corps, et je me fais une si grande habitude de les sentir, comme si elles y étoient en effet, que j'ai peine à croire qu'elles ne leur appartiennent pas.

Quoi de plus simple que la maniere dont j'ai appris à me servir de mes sens!

J'ouvre les yeux à la lumiere, et je ne vois d'abord qu'un nuage lumineux et coloré. Je touche, j'avance, je touche encore: un chaos se débrouille insensiblement à mes regards. Le tact décompose en quelque sorte la lumiere; il sépare les couleurs, les distribue sur les objets, démêle un espace éclairé, et dans cet espace des grandeurs et des figures, conduit mes yeux jusqu'à une certaine distance, leur ouvre le chemin par où ils doivent se porter au loin sur la terre, et s'élever jusqu'aux cieux: devant eux, en un mot, il déploie l'univers. Alors ils paroissent se jouer dans des espaces immenses; ils manient les objets auxquels le toucher ne peut atteindre; ils les mesurent; et, les parcourant avec une rapidité étonnante, ils semblent enlever ou donner à mon gré l'existence à toute la nature. Au seul mouvement de ma paupiere, je crée ou j'anéantis tout ce qui m'environne.

Quand je ne jouissois pas de ce sens,

aurois-je jamais pu comprendre comment, ne changeant point de place, il m'auroit été possible de connoître ce qui est hors de la portée de ma main ? Quelle idée me serois-je fait d'un organe qui saisit à une si grande distance les formes et les grandeurs ? Est-ce un bras qui s'alonge d'une maniere extraordinaire pour aller jusqu'à elles, ou viennent-elles jusqu'à lui ? Pourquoi se porte-t-il au-delà de certains corps, tandis qu'il est arrêté par d'autres ? Comment touche-t-il dans les eaux les mêmes objets qu'il touche encore au-dehors ? Est-ce une illusion, ou en effet toute la nature se reproduit-elle ?

Il me semble qu'à chaque objet que j'étudie je me fais une nouvelle maniere de voir, et me procure un nouveau plaisir. Ici c'est une plaine vaste, uniforme, où ma vue, passant par-dessus tout ce qui est près de moi, se porte à une distance indéterminée, et se perd dans un espace qui m'étonne. Là c'est un pays coupé et plus borné, où mes yeux, après s'être reposés sur chaque objet, embrassent un tableau plus distinct et plus varié. Des tapis de verdure, des bosquets de fleurs, des massifs de bois où le soleil pénetre à peine, des eaux qui coulent lentement ou qui se précipitent avec violence, embellissent ce paysage, que paroît animer une lumiere qui répand sur lui mille couleurs différentes. Immobile à cette vue, tout appelle mes regards. A peine je les détourne, que je ne sais si je

les dois fixer sur les objets que je viens de découvrir, ou les reporter sur ceux que je viens de perdre. Je les conduis avec inquiétude des uns aux autres ; et mieux je démêle toutes les sensations dont je jouis, plus je suis sensible au plaisir de voir.

Curieuse, je parcours avec empressement des lieux dont le premier aspect m'a ravie ; et j'aime à reconnoître à l'ouïe, à l'odorat, au goût et au toucher, les objets qui me frappent les yeux de toute part. Toutes mes sensations semblent craindre de céder les unes aux autres. La variété et la vivacité des couleurs le disputent au parfum des fleurs ; les oiseaux me paroissent plus admirables par leur forme, leur mouvement et leur plumage, que par leurs chants. Et qu'est-ce que le murmure des eaux, comparé à leur cours, leurs cascades et leur brillant cristal !

Tel est le sens de la vue : à peine instruit par le toucher, il dispense les trésors dans la nature ; il les prodigue pour décorer les lieux que son guide lui découvre ; et il fait des cieux et de la terre un spectacle enchanteur, qui n'a de magnificence que parce qu'il y répand ses propres sensations.

§. 4. Que serois-je donc si, toujours concentrée en moi-même, je n'avois jamais su transporter mes manieres d'être hors de moi ? Mais dès que le toucher instruit mes autres sens, je vois au-dehors des objets qui attirent mon attention par les plaisirs ou par les peines qu'ils me causent. Je les compare,

j'en juge, je sens le besoin de les rechercher, ou de les fuir; je les desire, je les aime, je les hais, je les crains: chaque jour j'acquiers de nouvelles connoissances; et tout ce qui m'environne devient l'instrument de ma mémoire, de mon imagination et de toutes les opérations de mon ame.

Pourquoi faut-il que je trouve des obstacles à mes desirs? Pourquoi faut-il que mon bonheur soit traversé par des peines? Mais, que dis-je! jouirois-je proprement des biens qui me sont offerts, si je n'avois jamais de victoire à remporter? En jouirois-je si les maux dont je me plains ne m'en faisoient pas connoître le prix? Mon malheur même contribue à mon bonheur; et la plus grande jouissance des biens naît de l'idée vive des maux auxquels je les compare. C'est au retour des uns et des autres que je dois toutes mes connoissances, que je dois tout ce que je suis.

De-là mes besoins, mes desirs, et les différens intérêts qui sont le mobile de mes actions; en sorte que je n'étudie les choses qu'à proportion que j'y crois découvrir des plaisirs à rechercher, ou des peines à fuir. Voilà la lumiere qui éclaire les objets suivant les rapports qu'ils ont à moi: elle répand sur eux différens jours pour me les faire distribuer en différentes classes; et ceux qui sont soustraits à ses rayons sont ensévelis dans des ténebres où je ne puis les découvrir.

J'étudie les fruits, et tout ce qui est pro-

pre à me nourrir ; je cherche les moyens de m'en procurer la jouissance : j'étudie les animaux, j'observe ceux qui peuvent me nuire, j'apprends à me garantir de leurs coups : enfin j'étudie tout ce qui flatte ma curiosité : je me fais, selon mes passions, des regles pour juger de la bonté et de la beauté des choses. Tantôt je prends des précautions que je crois nécessaires à mon bonheur, tantôt j'invite les objets à y travailler eux-mêmes ; et il me semble que je ne suis entourée que d'êtres amis ou ennemis.

Instruite par l'expérience, j'examine, je délibere avant d'agir. Je n'obéis plus aveuglément à mes passions, je leur résiste, je me conduis d'après mes lumieres, je suis libre, et je fais un meilleur usage de ma liberté, à proportion que j'ai acquis plus de connoissances.

§. 5. Mais quelle est la certitude de ces connoissances ? Je ne vois proprement que moi, je ne jouis que de moi ; car je ne vois que mes manieres d'être, elles sont ma seule jouissance ; et si mes jugemens d'habitude me donnent tant de penchant à croire qu'il existe des qualités sensibles au-dehors, ils ne me le démontrent pas. Je pourrois donc être telle que je suis, avoir les mêmes besoins, les mêmes desirs, les mêmes passions, quand même les objets que je recherche ou que j'évite n'auroient aucune de ces qualités. En effet, sans le toucher, j'aurois toujours regardé les odeurs, les sa-

veurs, les couleurs et les sons, comme à moi; jamais je n'aurois jugé qu'il y a des corps odoriférans, sonores, colorés, savoureux. Comment donc pourrois-je être assurée de ne me pas tromper, lorsque je juge qu'il y a de l'étendue?

Mais il m'importe peu de savoir avec certitude si ces choses existent ou n'existent pas. J'ai des sensations agréables ou désagréables : elles m'affectent autant que si elles exprimoient les qualités mêmes des objets auxquels je suis portée à les attribuer; et c'en est assez pour veiller à ma conservation. A la vérité les idées que je me forme des choses sensibles sont confuses; je n'en marque les rapports qu'imparfaitement. Mais je n'ai qu'à faire quelques abstractions, pour avoir des idées distinctes, et pour appercevoir des rapports plus exacts. Aussi-tôt je remarque deux sortes de vérités : les unes peuvent cesser d'être; les autres ont été, sont et seront toujours.

§. 6. Cependant si je connois imparfaitement les objets extérieurs, je ne me connois pas mieux moi-même. Je me vois formée d'organes propres à recevoir différentes impressions; je me vois environnée d'objets qui agissent tous sur moi, chacun à sa maniere; enfin, dans le plaisir et dans la peine qui accompagnent constamment les sensations que j'éprouve, je crois appercevoir le principe de ma vie et de toutes mes facultés.

Mais ce *moi*, qui prend de la couleur à

mes yeux, de la solidité sous mes mains, se connoît-il mieux pour regarder aujourd'hui comme à lui toutes les parties de ce corps auxquelles il s'intéresse, et dans lesquelles il croit exister? Je sais qu'elles sont à moi, sans pouvoir le comprendre : je me vois, je me touche, en un mot, je me sens, mais je ne sais ce que je suis ; et, si j'ai cru être son, saveur, couleur, odeur, actuellement je ne sais plus ce que je dois me croire.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

§. 1. Nous ne saurions nous appliquer toutes les suppositions que j'ai faites : mais elles prouvent au moins que toutes nos connoissances viennent des sens, et particuliérement du toucher, parce que c'est lui qui instruit les autres. Si en ne supposant que des sensations dans notre statue, elle a acquis des idées particulieres et générales, et s'est rendue capable de toutes les opérations de l'entendement ; si elle a formé des desirs, et s'est fait des passions auxquelles elle obéit ou résiste ; enfin si le plaisir et la douleur sont l'unique principe du développement de ses facultés, il est raisonnable de conclure que nous n'avons d'abord eu que des sensations, et que nos connoissances et nos passions sont l'effet des plaisirs et des peines qui accompagnent les impressions des sens.

En effet, plus on y réfléchira, plus on se convaincra que c'est là l'unique source de notre lumiere et de nos sentimens. Suivons la lumiere : aussi-tôt nous jouissons d'une vie nouvelle, et bien différente de celle que procuroient auparavant des sensations brutes, si j'ose m'exprimer ainsi. Suivons le sentiment, observons-le sur-tout lorsqu'il s'accroît de tous les jugemens que

nous nous sommes accoutumés à confondre avec les impressions des sens : aussi-tôt de ces sensations, qui ne présentoient d'abord qu'un petit nombre de plaisirs grossiers, vont naître des plaisirs délicats, qui se succéderont dans une variété étonnante. Ainsi plus nous nous éloignerons de ce que les sensations étoient au commencement, plus la vie de notre être se développera, se variera : elle s'étendra à tant de choses, que nous aurons de la peine à comprendre comment toutes nos facultés peuvent avoir un principe commun dans la sensation.

§. 2. Tant que les hommes ne remarquent encore dans les impressions des sens que des sensations où ils n'ont su mêler que peu de jugemens, la vie de l'un est à-peu-près semblable à celle de l'autre : il n'y a presque de différence que dans le degré de vivacité avec lequel il s'entend. L'expérience et la réflexion seront pour eux ce qu'est le ciseau entre les mains du sculpteur qui découvre une statue parfaite dans une pierre informe; et suivant l'art avec lequel ils manieront ce ciseau, ils verront sortir de leurs sensations une nouvelle lumiere et de nouveaux plaisirs.

Si nous les observons, nous connoîtrons comment ces matériaux restent grossiers ou sont mis en œuvre ; et, considérant l'intervalle que les hommes laissent entr'eux, nous serons étonnés combien, dans un même espace de tems, les uns vivent plus que les autres : car vivre, c'est pro-

prement jouir, et la vie est plus longue pour qui sait davantage multiplier les objets de sa jouissance.

Nous avons vu que la jouissance peut commencer à la premiere sensation agréable. Au premier moment, par exemple, que nous accordons la vue à notre statue, elle jouit, ses yeux ne fussent-ils frappés que d'une couleur noire. Car il ne faut pas juger de ses plaisirs par les nôtres. Plusieurs sensations nous sont indifférentes, ou même désagréables, soit parce qu'elles n'ont rien de nouveau pour nous, soit parce que nous en connoissons de plus vives. Mais sa situation est bien différente; et elle peut être dans le ravissement lorsqu'elle éprouve des sentimens que nous ne daignons pas remarquer, ou que nous ne remarquons qu'avec dégoût.

Observons la lumiere, quand le toucher apprend à l'œil à répandre les couleurs dans toute la nature : voilà autant de nouveaux sentimens, et par conséquent autant de nouveaux plaisirs, autant de nouvelles jouissances.

Il faut raisonner de même sur tous les autres sens et sur toutes les opérations de l'ame. Car nous jouissons non seulement par la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher; nous jouissons encore par la mémoire, l'imagination, la réflexion, les passions, l'espérance; en un mot, par toutes nos facultés. Mais ces principes n'ont pas la même activité chez tous les hommes.

§. 3. Ce sont les plaisirs et les peines comparés, c'est-à-dire, nos besoins, qui exercent nos facultés. Par conséquent c'est à eux que nous devons le bonheur que nous avons à jouir. Autant de besoins, autant de jouissances différentes; autant de degrés dans le besoin, autant de degrés dans la jouissance. Voilà le germe de tout ce que nous sommes, la source de notre malheur ou de notre bonheur. Observer l'influence de ce principe, c'est donc le seul moyen de nous étudier nous-mêmes.

L'histoire des facultés de notre statue rend sensible le progrès de toutes ces choses. Lorsqu'elle étoit bornée au sentiment fondamental, une sensation uniforme étoit tout son être, toute sa connoissance, tout son plaisir. En lui donnant successivement de nouvelles manieres d'être et de nouveaux sens, nous l'avons vue former des desirs, apprendre de l'expérience à les régler ou à les satisfaire, et passer de besoins en besoins, de connoissances en connoissances, de plaisirs en plaisirs. Elle n'est donc rien qu'autant qu'elle a acquis. Pourquoi n'en seroit-il pas de même de l'homme?

FIN DU TRAITÉ DES SENSATIONS.

AVANT-PROPOS.

DEs observations sur un homme qui n'a encore contracté aucune sorte d'habitude, doivent être regardées comme les commencemens de l'histoire de l'esprit humain : il me paroît qu'elles détruisent dans le principe tous les systêmes métaphysiques, qui sont nés des préjugés, et qu'elles dispensent de jeter les yeux sur cette multitude d'opinions qui voilent la vérité, l'alterent ou la combattent. C'est pour en donner un exemple sensible que je joins ici une Dissertation sur la Liberté. Comme il n'y a peut-être pas de question sur laquelle on ait plus écrit, ni avec plus de subtilité, elle sera très-propre à montrer les avantages de la méthode que nous avons suivie dans le Traité des Sensations.

DISSERTATION

SUR

LA LIBERTÉ.

§. 1. SUpposons que notre statue ne trouve jamais d'obstacle à ses desirs, qu'elle ne soit jamais exposée à aucune peine pour les avoir satisfaits, et qu'elle jouisse toujours de ce qui peut lui faire le plus grand plaisir ; en ce cas, elle ne connoîtra pas la crainte, elle vivra sans précaution, et obéira sans inquiétude à tous ses penchans.

§. 2. A-t-elle tout à-la-fois plusieurs besoins également pressans ? Elle a plusieurs desirs qui agissent avec des forces égales : aucun ne peut vaincre ; elle flotte entre plusieurs objets, et elle ne se porte pas plus à l'un qu'à l'autre.

§. 3. Mais, s'il survient une circonstance qui lui retrace plus vivement le plaisir de jouir d'un de ces objets, l'inquiétude que produit la privation de ce plaisir en devient plus grande. De-là naît un desir qui trouve dans les autres d'autant moins de résistance, qu'il leur est plus supérieur, et qui les soumet quelquefois si rapidement, qu'il ne paroît presque pas avoir eu à les combattre.

Varions souvent les circonstances, à chaque changement ce sera un nouveau besoin qui dominera, et la statue ira de desirs en

desirs, sans savoir jamais se fixer. Le goût qu'elle avoit hier pour un fruit cédera à la passion qu'elle a aujourd'hui pour un autre, et qui demain ne subsistera plus.

§. 4. Jusques-là elle n'a point occasion de délibérer. Mais si, pour ne supposer que ce qui doit naturellement arriver, nous l'abandonnons au cours naturel des événemens, elle rencontrera non seulement des obstacles à ses desirs, elle sera encore souvent bien éloignée de trouver quelque sorte de plaisir dans les objets qu'elle aura recherchés; quelquefois même elle éprouvera des maux auxquels elle ne s'étoit pas attendue.

§. 5. Dans une pareille situation, elle se rappelle les circonstances où elle a été plus heureuse. Elle se souvient qu'au moment où elle s'est livrée à l'objet qui fait son tourment, il y en avoit d'autres dont la jouissance lui étoit offerte, et qu'elle sait par expérience être propres à son bonheur. Elle juge aussi-tôt qu'il a été en son pouvoir de les préférer, comme en effet elle les a préférés dans d'autres occasions. Dès-lors elle les regrette, et elle souffre non seulement par les maux qui accompagnent le choix qu'elle a fait, elle souffre encore par la privation des avantages qui eussent été la suite d'un choix différent. Or la peine qu'elle éprouve, lorsqu'elle fait cette comparaison, et qu'elle juge qu'il n'a tenu qu'à elle de mieux choisir, la peine, en un mot, qui accompagne

ses regrets, est ce que nous nommons *repentir*.

§. 6. Le repentir, dont elle fait souvent l'expérience, lui apprend combien il lui importe de délibérer avant de se déterminer.

§. 7. Lorsqu'elle a plusieurs desirs, elle les considere donc par les moyens de les satisfaire, par les obstacles à surmonter, par les plaisirs de la jouissance, et par les peines auxquelles elle peut être exposée. Elle les compare sous chacun de ses égards. La réflexion tient la balance; et, au lieu de chercher l'objet qui offre le plaisir le plus vif, elle observe celui où il y a le plus de plaisir avec le moins de peine, et qui, ôtant toute occasion au repentir, peut contribuer au plus grand bonheur. Car le motif qui porte notre statue à délibérer, ce n'est pas de jouir des plus vives sensations, c'est de faire des choix qui ne laissent point de regrets après eux.

§. 8. Elle ne donne donc plus la préférence à l'objet qui promet les sentimens les plus agréables, comme elle faisoit, quand l'expérience ne lui avoit point encore appris à en appréhender les suites. L'intérêt qu'elle a d'éviter la douleur l'accoutume à résister à ses desirs; elle délibere, surmonte quelquefois ses passions, et préfere ce qu'elle desiroit moins.

§. 9. Mais, pour donner lieu à la délibération, il faut que les passions soient dans un degré qui laisse agir les facultés de

l'ame. Leur violence pourroit être telle, que la statue n'aura égard ni aux moyens qu'elle peut employer, ni aux obstacles à franchir, ni aux peines auxquelles elle s'expose : elle ne songera qu'au plaisir qu'elle desire, et elle en voudra jouir, quoi qu'il puisse arriver. Elle ne le comparera donc pas avec d'autres pour découvrir s'il en est qui méritent la préférence ; et, par conséquent, elle ne délibérera pas.

§. 10. Ce cas seul excepté, elle aura toujours le pouvoir de délibérer. Il suffit pour cela de lui supposer quelque connoissance des objets parmi lesquels elle doit choisir ; il suffit que l'expérience lui ait fait voir une partie des avantages et des inconvéniens qui leur sont attachés.

Or quelles que soient ses connoissances, nous avons vu qu'elle en sait assez pour être sujette au repentir : elle en sait donc assez pour avoir occasion de délibérer.

Supposons qu'étant dans un lieu où elle trouve de quoi se nourrir sans avoir rien à craindre, le goût qu'elle a pour un fruit l'engage à passer dans un autre où elle court des dangers : elle juge qu'il ne tenoit qu'à elle de rester où elle étoit, comme il dépend d'elle d'y retourner. Revenue dans ce premier lieu, le desir de ce fruit peut renaître. Alors elle balance le plaisir d'en manger avec le danger auquel il faut s'exposer. Elle délibere, et le desir vaincu est souvent l'effet de cette délibération. Son expérience lui confirme donc dans mille

occasions qu'elle peut résister à ses desirs, et que, lorsqu'elle a fait un choix, il étoit en son pouvoir de ne le pas faire.

§. 11. Par conséquent il n'y a aucune de ses actions, si elle les prend chacune à part, qu'elle ne puisse considérer comme n'ayant pas lieu, et par rapport à laquelle elle ne puisse se réduire au seul pouvoir. En effet, quand elle est en repos, elle est organisée comme quand elle marchoit : il ne lui manque rien de ce qui est nécessaire pour marcher. De même, quand elle est en mouvement, il ne lui manque rien de ce qu'il faut pour rester en repos. Voilà le pouvoir : il emporte deux idées ; l'une, qu'on ne fait pas une chose ; l'autre, qu'il ne manque rien pour la faire.

§. 12. Dès que notre statue se connoît un pareil pouvoir, elle se connoît libre : car la liberté n'est que le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait.

§. 13. Mais ce seroit une absurdité à elle d'imaginer qu'elle peut se réduire au simple pouvoir par rapport à deux actions contradictoires ; qu'elle peut, par exemple, au même instant, vouloir et ne pas vouloir se promener et ne pas se promener. Le choix entre ces actions est l'effet de sa liberté : mais elle est nécessairement voulant ou ne voulant pas, se promenant ou ne se promenant pas.

§. 14. Il ne faut donc pas demander en général si on a le pouvoir de vouloir et de

ne pas vouloir : mais il faut demander si, quand on veut, on a celui de ne pas vouloir ; et si, quand on ne veut pas, on a celui de vouloir.

§. 15. Si on ne délibere pas, on ne choisit pas : on ne fait que suivre l'impression des objets. En pareil cas la liberté ne sauroit encore avoir lieu.

Mais, pour délibérer, il faut connoître les avantages et les inconvéniens d'obéir à ses desirs ou d'y résister ; et la délibération, comme nous avons vu, suppose de l'expérience et des connoissances. La liberté en suppose donc également.

Si notre statue, ayant un besoin, ne connoissoit encore qu'un seul objet propre à la soulager, et ne prévoyoit aucun inconvénient à en jouir, elle s'y porteroit non seulement sans délibérer, mais même sans en avoir le pouvoir ; car elle n'auroit pas de quoi délibérer. Elle ne seroit donc pas libre. L'expérience lui montre-t-elle de nouveaux objets qui peuvent aussi la satisfaire ? Elle a, dans les avantages et les inconvéniens qu'elle y découvre, de quoi délibérer. Elle a donc tout ce qu'il faut pour examiner si elle se portera à ce qu'elle desiroit d'abord, ou si elle ne s'y portera pas, si elle le voudra, ou si elle ne le voudra pas. Elle est libre.

Les connoissances la dégagent donc peu de l'esclavage auquel ses besoins paroissent d'abord l'assujettir : elles brisent les chaînes qui la tenoient dans la dépendance des ob-

jets, et lui apprennent à ne se livrer qu'avec choix, et qu'autant qu'elle croit trouver son bonheur.

§. 16. Mais il faut remarquer que, n'étant nécessaires à la liberté que pour donner le pouvoir de délibérer, les moins exactes y contribuent aussi-bien que les autres. Nous n'en sommes donc pas moins libres pour avoir quelquefois des idées peu justes. Notre conduite en est seulement moins sûre. Cherchons donc à acquérir toutes les connoissances nécessaires à notre état, afin de faire le meilleur usage possible de notre liberté. Dieu lui-même n'use si bien de la sienne, que parce que, connoissant tout, il ne fait jamais que ce qui est le plus digne de lui.

§. 17. La liberté ne consiste donc pas dans des déterminations indépendantes de l'action des objets, et de toute influence des connoissances que nous avons acquises. Il faut bien que nous dépendions des objets par l'inquiétude que cause leur privation, puisque nous avons des besoins: et il faut bien encore que nous nous réglions d'après notre expérience sur le choix de ce qui peut nous être utile, puisque c'est elle seule qui nous instruit à cet égard. Si nous voulions une chose indépendamment des connoissances que nous en avons; nous la voudrions, quoique persuadés qu'elle ne peut que nous nuire. Nous voudrions notre mal pour notre mal; ce qui est impossible.

§. 18. La liberté consiste donc dans des

déterminations, qui, en supposant que nous dépendons toujours par quelque endroit de l'action des objets, sont une suite des délibérations que nous avons faites, ou que nous avons eu le pouvoir de faire.

Confiez la conduite d'un vaisseau à un homme qui n'a aucune connoissance de la navigation, le vaisseau sera le jouet des vagues. Mais un pilote habile en saura suspendre, arrêter la course; avec un même vent il en saura varier la direction; et ce n'est que dans la tempête que le gouvernail cessera d'obéir à sa main. Voilà l'image de l'homme.

Le mal-aise, dans son origine, est un souffle léger qui peut devenir un aquilon furieux. Tant qu'on ne connoît pas ce qu'on a à craindre, on en suit toute l'impression, on lui obéit : instruit au contraire par l'expérience, on dirige ses mouvemens, on les suspend, on jette l'ancre. Il n'y a plus que des passions violentes qui puissent enlever cet empire.

FIN DE LA DISSERTATION.

RÉPONSE

A un reproche qui m'a été fait sur le projet exécuté dans le Traité des Sensations.

CE projet n'est pas neuf, m'a-t-on dit ; il est proposé dans la Lettre sur les Sourds et Muets, imprimée en 1751.

Je conviens que l'auteur de cette Lettre propose de décomposer un homme ; mais il y avoit déja long-tems que mademoiselle Ferrand m'avoit communiqué cette idée. Plusieurs personnes savoient même que c'étoit-là l'objet d'un Traité auquel je travaillois, et l'auteur de la Lettre sur les Sourds et Muets ne l'ignoroit pas.

Cependant, conduit à cette idée par ses propres réflexions, il a pu la regarder comme à lui. » L'idée, dit-il, du muet de » convention, ou celle d'ôter la parole à » un homme, pour s'éclairer sur la forma- » tion du langage ; cette idée, dis-je, un » peu généralisée, m'a conduit à considé- » rer l'homme distribué en autant d'êtres » distincts et séparés qu'il a de sens «.

Il seroit bien plus aisé d'expliquer cette rencontre que de dire pourquoi ce sujet n'a pas été traité plutôt. Il semble que la décomposition de l'homme auroit dû se présenter à l'esprit de tous les métaphysiciens. Quoi qu'il en soit, l'auteur de la Lettre en

question est trop riche de ses propres idées, pour être soupçonné d'avoir besoin de celles des autres. Il se distingue également par la nouveauté de ses vues, par la finesse de ses réflexions et par le coloris de son style; et je dois seul me déclarer plagiaire, si c'est l'être que de m'approprier des idées qu'on m'a abandonnées, et dont on ne vouloit faire aucun usage.

Au reste, si nous avons eu à-peu-près le même objet, nous ne nous sommes pas rencontrés dans les observations que nous avons faites. Le lecteur jugera des unes et des autres; et, pour lui en faciliter les moyens, je vais transcrire tout ce que dit à ce sujet l'auteur de la Lettre sur les Sourds et Muets.

» Mon idée, dit-il, seroit donc de dé-» composer, pour ainsi dire, un homme, » et de considérer ce qu'il tient de chacun » des sens qu'il possede. Je me souviens » d'avoir été quelquefois occupé de cette » espece d'anatomie métaphysique, et je » trouvois que, de tous les sens, l'œil étoit » le plus superficiel, l'oreille le plus or-» gueilleux, l'odorat le plus voluptueux, » le goût le plus superstitieux et le plus » inconstant, le toucher le plus profond et » le plus philosophe. Ce seroit, à mon » avis, une société plaisante, que celle de » cinq personnes dont chacune n'auroit » qu'un sens; il n'y a pas de doute que ces » gens-là ne se traitassent tous d'insensés, » et je vous laisse à penser avec quel fonde-

» ment. C'est là pourtant une image de ce » qui arrive à tout moment dans le monde ; » on n'a qu'un sens, et l'on juge de tout. » Au reste, il y a une observation singu- » liere à faire sur cette société de cinq » personnes, dont chacune ne jouiroit que » d'un sens ; c'est que, par la facilité qu'el- » les auroient d'abstraire, elles pourroient » toutes être géometres, s'entendre à mer- » veille, et ne s'entendre qu'en géométrie ; » mais je reviens.....

» Vous ne concevez pas, dites-vous, » (*au commencement d'une seconde lettre* » *qui donne des éclaircissemens sur la pre-* » *miere*) comment, dans la distribution » singuliere d'un homme distribué en au- » tant de parties pensantes que nous avons » de sens, il arriveroit que chaque sens » devînt géometre, et qu'il se formât ja- » mais entre les cinq sens une société où » l'on parleroit de tout, et où l'on ne s'en- » tendroit qu'en géométrie. Je vais tâcher » d'éclaircir cet endroit ; car toutes les » fois que vous aurez de la peine à m'en- » tendre, je dois penser que c'est ma » faute.

» L'odorat voluptueux n'aura pu s'arrê- » ter sur des fleurs ; l'oreille délicate être » frappée des sons ; l'œil prompt et rapide » se promener sur différens objets ; le » goût inconstant et capricieux changer » de saveurs ; le toucher pesant et ma- » tériel s'appuyer sur des solides, sans » qu'il reste à chacun de ces observateurs

» la

» la mémoire ou la conscience d'une, de
» deux, trois, quatre, etc. perceptions
» différentes; ou celles de la même per-
» ception, une, deux, trois, quatre fois
» réitérées; et, par conséquent, la notion
» des nombres *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, etc.
» Les expériences fréquentes, qui nous
» constatent l'existence des êtres ou de
» leurs qualités sensibles, nous conduisent
» en même tems à la notion abstraite des
» nombres; et quand le toucher, par
» exemple, dira: *J'ai saisi deux globes, un*
» *cylindre;* de deux choses l'une, ou il
» ne s'entendra pas, ou, avec la notion
» de globe et de cylindre, il aura celle
» des nombres *un* et *deux*, qu'il pourra
» séparer, par abstraction, des corps aux-
» quels il les appliquoit, et se former un
» objet de méditation et de calculs; de
» calculs arithmétiques, si les symboles
» de ses notions numériques ne désignent
» ensemble ou séparément qu'une collec-
» tion d'unités déterminée, de calculs algé-
» briques, si, plus généraux, ils s'éten-
» dent chacun indéterminément à toute
» collection d'unités.

» Mais la vue, l'odorat et le goût sont
» capables des mêmes progrès scientifi-
» ques. Nos sens, distribués en autant
» d'êtres pensans, pourroient donc s'élever
» tous aux spéculations les plus sublimes
» de l'arithmétique et de l'algebre; sonder
» les profondeurs de l'analyse; se proposer
» entre eux les problêmes les plus com-

» pliqués sur la nature des équations, et
» les résoudre comme s'ils étoient des dio-
» phantes : c'est peut-être ce que fait l'huî-
» tre dans sa coquille.

» Quoi qu'il en soit, il s'ensuit que les
» mathématiques pures entrent dans notre
» ame par tous les sens, et que les notions
» abstraites nous devroient être bien fa-
» milieres ; cependant, ramenés sans cesse
» par nos besoins et par nos plaisirs, de
» la sphere des abstractions vers les êtres
» réels, il est à présumer que nos sens
» personnifiés ne feroient pas une longue
» conversation sans rejoindre les qualités
» des êtres à la notion abstraite des nom-
» bres. Bientôt l'œil bigarrera son discours
» et ses calculs de couleurs, et l'oreille
» dira de lui : *Voilà sa folie qui le tient* ;
» le goût, *c'est grand dommage* ; l'odorat,
» *il entend l'analyse à merveille* ; et le tou-
» cher, *mais il est fou à lier quand il en*
» *est sur ses couleurs*. Ce que j'imagine de
» l'œil convient également aux quatre
» sens. Ils se trouveront tous un ridicu-
» le ; et pourquoi nos sens ne feroient-ils
» pas séparés ce qu'ils font bien quelque-
» fois réunis ?

» Mais les notions des nombres ne seront
» pas les seules qu'ils auront communes.
» L'odorat, devenu géometre, et regardant
» la fleur comme un centre, trouvera la
» loi selon laquelle l'odeur s'affoiblit en
» s'éloignant ; et il n'y en a pas un des
» autres qui ne puisse s'élever, sinon au

» calcul, du moins à la notion des *intensités*
» et des *rémissions*. On pourroit former une
» table assez curieuse des qualités sensibles
» et des notions abstraites, communes et
» particulieres à chacun des sens; mais ce
» n'est pas ici mon affaire. Je remarquerai
» seulement que plus un sens seroit riche,
» plus il auroit de notions particulieres,
» et plus il paroîtroit extravagant aux au-
» tres. Il traiteroit ceux-ci d'êtres bornés;
» mais, en revanche, ces êtres bornés le
» prendroient sérieusement pour un fou.
» Que le plus sot d'entr'eux se croiroit
» infailliblement le plus sage. Qu'un sens
» ne seroit gueres contredit que sur ce
» qu'il sauroit le mieux. Qu'ils seroient
» presque toujours quatre contre un : ce
» qui doit donner bonne opinion des juge-
» mens de la multitude. Qu'au lieu de faire
» de nos sens personnifiés une société de
» cinq personnes, si on en compose un
» peuple, ce peuple se divisera nécessai-
» rement en cinq sectes; la secte des yeux,
» celle des nez, la secte des palais, celle
» des oreilles, et la secte des mains. Que
» ces sectes auront toutes la même origine,
» l'ignorance et l'intérêt. Que l'esprit d'in-
» tolérance et de persécution se glissera
» bientôt entre elles. Que les yeux seront
» condamnés aux petites maisons comme
» des visionnaires; les nez regardés comme
» des imbécilles; les palais évités comme
» des gens insupportables par leurs ca-
» prices et leur fausse délicatesse; les

» oreilles détestées pour leur curiosité et » leur orgueil, et les mains méprisées pour » leur matérialisme ; et, si quelque puissance supérieure secondoit les intentions » droites et charitables de chaque parti, » en un instant la nation entiere seroit » exterminée. «

FIN DE CE VOLUME.

TABLE DES MATIERES.

TRAITÉ DES SENSATIONS.

PREMIERE PARTIE.

Des sens qui, par eux-mêmes, ne jugent pas des objets extérieurs.

SECONDE PARTIE.

Du toucher, ou du seul sens qui juge par lui-même des objets extérieurs.

P 3

TROISIEME PARTIE.

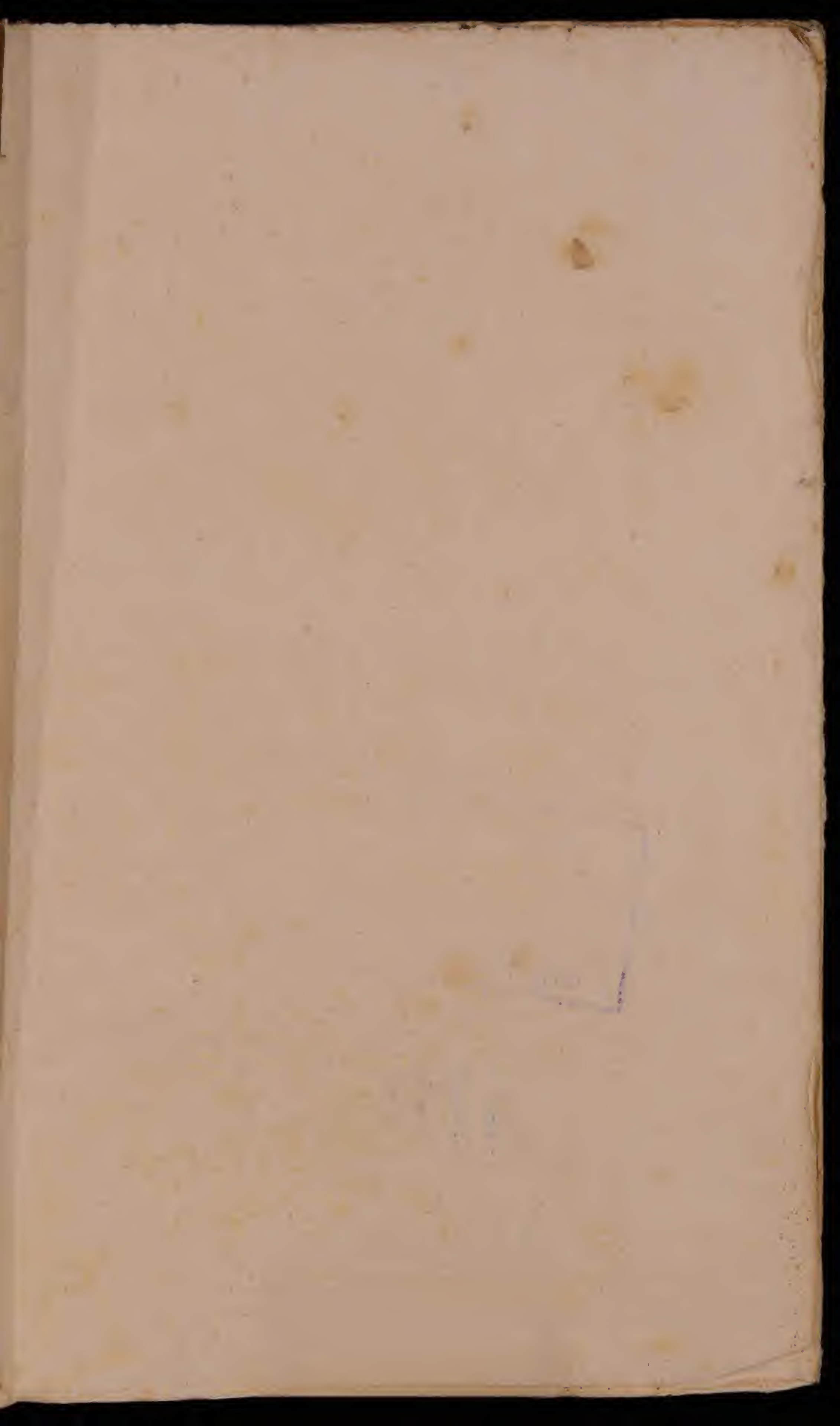
Comment le toucher apprend aux autres sens à juger des objets extérieurs.

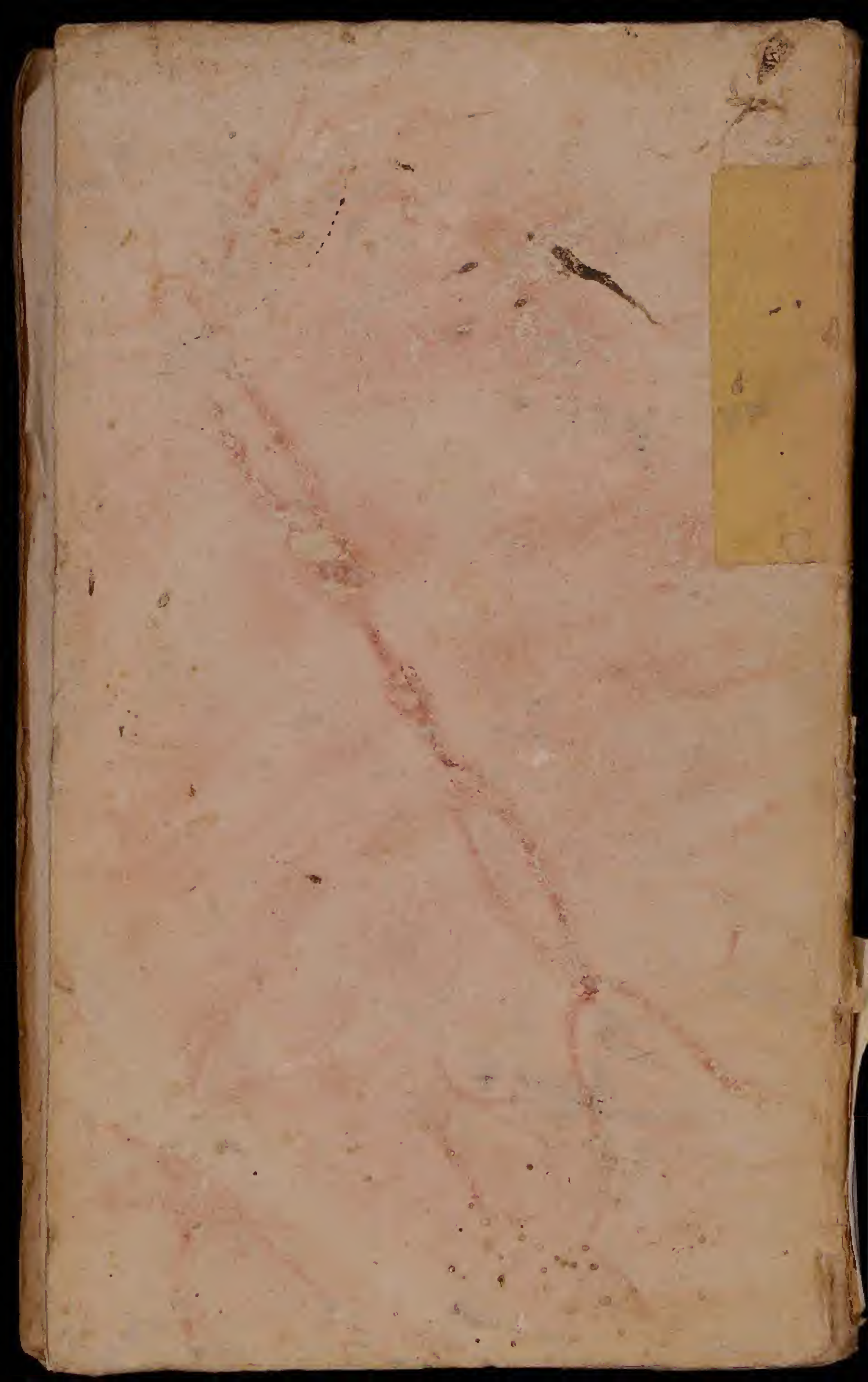
QUATRIEME PARTIE.

Des besoins, de l'industrie et des idées d'un homme isolé, qui jouit de tous ses sens.

AVANT-PROPOS.

FIN DE LA TABLE.





Condillac
Oeuvr. Metaphisiques
Tom. 3.
Des Sensations.



prévenir les disputes de mots : inconvénient ordinaire en métaphysique, et contre lequel on ne sauroit trop se tenir en garde.

diffé-
pour
s qui
de les
c fait
sépa-
i en-
tout.
n at-
le sé-
uelles
de la
figure,
acune de
u'elle re-
onvienne
etrouve
avons
idées
usage
; que
éloi-
qu'on
n'est
sup-
r que
e aux
s abs-
res d'ê-
tre : elle en séparoit certains accessoires, communs à plusieurs ; elle en séparoit, par